Jean-Marie Luffin

On ne méprise pas impunément la nature

Survivance

Jean-Marie Luffin

On ne méprise pas impunément la nature

Politiquement, les pays, les gens sont divisés.
Écologiquement, ils sont tous liés. Carl Sagan

Editorialiste, chroniqueur auprès de *Démocratie Plus*, à Bruxelles, depuis 2001, l'auteur est solidaire des causes environnementale, démocratique, animale et végétarienne.

Dans cet essai, il esquisse une vision lancinante qui ne le quitte pas depuis plusieurs années : celle de la course aberrante d'une société folle d'elle-même, dans laquelle pullulent des bipèdes ravageurs qui ne réussissent qu'à s'ensevelir sous les oripeaux de leur Histoire désastreuse à tous égards.

En quelques traits, nous est brossée l'image de l'Homme, sans doute pas tout à fait sorti intact de ses cavernes, et qui se trouve loin d'être aussi humain qu'il aime à s'en convaincre, en dépit d'éphémères et relatifs succès qui lui coûtent cher.

On pourra aussi se demander si l'édifiant palmarès de ce dernier constitue la suprême consécration d'un règne voué à la stupidité. Un « secret » projet qui ne serait jamais que celui de la Nature qui sait comment éliminer les indésirables en les menant dans l'impasse. Mais aussi une nature qui met les inhumains en demeure de décider eux-mêmes de faire, comme des gamins, joujou avec leur destin ou d'envisager ce dernier avec tempérance et respect.

L'homme se définit non par ce qu'il crée mais par ce qu'il choisit de ne pas détruire. L. O Wilson

Bien qu'ils s'estiment sages et savants, ils ne sont que des insensés, noyés dans leur propre ignorance, à la merci de la souffrance, errant de-ci, de-là, sans but, aveugles guidés par des aveugles. (Les Upanishads)

Les problèmes auxquels nous sommes confrontés ne peuvent être résolus par le niveau de conscience qui les a créés. A. Einstein

PREAMBULE

Le silence de l'écrit transmet avec peine l'intensité, le feu du dépit ou le coup de poing brûlant de la consternation. Dans l'actuelle société de consommation telle qu'elle s'impose à notre apathie, comment se sentir en harmonie avec elle ? Ce monde paraît à la dérive. En connaître pertinemment les causes et se contenter d'en extraire le jus d'un fatalisme morbide est l'état d'esprit dans lequel nous sommes, pour beaucoup d'entre-nous, plongés, convaincus de notre innocence ou de notre impuissance à tenter quoi que ce soit. Se dissimuler derrière le paravent des prétextes, de l'une ou l'autre circonstance atténuante contribuerait trop à maintenir l'opinion générale dans une confortable passivité. Or n'apparaît-il pas fréquemment que les excuses ne dissimulent que trop l'impéritie, les négligences, les lacunes dont nous ne manquons pas d'être prolixes ? Ce qui nous amène à nous poser tout à la fois en tant que victimes et responsables de ce que notre environnement subit depuis maintes générations.

L'éco-civisme, la décroissance, la conscience d'une erreur permanente dans notre art de vivre m'a très tôt tourmenté. De manière quasi quotidienne. Au gré d'une jeunesse quelque peu bousculée, les liens qu'alors j'aurais pu établir avec la nature furent réduits à leur plus simple expression.

Aucun de mes parents, nul mentor extérieur à ce milieu ne s'est démarqué pour m'éclairer, me conseiller au gré d'un âge qui me privait des libertés essentielles à l'épanouissement intellectuel. C'est tantôt dans la crédulité, tantôt dans le désarroi qu'il m'a fallu presque tout découvrir, expérimenter de moi-même comme du monde extérieur, avec une naïveté qui n'avait d'égale que ma curiosité et ma vigueur. Le temps et l'observation attentive aidant, mon refus de passer dans le moule étroit du monde adulte me fit adhérer à une solitude qui m'allait comme un gant et frisait une sauvagerie à la limite de l'associalité. La société des années soixante, expansive, brutale, laborieuse et grégaire comprend mal le goût pour la solitude. Elle semble bien la redouter et tout faire pour nous l'épargner. Dès lors ses adeptes sont incompris parce qu'ils se refusent aux conventions d'un contexte superficiel, bavard, factice, coercitif, avide et pressé.

Le spectacle affligeant d'un monde plutôt grossier, assez violent, contemplé entre les œillères de l'adolescent quasi mutique, à la fois stupéfait et déjà révolté que j'étais ne pouvait m'amener à désirer autre chose qu'une nouvelle ligne de conduite et de pensée.

Immergé dans un univers hypermécanisé, bruyant, sous la coupe du travail obligatoire abrutissant, souvent stupide mais néanmoins érigé en valeur suprême, dans un monde sans cesse agité et poursuivant les mirages du bonheur à travers les zéros de l'argent, rien n'était plus aléatoire que de me frayer un chemin entre le sens que je pouvais prêter à des notions telles que la logique ou la dignité, sachant que les effets d'un respect raisonné de la nature sont certainement moins iniques que ceux de maintes lois humaines. Vraisemblablement, ce qui rend l'homme si fat, c'est qu'il se considère comme l'objet d'un dessein divin, donc nanti des pleins pouvoirs.

Néanmoins pétri d'une angoisse qui ne le quitte qu'à de rares moments, cet « élu » se croit tenu de pousser ses avantages à l'extrême, poussant devant lui, et jusqu'au bout, le cortège de ses turpitudes, de ses incohérences pour, parfois, daigner accepter que la raison s'éveille quelque peu en lui et commencer à se poser des questions sur l'impact de l'ensemble de ses agissements sur la planète. Personne ne nous apprend, dès le plus jeune âge, que le bonheur ne commence et ne finit que par la seule satisfaction de nos besoins élémentaires. Tout comme si un enfant devait attendre un âge précis pour philosopher et se rendre compte par lui-même de sa capacité à faire les bons choix. Nos exigences ne sont bien souvent que la conséquence du théâtre adulte de la malhonnêteté, du non indispensable, de l'excroissance maladive qu'est l'appât du gain conjugué à une étonnante capacité de soumission aux conditionnements aberrants. Ne craignons pas d'y ajouter les intérêts purement personnels, les diverses tournures que peut prendre la complaisance dans l'agressivité et une propension à la compétition qui met pied à pied certains spécimens d'êtres humains dans lesquels on ne distingue que les brefs hoquets d'une intelligence en faillite.

D'où les questions qui concernent ceux qui décident un jour de tourner la bride et de s'investir pour une cause intéressant la communauté humaine tout entière. En somme, pourquoi s'engage-t-on à tenter d'offrir à tout un chacun un espoir de lendemain susceptible de chanter un peu plus juste qu'à l'ordinaire ? A aucun instant je n'oserais avoir la prétention de détenir une magistrale solution à nos problèmes environnementaux. Cependant, nanti de mes bras, de mon temps et de ma volonté, je puis modestement figurer ce Colibri de la légende amérindienne, un modeste relais qui s'entête à susciter l'éveil, à partir de réflexions qui plongent leur racines dans l'envie de vivre autre chose que l'asservissement à la consommation.

9

C'est à titre de citoyen ordinaire, électeur et contributeur, citoyen en grande partie victime d'un système que je n'ai ni choisi ni créé que je m'exprime ici dans ce plaidoyer. Parce que j'estime que si nous tenons à faire la preuve que nous aimons vraiment vivre, que nous nous soucions sincèrement de nos enfants - qui auront toujours besoin de ceux des autres, nous n'avons plus aucune raison de nous engoncer dans une dangereuse passivité. Telle est ma conviction de « naturophile », qui aime autant la vie, les gens que la nature. Tout se tient.

Pour s'engager activement il faut un préalable qui consiste à avoir balayé les obstacles de la mauvaise foi, des futiles prétextes, de l'égoïsme. L'indifférence figurant l'arsenal favori des irrécupérables. Pour ceux-ci, il fera encore toujours trop beau et la vie sera trop facile.

§

10

Le monde contient bien assez pour les besoins de chacun, mais pas assez pour la cupidité de tous. M. Gandhi

LE CHOC DU CONSTAT

Durant mon adolescence, en observant les jeunes de mon âge, je ne pouvais m'empêcher de nourrir au plus profond de moi-même le sentiment secret que nous jouions une énorme, une sinistre farce orchestrée par nos parents, par nos décideurs politiques, nos éducateurs. Nous n'étions que banals pions erratiques, lâchés par le plus grand des hasards dans les bruyantes arènes de la société occidentale, et qui troqueraient bientôt les *golden sixties* contre les frasques d'une ère de la communication, de la vitesse dévoreuse de temps et de vies, et surtout l'époque du broyage accéléré de notre environnement. Avec le palmarès de conséquences que nul, aujourd'hui, où qu'il aille sur cette planète, n'ignore plus tant elles lui sautent aux yeux.

Le comble est que tout est savamment organisé pour conforter la population dans l'idée que la solution à tous nos maux réside dans la bienheureuse et infinie croissance (avec ses taux de chômage, sa paupérisation galopante, sa démographie débridée, sa faiblesse monétaire qui ressemble furieusement à un trou noir financier, ses guerres du pétrole, de l'eau, des terres ou des religions, sa molle démocratie qui se muselle hypocritement. Panorama auquel il convient d'associer les compléments classiques de toute bonne culture européenne : revendications des idéologies extrémistes,

politisation des religions, clientélisme à tout va, l'infernale saga des « affaires » de corruption, paranoïa, mythomanie, particratie, népotisme qui maculent les mascarades politiques qui ne sont jamais que la résultante d'une folle vénération à la Déesse-mère Croissance. Le progrès des progrès. La clef d'un avenir en technicolor, façon mondialisation qui traîne son arrière-garde humanitaire à la manière d'une béquille rafistolée. De ce piège naissent quelques-unes des nouvelles certitudes que nourrissent de prétendus progressistes qui s'imaginent œuvrer à une béatitude planétaire dès lors qu'ils parviennent encore et toujours à fasciner cette partie majoritaire du peuple qui se satisfait de mauvais pain, de jeux navrant de bêtise, de promesses creuses, de crédos blets et de restrictions à répétition qui poussent au crime. Ne se clone pas autrement une désolante Histoire dont nous ne retenons aucune des leçons. Sans doute que l'homme doit être foncièrement réfractaire à l'éveil de sa conscience, puisqu'il ne cesse de le prouver à l'envi.

C'est à l'image d'autres révoltés que, perdus dans cette triste pantomime, je me suis efforcé de prendre mes distances à ma manière, en m'évadant comme je le pouvais dans des activités en pleine nature. Attitude qui, évidemment, me valut d'être taxé d'insoumis, voué à l'opprobre. Solitaire donc, parce qu'on trouve rarement un *alter ego* lorsqu'on refuse de s'asphyxier parmi des êtres sans air, sans terre, sans élévation spirituelle. On ne peut que rugir de douleur lorsque leurs sons vous meurtrissent les oreilles et qu'ils vous intiment de leur ressembler en tous points sous peine d'une malédiction qui les concerne surtout au premier chef. Poser les pieds dans ces traces-là ne me semblait guère en accord avec ma modeste prétention à une existence plus sensée, plus

en retrait de la vulgarité, de la violence des jugements et des a priori dans les rapports quotidiens. J'étais convaincu qu'aduler le chant des galériens ne convient qu'aux ignorants, aux crédules, qui craignent les forces sauvages de la nature. C'était ignorer encore que celle-ci ne fait pas que de belles choses. D'ailleurs, la nature peut se permettre de se tromper et elle nous le démontre de manière magistrale avec l'avènement de cette inquiétante humanité qui se complaît dans une quête chronique de l'efficience, de la protection contre tout inconfort. Cependant, cette même nature sait fort à propos nous prouver aussi qu'elle a droit de cité, et que, dans le décor environnemental, l'homme n'est qu'un petit figurant.

Durant cette époque de ma vie, jamais solitude ne fut pour moi synonyme d'ennui, de peur ou de douleur puisqu'elle m'a permis de ne point trop subir les méfaits de certaines promiscuités. Je prenais cette liberté comme lieu et temps propice à la découverte de moi-même, à la réflexion et comme système de protection. De la sorte, des années durant, me suis-je confectionné un comportement peu convivial et ai subis stoïquement lazzis et reproches. A aucun instant je ne me suis départis d'une suspicion à l'égard des attitudes d'une multitude de mes contemporains. A bonne distance, ou par le biais de contacts inévitables, je ne cessai de les contempler, s'activant à se perdre dans le travail, ne se ménageant aucune peine pour contribuer à la mécanique broyeuse d'une société en apparence heureuse, dont l'avidité, l'âpreté à l'expansion semblait promettre une ère infinie de progrès et de bonheurs en tous genres. Rien de cette téméraire insouciance ne m'échappait, tant il n'est guère besoin de vivre un demi-siècle pour être au fait de ce dont l'homme est capable dans le domaine du pire.

Pour son malheur, c'est le pire qui étouffe la conscience de millions d'individus qui se complaisent volontiers dans les jeux pervers de la mauvaise foi. En survolant nos antécédents, ce tableau humain aux couleurs la plupart du temps effroyables, nous pouvons en déduire qu'en l'espace de quelques millénaires nous voici déjà des milliards à ramer dans tous les sens, perdus car piégés par la perversion d'une intelligence mise au service d'un profit hissé en tant que but et modèle à suivre par tout un chacun. Jolie doctrine de l'avidité que celle qui ne trouve sa foi que dans l'excès, qui se conforte dans une fanatique et suicidaire lubie de croissance et de consommation expurgée de toute réflexion, du moindre bon sens.

Aujourd'hui encore, devant mon visage souvent sans joie, mes proches m'exhortent à sourire. De bonne grâce je leur concède une brève grimace pour me fondre dans les civilités d'usage. Derrière ce masque de circonstance, je m'enlise le plus souvent dans la colère que dans le fatalisme. Mais pourquoi sourire devant le séisme, la débâcle environnementale qui concerne tous les continents ? Sourire, sachant que des millions de gens n'ont pas accès à l'eau potable alors que je vois des voisins gaspillant cette eau pour laver leur voiture ou remplir leur piscine ? Sourire devant les cruautés incessantes, abjectes, faites aux animaux ? Sourire devant ces paysans que l'on chasse de leurs terres pour y cultiver l'huile de palme destinée à continuer à nous faire rouler, nous occidentaux privilégiés, dans nos chères automobiles ? Sourire, sourire ? Pourtant, c'est contre toute tentation d'apathie ou d'abandon que j'ai choisi de m'engager avec mes moyens, parce que j'ai, moi, simple locataire de ces lieux, le devoir de prendre en charge ma part de responsabilité vis-à-vis des générations à venir.

Je ne peux pas avoir beaucoup d'espoir dans un monde trop plein. Cl.-Lévi-Strauss

LE REFUS DE L'INSENSIBILITE

Vous êtes confortablement installé chez vous. A peu de chose près, tout ce qui vous entoure est fabriqué de mains d'hommes, artificiel. Vous songez peut-être à certain plaisir ou douleur que vous ressentez en ce moment même. Vous avez des problèmes, des projets, des envies. C'est votre monde. Levez-vous et sortez de votre demeure. Vous êtes à l'extérieur, peut-être dans votre jardin. Tout y est différent parce que naturel, totalement insensible, indifférent à ce que vous êtes. Vous n'y avez guère d'importance. C'est pourtant de ce monde-là que vous êtes issu. Deux mondes semblent coexister, jusqu'à se toucher, mais en apparence seulement, car une frontière invisible existe. Il y a le dehors et le dedans, c'est à dire vous et la nature. Le naturel et l'artificiel. Vous, vous préférez le dedans, c'est plus sécurisant, plus fabriqué, maîtrisé. A l'horloge cosmique, votre planète compte quatre milliards d'années d'existence. Vous, vous y êtes apparu il y à peine moins de cinq minutes. Et maintenant ?...

Comment ne pas voir, ne pas entendre ni subir les effets des débordements de l'humanité ? Pourquoi sommes-nous encore si nombreux à fonctionner à la manière de brutes décervelées, confinées dans des comportements teintés d'agressivité, avec cette obsessionnelle hantise du temps qui passe, du temps prétendument perdu ?

Nous nous disons peut-être que, vu l'état de délabrement social et environnemental de nos sociétés il faudrait faire quelque chose. Mais quoi d'efficace, quoi d'utile tandis qu'un peu partout on semble s'atteler à remettre à flot notre barque qui prend de plus en plus souvent une allure de galère ? Puisqu'on s'en occupe, après tout pourquoi ne pas continuer à vivre comme d'habitude et attendre que ça se tasse ? Les professionnels sont au boulot et c'est tant mieux. Seulement, sont-ils assez nombreux ? C'est peut-être là que le bénévolat peut s'imposer en style de vie et gagner quelque lettre de noblesse.

Les *volontaires* pour sacrifier au politiquement correct, qu'ils soient environnementalistes, écociviques, développent des affinités profitables à la société entière. Ils connaissent mieux que quiconque la valeur du geste gratuit. L'investissement désintéressé est une valeur qui ne s'achète pas. Parce que pour survivre, pour faire quelque chose lorsque tout semble hurler à l'aide, il faut bien se décider de ne plus attendre qu'une impulsion secourable, vitale, surgisse d'ailleurs. Cet élan salvateur ne peut avoir plus de force et de détermination que lorsque qu'il naît spontanément en nous, pour rebondir sur le tremplin du désintéressement, d'une responsabilité réfléchie dévolue à l'unique intérêt des êtres à venir. Alors, oui, se lever et s'accomplir plus que jamais dans l'offre gratuite de temps, même noyé, même englué dans un système capable de suspecter ou de se gausser de ce type de générosité partagée. C'est l'une des rares actions qui soient à même de réactiver une dignité générale qui, depuis des décennies, part en lambeaux à mesure que nous tendons vers un étrange progrès qui traîne son cortège de corruptions, de lâchetés, de dissolution des mœurs.

Je suis convaincu qu'il nous faut continuer à lutter plutôt que de nous laisser stupidement entraîner et anéantir. Alors résister, soit, mais comment ? Il est évident que le combat va devenir de plus en plus déterminé, brutal, entre la sauvegarde mutualisée de notre écosystème et sa volontaire dégradation instituée. A mesure que le temps passera et que notre environnement se dégradera, c'est de gré ou de force qu'il nous faudra, et vite, en venir au changement personnel... ou à une violence barbare avant notre éviction de cette planète.

Sachant qu'un équilibre et une paix dignes de ce nom n'existent qu'en des lieux où l'homme ne sévit pas, nous savons que jamais plus nous ne vivrons libres comme les peuples premiers. Ce type d'existence qui ne devait rien à un idéal de progrès fut peut-être trop bref pour marquer durablement l'esprit des hommes, ce dont Claude Lévi-Strauss, à juste titre, ne pouvait manquer de se désoler. Nous connaissons pourtant maints visionnaires qui ont tentés - et continuent à le faire - de nous ouvrir les yeux sur nos fourvoiements, des personnalités assez éveillées et constructives pour nous proposer d'autres voies que celle de l'auto-destruction. Parmi certains scientifiques prétentieux, agronomes de renom et autres industriels de la chimie, il en est pour considérer les éveilleurs de consciences comme des trouble-fêtes, des empêcheurs de polluer massivement. Sont donc immanquablement refoulés des *pow-wow* financiers, politiques et industriels toutes les personnalités qui s'attellent à dénoncer d'année en année les égarements d'hier et d'aujourd'hui et leurs répertoire de conséquences dramatiques pour demain. Leurs voix ne trouvent écho qu'au sein des convaincus de longue date, et elles se perdent dans le fracas de l'agitation médiatique, consumériste, capitaliste

qui nous rend si moroses, qui ne parvient pas à nous rendre véritablement heureux en dépit de notre luxe, de nos « fêtes ». Pourquoi devrions-nous - à l'échelle infime des bénévoles, des enragés citoyens *engagés,* nous entêter à participer aux tentatives de sauvegarde d'un éco-système tandis que, dans le même temps, une multitude s'empresse de le souiller, de le détruire à qui mieux mieux ? Parce qu'il n'est plus possible de conserver son flegme, ni même d'être diplomate avec les individus qui ne méritent plus notre mansuétude mais le label de nocifs indésirables, de prédateurs de leur propre espèce.

Au stade actuel, le respect, le « droit » en tant que concepts artificiels, doivent impérativement se mériter sous peine de n'être que vocables si surfaits qu'aujourd'hui on pousse un soupir de soulagement à l'idée de pouvoir acheter, la tête haute et le sourire aux lèvres, l'infâme droit de répandre tout type de pollution avec une conscience de nourrisson. De quoi absoudre par la même occasion les pathologies mentales de ceux que nous hissons aux commandes de notre destinée. Mais que sommes-nous donc devenus pour tolérer semblable dérive, pour ne plus être capables de nous exprimer autrement qu'en termes de « relance de la croissance », d'expansion, d'exploitation, de remembrement ? Est-ce là tout ce à quoi nous pouvons prétendre ? Est-ce donc tout ce qui peut émerger de nos cerveaux pour nous convaincre qu'une ascendante et perpétuelle croissance, dans le mode actuel, nous sauvera tous de la ruine socio-économique et environnementale que nous vivons déjà ?

Contrairement à l'homme qui s'en est arrogé des kyrielles, la nature ne connaît aucun droit. Elle ne s'embarrasse pas de ce qu'elle crée. Il n'y à qu'un certain

bipède, devenu souvent infréquentable, pour prétendre faire mieux qu'elle et la mettre au pas. Notre aveuglante mondialisation, notre faux paradis néo-libéral nous font perdre de vue que la nature sait se gérer sans le secours de quiconque et sans jamais avoir fait la preuve qu'elle se soucie d'un avenir dans lequel l'humanité bénéficierait d'un quelconque statut privilégié.

Partant de là, pour qui nous prenons-nous pour être à ce point convaincus du contraire ? Pour être aussi redondants dès qu'il s'agit de prouver notre prétendue supériorité sur le monde animal et végétal ? A moins que nous préférions jouer la comédie et en finir le plus rapidement possible, parce que, au fond de nous-même, nous avons parfaitement compris que nous haïssons tout à la fois nos semblables, la nature, la vie et que nous n'avons plus qu'à disparaître, parce que nous sommes devenus les moches et tristes robots d'une Métropolis de la déraison ?

19

Il ne sert à rien à l'homme de gagner la Lune s'il vient à perdre la Terre. Fr. Mauriac

LES RAISONS DE S'ENGAGER NE MANQUENT PAS

De toute évidence, l'extraordinaire foisonnement des formes de vie, la puissance de la libre exubérance et de l'inventivité que se sont taillés la flore et la faune agace viscéralement bon nombre de terriens. De nos jours, qui hésite encore à faire abattre quelques arbres pour établir une aire de stationnement pour automobiles, pour mieux mettre en évidence un affriolant zoning commercial ? Qui s'interroge sur l'impact de ses gestes avant d'élaguer telles ou telles essences pour n'en laisser subsister que des misérable tronc, garnis chichement de quelques tristes et hideux moignons ?

Que ce soit au niveau du règne animal ou végétal, que ce soit en milieu urbain ou dit naturel, c'est au nom du confort, de la productivité et de la facilité que les exemples d'éradication en tous genres ne manquent pas. Le nombre d'espèces qui, à chaque minute et par notre seule faute disparaît est proprement hallucinant. Et que dire du gaspillage énergétique que ces actes supposent... Observons l'invraisemblable usage de l'éclairage nocturne des villes, voire de certains villages, non seulement celui-ci est totalement superflu mais s'avère extrêmement dispendieux pour la communauté. Nos élus en ont-ils cure ? Pas du tout. Les exemples d'incohérences et de gaspillages permanents d'énergie ne manquent pas.

Depuis longtemps la preuve est faite qu'aux yeux de la classe dirigeante, l'électorat ne compte que durant le bref moment de la période pré-électorale. Entre-temps, ici et là on préférera, à coups de budgets pharaoniques et de dégâts aussi irréversibles qu'impardonnables, créer tel parc d'attraction géant ou tel zoning industriel au nom de la vénérée préservation de l'emploi, plutôt que d'en faire des zones préservées de l'influence néfaste de la plupart de nos activités ou d'en faire des lieux de permaculture, d'agroforesterie. Aucune chance de voir nos places désertes, nos vastes squares garnis d'arbres ou ne fut-ce que de massifs fleuris puisqu'on leur préfère, la plupart du temps, qui morne pelouse, qui une sculpturale œuvre de métal ou de pierre. Exemples banals. Le malheur est que pour créer, l'homme détruit d'abord. D'ailleurs, le terme créer est fort mal venu. N'est-il pas navrant que nous en soyons réduits à devoir délimiter des réserves, des portions congrues de nature, là où celle-ci avait droit de cité durant des millénaires, uniquement parce que nous estimons avoir le droit absolu de tout exploiter, dès lors que nos seuls besoins humains prévalent ? Dans la masse de privilèges que nous nous adjugeons, les plantes n'en ont aucun. Quant aux animaux, jamais ils n'auront voix au chapitre, ce qui fait la part belle aux tourmenteurs de tous acabits. Cette chiche nature, de moins en moins naturelle, la voilà reléguée au rang d'attraction, de curiosité, de machine à sous. Ravis en sont les promoteurs puisqu'ils peuvent toujours éprouver ce grisant sentiment d'être éminemment utiles à la nation, de créer des emplois (de quelles valeurs, pour combien de temps et à quel prix ?) dont l'utilité s'avère souvent on ne peut plus discutable. En attendant, ces actions nourrissent le fantasme d'une coopération au bien-être de la communauté, à son essor obligatoire et selon leurs normes, aux

joies ineffables d'une société qui, en dépit de sa croissance, de son progrès technologique, ne trouve jamais le temps de se laisser vivre tout en s'enlisant de manière routinière dans une laideur devenue normative, dans un tout-culturel laxiste, un tohu-bohu démentiel, une banalité de la différence pour elle-même, avec la macédoine des incompatibilités et de la persécution du tout-jetable, homme compris.

Il n'en faut guère plus pour édifier une société déséquilibrée. Et honni soit qui mal y pense, ainsi que quiconque aurait l'outrecuidante audace de s'afficher anti-consumériste réfléchi. Parlons-en, du courage, de la lucidité de maints décideurs et hommes d'affaires, si piètrement inventifs en dehors de la recherche de nouveaux contrats juteux. Les amérindiens, pour ne citer qu'eux, en ont fait la cruelle expérience de la probité, de la bienveillance, du respect, de la droiture des occidentaux si instruits, si généreux, si promptement endoctrineurs de gré et plus volontiers de force. En matière de gestion de l'environnement, le réflexe de nos guides du progrès consiste, un peu partout, à ordonner le bétonnage, l'abattage de portions de forêts, le morcellement des terres, pour y tracer, notamment, toujours plus de voies de communication superflues. Les plus hypocrites prétextes sont trouvés pour annexer de bons sols arables afin d'y faire bâtir de sinistres cités dortoirs, de faux villages pour faux campagnards, plutôt que de chercher à embellir, à rénover ce qui existe déjà et surtout à appliquer des modes de gestion qui veillent scrupuleusement à limiter de manière drastique les déplacements automobiles. Dans ce monde d'agités permanents, grâce au crédit et à l'abandon des terres, on peut désormais faire surgir une 4 façades n'importe où en rase

campagne, au bord d'une sinistre route secondaire, afin de permettre à des familles insouciantes mais endettées de se planquer dans une campagne qui n'en mérite plus le nom, pour mieux la nier comme seront niés les voisins autant qu'à la ville. Et tant pis pour les générations à venir qui, de toute façon, n'auront connu que cela et devront s'en contenter.

Ouvrons les yeux : nous en sommes aux ghettos de nantis contre ghettos de faibles revenus. Comme d'habitude, dans ce triste jeu, les pauvres et la nature ne cessent de trinquer. Sans compter qu'elle en irrite d'aucuns qui rêvent de pouvoir un jour s'en passer totalement. Mais comme dans le monde du travail, avec la nature c'est l'homme qui pose problème. Surtout celui qui revendique une existence digne, dans un environnement sain, qui puisse générer l'espoir d'un avenir acceptable.

La somme de ravages, de pollutions, de coûts en énergie qu'entraînent une grande partie de nos actes est devenu intolérable. Pourtant, elle ne suscite que de piètres réactions malgré que l'on sache que, nous, occidentaux, sommes 20 % à user et abuser de 80 % des énergies de toute la planète. Ce qui, soit dit en passant, ne justifie pas de maintenir nos portes béantes à une immigration devenue ingérable. Parce qu'il eût mille fois mieux valu porter *directement* assistance et soutien logistique aux potentielles populations en voie de déracinement et en supprimant toute dette, que de bouleverser de manière chaotique nos sociétés qui se perdent dans une pseudo ouverture aux autres et plutôt que de faire croire que 7 milliards de bonshommes en proie au mythe du progrès occidental pourront vivre au rythme destructeur des citoyens américains ou européens. Sans taire qu'il est dé-

sormais avéré que, parmi ces déracinés, une part en vient insidieusement à imposer aux cultures accueillantes des pratiques, des faits, des modes de vie et de pensées conflictuels, dominés qu'ils sont par le dogmatisme religieux et un intérêt électoral certain. Rien d'étonnant à ce qu'en pseudo-démocratie ce sujet soit désormais tabou. A qui profite cette démocratie-là ? La coupe a beau déborder, nos coûteux élus nous enjoignent de faire preuve d'humanisme et bonne figure aux exigences, quand ce n'est pas au mépris affiché d'accueillis pour lesquels la démocratie, le principe de séparation des religions et des affaires de l'État n'ont aucune chance d'en faire des citoyens à part entière. Indépendamment de tout aspect culturel, religieux ou purement énergétique, la qualité de vie est un souci qui inclus qualité de l'alimentation et respect du contexte naturel de vie, principes élémentaires qui devraient, sans exception, concerner toutes les cultures. Hélas, c'est en ces principes généreusement inappliqués que siègent la plupart des problèmes de nos sociétés européennes. Mais sans doute ignorons-nous encore en quoi consiste une civilisation et une démocratie dignes de ce nom.

Sous n'importe quel cieux, la nature souffre, de la guerre, de l'abandon, de la déforestation anarchique, des épandages chimiques. Martelons donc que lorsque que la nature gêne les activités humaines, qu'elle n'est plus perçue que comme une entrave à l'ensemble d'activités dévolues à un progrès qui trébuche et ne cesse de rater la marche, n'est-ce pas plutôt l'homme qui gêne, qui est de trop, pas à sa place ? Il n'y a pas à douter que nous ne sommes plus à notre place. N'est-ce pas l'homme, et lui seul, le maître d'œuvre de son anthropocentrisme virulent ? Raison de plus pour cesser d'enrichir encore plus

les riches, de gauche comme de droite, ne plus contribuer obstinément à leur octroyer les pleins pouvoirs leur donnant toute liberté d'édifier l'inhumaine, la fade, la mortelle société de demain, un antre à la gloire de la laideur, dans lequel ils tenteront à leur tour, par combines interposées, d'éviter en vain de subir les effets de ce que leurs compromissions, et celles de leurs prédécesseurs, auront engendrés. Ainsi, Étienne Chouard fai-t-il preuve de lucidité lorsqu'il nous averti que, *parce qu'ils le cherchent et le veulent, les candidats au pouvoir ne sont pas les meilleurs.*(1)

(1) Voir à ce propos, sur Youtube, la vidéo : «Etienne Chouard, chercheur en cause des cause.»

L'un des pires démons de la civilisation de technologie est la soif de croissance.
R. Dubos

TOUT SE TIENT

Nous avons oublié quantité de choses élémentaires. Notamment qu'il faut un nombre considérable de lentes saisons pour faire un arbre mature, ou encore qu'il ne sera jamais possible de se passer de tout ce que la vie a développé sur Terre. Mais désormais imbu de notre toute-puissance, nous aimons à nous conforter dans le sentiment qu'il nous est possible de tout dominer, de résoudre tout problème qui se mettrait en travers de notre chemin. Quelques minutes pour abattre, quelques jours pour raser, bétonner, goudronner et l'affaire est faite. Parmi nous il en est qui éprouvent de la fierté à être capable de vaincre et les hommes et la nature. Dans notre contexte de vie dévolu au bruit et à la vitesse, nous voici convaincus que les moindres de nos déplacements ne sont que temps perdu et qu'ils doivent s'effectuer à coups rageurs d'accélérateurs. Nous perdons ainsi de vue que nous serons toujours battus dans cette course contre le temps, contre la vie, par l'effet d'un aveuglement qui nous devance partout où nous fonçons sauvagement. Malgré la somme impartie d'efforts pour attiser encore et toujours plus la hantise de la lenteur dans toutes nos activités, est-il toujours beaucoup plus tard que nous ne le pensons. Seulement, notre course contre la montre se fait dans le mauvais sens. Or, tout, absolument tout, se tient par le bout de la queue, comme dans une ronde d'éléphants. Nous dépendons de la nature comme autant

de maillons, éloignés les uns des autres mais formant une seule chaîne dont chaque élément est forcément subordonné à la volonté d'une existence commune innervant des besoins fondamentaux absolument identiques, incontournables, pour tout être vivant. Ce qui devrait induire à la chaîne tout entière l 'impératif qui consiste à *être* avant d'*avoir*. Or, faut-il encore souligner que nous optons en permanence pour l'inverse ?

Dépourvu d'un sage et précoce apprentissage, nous offrons, une fois adulte, l'affligeant, le permanent show planétaire qui démontre le manque de lucidité dont se pare notre foi à attribuer du sens, de la crédibilité à nos projets familiaux. Le manque d'intérêt, de curiosité pour nos origines et ce qui en découle amène certains d'entre-nous - dans une indifférence quasi générale, au sein d'une société rigolarde, financière ou guerrière - à dénoncer les intolérables exhortation à procréer, à produire, à consommer en égoïstes, à travailler en esclaves pour empêcher l'effondrement d'un système qui se ronge lui-même et est pourtant déjà condamné. Plus que jamais, nous avons tout à gagner de l'astreinte à un assainissement de notre esprit, dans le droit fil des principes réfléchis de la simplicité volontaire, de la modération et sans qu'il soit pour autant question d'en bâtir les nouveaux temples. S'il n'y a rien ici à sous-entendre comme relevant d'un refus du progrès - à condition qu'il fasse de nous des êtres lucides, prudents, solidaires et prévoyants, il n'est pas plus question de revendiquer un retour à des pratiques peu ou prou moyenâgeuses. Encore que chaque période ait développé de bonnes manières (réellement économiques et conviviales) dont il serait heureux de tirer les leçons. Au mieux pourrait-il s'agir de réactiver les façons d'agir d'antan parmi celles qui firent

leurs preuves. Comme par exemple, établir et gérer l'ensemble de nos activités selon des méthodes saines, à dimensions humaines, dans le seul et véritable intérêt de la collectivité. Absolument et définitivement rien à voir avec une secte verte ou un *remake* du pire communisme, soit dit en passant. En remettant au goût du jour les gestes d'une vie sobre (et non simpliste ou misérable pour autant), en ré-insufflant une créativité basée sur un mode de vie administré vers une économie égalitaire, le développement local, l'usage d'énergies renouvelables, une existence qui accepte sereinement une modération - qui ne signifierait nullement, je le souligne à l'instar de maints auteurs - un renoncement. La nature n'a ni besoin de banquiers ou de boursiers. La faisabilité des attitudes précitées n'est plus à faire mais elle est niée, étouffée par ceux qui craignent d'y perdre quelques zéros à leur compte en banque. Revenir à des pratiques de vie qui égaliseraient quelque peu les richesses, et donc les pouvoirs, ont de quoi donner des suées à bon nombre de nantis qui ne veulent pas entendre qu'il leur faudra, de toute manière, en venir tôt ou tard, à un nouvel ordre de répartition des richesses flanqué d'un nouvel art de vivre imposé par les effets de la pénurie des énergies non renouvelables. C'est une logique des plus naturelles qui les attend au tournant. Dans ce cas, pourquoi attendre encore pour commencer à entamer le virage de notre système économique ? Nous n'avons plus le temps de tergiverser, de nous bercer de fantasmes. Le changement de nos mentalités doit s'opérer sans plus tarder, dans chaque foyer. Nos vieilles habitudes de consommation, nos croyances têtues en nos systèmes politiques doivent être revues et corrigées, amendées de nouvelles procédures électorales, d'une réécriture de notre Constitution. L'octroi inconditionnel d'un revenu de base universel devrait

nous engager à militer pour qu'il devienne un droit inaliénable, sachant qu'une nouvelle société n'est possible qu'à la condition de reléguer l'actuelle, qui a suffisamment fait de gâchis, au Musée des Erreurs, de clore celui-ci et d'en perdre la clef. Apparemment, nous ne devons pas encore avoir bien assimilé ce vers quoi nous conduisent les éléments corrompus de notre société, qui tout en nous menant vers le pire, reçoivent de nos mains le droit de mettre à sac notre capital-Terre avec la bénédiction des élites qui fonctionnent en circuit fermé. Par notre capitulation, par notre indifférence ou notre compromission nous rendons vaine toute tentative de juger et de rendre inopérants les économistes, les technocrates, les industriels, les multinationales, les autorités scientifiques et les oligarques qui font passer la réelle sauvegarde de la biodiversité après leurs propres intérêts.

Pour l'heure, il est manifeste qu'un réveil des consciences est en train de se déclencher. En nombre accru de citoyens considère le présent et l'avenir comme totalement antagonistes. Ils n'ignorent plus que l'impulsion de l'établissement d'un nouveau système de société implique l'investissement d'une majorité de personnes sincères d'abord, averties ensuite quant à l'objet réel de la décroissance. Celle-ci n'étant ni un nouveau système tyrannique ni un repli timoré ou une espèce de régression fataliste, assumée bon gré, mal gré. D'aucuns pourraient croire qu'une ferme transition tendrait vers une misère apte à faire s'effondrer la société de l'exubérance dans la misère d'un âge damné. Il n'en est rien, puisqu'il s'agit d'une forme d'appel au changement de cap.

L'ignorance est évidemment un piège à éviter. Ne perdons pas de vue que la panique qui concerne les mouvements de masses noie facilement son fondement dans une violence exacerbée par les frustrations individuelles. Pour éviter toute révolution brutale, anarchique, les consciences doivent être préparées, au niveau local, et à partir du réseau associatif. Elles doivent s'acclimater à un remodelage pacifique des habitudes, des activités humaines dans leur ensemble. Sachant que tout bouleversement suscite une légitime crainte, il convient d'apprivoiser ce nouveau projet de société dans le calme et la réflexion. Souvenons-nous aussi des phénomènes répétitifs que la désinformation nous a fait vivre jusqu'ici. Outre ces principes essentiels, il convient, tant dans l'esprit que dans les gestes, de redonner au temps une valeur essentiellement centrée sur la nature, comportant une dimension moins inhumaine et en parfait accord avec les cycles naturels.

Si nous avons connu quelques esprits sages et lucides, leur rareté n'est-elle pas le signe flagrant que notre éducation est délibérément manipulée, via une domination des masses, au détriment d'une véritable démocratie, d'une vraie écologie, d'une économie qui ne ressemble pas à son contraire ? Sans aucun doute est-il beaucoup plus facile de s'adapter à une nouvelle monnaie qu'à une refonte d'un système sociétal entier. Cependant, une mobilisation raisonnée est mathématiquement possible étant donné qu'il s'agit d'abord d'incarner au niveau local les principes d'une autre croissance, plus équitable, plus attentive à la qualité et à la diversité plutôt qu'à la quantité. Une croissance qui apprenne à renoncer au sexisme autant qu'au spécisme.

L'un des moteurs du renouveau est le refus, une fois pour toutes, de tout conditionnement ultraconsumériste, à tourner le dos à ses chapelles, à ses prêtres et à leurs rituels publicitaires lénifiants. Ensuite nous devons recréer des liens, nous réapproprier le temps et la politique, retrouver des réflexes sains et un goût, tant pour l'équité que pour la créativité, en nous opposant radicalement à l'esclavage déguisé, en refusant la participation à la grande fête marchande, en privilégiant la coopération, la solidarité à l'échelon local, le véritable respect de la nature et des animaux et la sobriété dans nos désirs nous pourrons d'autant plus aisément bannir le superflu, le gaspillage, la pauvreté et les injustices sociales.

Par principe fondamental et inaliénable, tout un chacun, quel qu'il soit, doit avoir accès à un logement, à l'eau, à des vêtements, à une nourriture saine et aux soins médicaux. De par le monde, dit moderne, c'est loin, très loin d'être le cas et nous devons en porter la honte.

Quand les citoyens pensent, le Parlement commence à penser. Malheureusement, les citoyens ne pensent sans doute pas encore assez. M. Gorbatchev

POUR UNE AUTRE ATTITUDE MENTALE

En politique, l'écologie n'a pas bonne presse. Mais quel parti peut s'enorgueillir de faire l'unanimité en quoi que ce soit, en matière de bien public ? Que ce soit dans ou hors du contexte politique, que certains ambitionnent de protéger l'environnement naturel ne plaît pas à tout le monde, c'est un fait avéré. La nature demeure un obstacle irritant pour ceux qui, pourvus de leur arsenal d'outrances, d'arrogances, de fallacieux prétextes et de louches certitudes, projettent d'exploiter jusqu'à l'os nos espaces vitaux dans le seul but de faire commerce, d'asseoir leurs privilèges, parce que croître est le leitmotiv des affairistes obsédés par la course aux marchés. Et donc, sur la scène politique, l'écologie est aussi mal comprise que piètrement servie.

Rien d'étonnant à ce que, jusqu'ici, elle n'ait pu parvenir à obtenir un quelconque crédit auprès du grand public. Pour prendre le problème écologique à sa source : qui, de nos jours, enseigne à l'école l'étude, le respect et la préservation scrupuleuse de ce qui permet à tout un chacun de devenir un humain apte à se façonner un avenir dans un contexte qui offre une réelle et égale qualité de vie à chacun ? Ce type de devoir est largement escamoté par le formatage flagrant de nos têtes blondes, vouées à servir le « marché » en éléments dûment asser-

vis au bon déroulement des affaires... des affairistes. Dès leur tout jeune âge nos marmots sont amputés de leur esprit critique, incapables de se documenter aux bonnes sources d'informations, ce qui serait par trop dangereux pour le pouvoir en place. Il en résulte que nos enfants doivent être entièrement façonnés selon les canons d'un patronat apte à induire l'illusion d'offrir une liberté de choix de carrières en même temps qu'il astreint à ateliers, à chantiers, bureaux ou stades, les effectifs savamment uniformisés. La nature, elle, est sœur d'une autre parente pauvre de l'Enseignement, la Culture. Pendant ce temps, les agriculteurs abandonnent leurs terres ou se suicident...

Ce potentiel de citoyens conformistes sera massivement destiné à prendre le mors aux dents, à tenir la cadence de production et de consommation effrénée, hissée au rang de bonheur intégral, voué en retour à l'impératif de survie du Grand Capital, sans que celui-ci ait à craindre de rébellion. Stratégie dont on use depuis des siècles, grâce à l'inertie des peuples, cet amorphisme endémique devenu bouée de sauvetage d'un système politico-industriel qui n'a d'autre ambition que de dominer le monde.

Quoi d'étonnant, donc, à ce que, confronté à ce fléau, l'écologie fasse figure de trouble-fête, alors qu'elle n'est ni utopie sociale, ni « religion sans dieu » ? Son but premier ne consiste-t-il pas à éduquer à la connaissance et au respect tout qui désire connaître un avenir le plus équitable et le plus durable possible ? Et qui justifie amplement la dénonciation des comportements funestes, irrationnels, ainsi que toutes les dégradations commises et les moyens de ne plus répéter les sempiternelles mêmes erreurs.

Regardons la vie bien en face : la nature n'a rien créé dans la précipitation. Aussi, un écologiste lutte pour préserver ce qui, de notre biodiversité, n'a pas encore été rayé de la carte et pour assurer un avenir à tout un chacun, sans discrimination. Projet titanesque, certes, pour lequel il conviendrait que les partis qui se prétendent écologistes incluent la biodiversité comme idée-phare de leur programme, et osent affirmer leur radicalité. Se prêter à de stériles et ridicules luttes intestines ou à de basses compromissions afin de grappiller quelques miettes de pouvoir, se disperser en débats qui ne concernent pas directement, essentiellement, l'environnement et l'éducation à une approche humaniste de celui-ci, n'a aucun rapport avec un parti écologiste qui se targue de l'être. Étrange, tout de même, que la plupart des partis incluent désormais la protection de la biodiversité dans leur programme. Seraient-ils tous devenus bons apôtres ? Pourtant il apparaît que ce genre de préoccupations passe la plupart du temps à la trappe. Lorsqu'un parti étiqueté *écolo* ne présente aucun chef de file crédible, aucun vrai programme de renouveau écologique il n'est qu'un parti comme les autres, sans distinction dans le panier de crabes politicard. Au vu de la somme des déprédations recensées, quel sens peuvent avoir les autres partis s'ils estiment que la biodiversité peut attendre, face aux autres problèmes sociétaux ? C'est trop oublier de quoi nous dépendons. Un parti écologiste doit s'avancer au-devant *de toutes* les autres factions, avec la dignité qui incombe à qui prône le réel souci de la planète, qui passe avant tous les autres, avant de songer à celui de leurs comptes en banque ou une éphémère notoriété et qui perd trop vite de vue que le peuple est une communauté d'être qui entendent bénéficier d'un vrai progrès.

Sans nature, pas de nourriture, sans nourriture pas de politique possible pour gérer tout ce qui peut découler d'une survie une fois celle-ci assurée. Il n'est pas question de se bercer d'illusions, ni de rêver à une espèce de néo-paradis terrestre dans lequel tout serait idéal, non polluant, non discriminatoire. Mais avant de verser dans la vulgarité, avant de se gausser des vrais écologistes, que ceux qui ne se privent pas de sarcasmes faciles prennent sérieusement connaissance des montagnes de relevés, de rapports, de dossiers qui recensent des faits indéniables de ravages résolument perpétrés au nom de l'économie. Car lorsqu'ils atteignent enfin les consciences, les plus terribles de ces faits ont de quoi faire passer l'envie de ricaner. De toute manière, dès aujourd'hui, qui peut affirmer qu'*il ne sait, qu'il ne peut rien faire* ? Évidemment, il y a les autres, ceux qui ne rient pas mais qui, s'ils le pouvaient, tireraient à vue dès qu'ils voient débarquer dans leur propriété l'un ou l'autre protecteur de la nature. Et aussi ces autres, ceux qui se targuent d'aimer la nature mais qui l'éloignent d'eux par tous les moyens, à lancinants coups de tondeuse, de tronçonneuse, de pesticides, la rendant enfin propre, inoffensive, géométrique, éliminant tout ce qui est susceptible de déranger le bon ordre de leurs biens, leur assurant l'aspect clinique selon l'esthétique bio-rassurante d'une bourgeoisie rivée aux apparences qui confirment un statut de parvenu, de maître des lieux. Gage de tranquillité et de respectabilité pour citoyens libérés de tout devoir de contrepartie envers tous ceux qu'ils ont contribué à appauvrir, d'une manière ou d'une autre. Pour ceux-là, l'air, l'eau, la terre, la biodiversité ne constituent en aucune façon de vrais biens communs, puisqu'ils agissent en conquérants du patrimoine universel et fonctionnent comme des marchands dans tous

les aspects de leur existence. Leur idéal ? Classique : une 4 façades à la campagne, à des kilomètres du bureau, des écoles et des parcs économiques, dans un coin bien isolé, avec 100 mètres carrés de pelouse clôturée, chichement parsemée de quelques buis pour faire joli, surtout pas de potager (ça fait prolo nécessiteux) ni de fruitiers, ni coin à compost mais une, voire deux bagnoles dans le garage, l'indispensable trempoline pour avoir la paix avec les gosses, voisinant avec une piscine de 2.500 litres (à utiliser trois fois par été, sous climat tempéré), une voire deux périodes de grandes vacances aéroportées chaque année, une cuisine dotée de tout l'appareillage ultra-énergivore, au salon un écran plat géant. Toute la haute technologie au service d'une routinière vacuité. Voilà pour le tour du propriétaire. Le bonheur à l'occidentale capitaliste.

Plus question de se gausser mais bien de s'insurger. Parce que prétendre vivre comme un nabab par rapport à un « sous-développé » sud-africain revient à exploiter plus de deux Terre - si pas plus - à soi tout seul. La chose a été démontrée depuis belle lurette. Mais l'européen dominant abhorre toute règle restrictive. Il hait la moindre entrave à l'épanouissement de sa félicité. Ce faisant, il gomme de sa fragile mémoire que le peuple grandissant des insoumis aura tôt ou tard le pouvoir du nombre. Même en affamant, même en pointant chars et mitrailleuses ou en ouvrant des camps, vient un moment où le peuple parvient à renverser le cours de l'histoire. Et les tyrans, même s'ils se multiplient comme des chancres, ne sont, par bonheur, pas éternels. Ce qui fait leur force, c'est l'appui qu'ils trouvent auprès des « bons pères de familles » frustrés, prêts à tout dès lors qu'il s'agit de bénéficier de mesquins petits ascendants sur autrui.

Le procédé a ses adeptes depuis l'aube des temps. Banal exemple pacifique : en agissant de manière solidaire, par un sévère boycott (dont Ghandi a démontré l'efficacité) il est tout à fait possible de faire s'effondrer n'importe quel marché. C'est une question de mise en commun de notre volonté, contre laquelle nos affables, sentencieux et doctes technocrates ne pourraient pas grand chose, sinon se mordre les doigts. Il est plus que temps de nous persuader que l'on nous vole notre démocratie et que nous oublions un peu trop vite que *c'est nous seuls qui bâtissons notre propre geôle*, nous seuls qui procurons bêtement le pouvoir aux opulents, à nos maîtres, nos dictateurs, à la caste aristocratique, par le biais de notre complicité volontaire ou non, de notre lâcheté, de notre paresse, de nos intérêts personnels. Et ils s'en félicitent chaque jour. A nous contempler, ils peuvent.

L'opinion réclame des changements à cor et à cris, pourvu qu'elle n'en paie pas le prix. N. Hulot.

VITESSE OU MOLLESSE, DEUX ATTITUDES A DOUBLE TRANCHANT

La plupart du temps, l'homme occidental fait presque figure de sale gosse qui a été très mal éduqué. Il est permis d'observer que l'âge adulte ne lui confère qu'une part infime de bon sens. Il n'a plus de patience qu'envers lui-même et de moins en moins vis-à-vis d'autrui. Pétri d'exigences, on ne l'entend s'exprimer qu'en termes de droits. Ses exigences font un très bon paravent à la plupart de ses devoirs. Lorsqu'on s'estime parvenu au sommet de l'intelligence sur Terre, autrement dit destiné à marquer le sol d'une empreinte indélébile, on n'apprécie pas être rappelé à l'ordre comme un vulgaire factotum. *La société changera lorsque la morale et l'éthique investiront notre réflexion*, nous confie Pierre Rabhi dans l'un de ses lilvres. C'est dire assez le triste état dans lequel se trouve engoncé notre sens moral, notre éthique. Si les travers que nous propageons au cours de notre existence ne sont qu'une question d'intelligence, alors celle-ci se révèle être une impasse, une sorte d'erreur de parcours dans le cours des choses universelles. Ce qui par contre certain est que dans notre système d'exploitation mondialisée, liberticide et biocide, notre modèle de croissance ne sauvera personne. Que nous l'admettions ou non, nous allons, de mille et une façons, payer nos excès en connaissant bientôt des pénuries énergétiques de toutes sortes, comme en connurent les mayas, les pascuans et

probablement quantité d'autres civilisations. D'ici peu, il nous faudra obligatoirement réapprendre à vivre autrement, dans un genre strictement réglementé. Autant commencer tout de suite. Nous qui avons cru devenir des dieux nous nous verrons contraints de remettre les pieds sur Terre pour réinstaurer des pratiques commerciales locales, conviviales à dimension humaine, sans plus perdre de vue les conséquences planétaires de nos excès. En 2012, la Belgique occupait la 6ème position dans la liste des pays les plus énergivores. Rien qu'en France, autre championne de la pollution, chaque année y est déversé sur les cultures plus de 80.000 tonnes de substances chimiques qui mettent à mort les abeilles, le sol et l'eau. Et la vie continue comme si tout allait bien dans le meilleur des mondes... Nos « alimenteurs » des grands circuits de productions n'ont absolument pas le souci de notre santé, ni de la préservation des sols ou de la microfaune. Mais le savoir ne suffit plus, il faut nous insurger et faire preuve d'autant de détermination qu'ils n'en mettent à nous empoisonner la santé.

Confortons-nous dans l'idée que l'inconscience humaine peut avoir une fin, en commençant par détourner le regard des incitations au gavage consumériste, en cessant de nous laisser envahir par le matraquage télévisuel, en faisant la sourde oreille à la tentation du crédit et autres incantations économistes. Et aussi en réfléchissant à trois fois avant de trouver de bonnes raisons d'achat dès qu'il s'agit de contenter un désir, aussi provoqué que superflu. Les moyens d'agir, de résister, n'ont d'autres limites que celles de notre imagination. Tous les empires ont trouvé un sort funeste sous les marées de leurs débordements. Tous. Édifiée sur le pouvoir qu'offrent les banques et la boulimie matérialiste, notre société a fait la preuve de son

incohérence. Elle est dans l'impasse. Elle s'est enlisée dans une démesure qui ne trouvera son terme qu'avec notre légitime résistance. Le premier pas à faire? Renouer le lien avec les petits producteurs locaux, renoncer à nos surplus, ignorer superbement tout vêtement, meuble, appareil fabriqué à des milliers de kilomètres de chez nous par des armées de pauvres esclaves sous-payés, sommés de rester à l'établi plus de dix heures par jour quand ce n'est pas de dormir sur le lieu même de ce qui n'est plus qu'antres de tortures morales, de servitudes et de coercition intolérables.

Face à ces injustices, nous détenons le pouvoir du choix de nous vêtir correctement dans les circuits de seconde main, de nous contenter d'un véhicule d'occasion plutôt que d'en acheter un neuf tous les quatre ans, de nous alimenter par le biais des circuits courts. Rien qu'au domicile de chacun d'entre-nous, mille petits gestes peuvent contribuer à nous faire entrer en décroissance. La voie du changement est déjà toute tracée et n'attend que notre courage. Contre les marées de publicités, l'obsolescence programmée et crédit, les trois fléaux majeurs (selon Serge Latouche) de notre société du bonheur commercial, nous avons les moyens de renverser la vapeur en faisant nôtres les principes de modération, de sobriété. Retrouver un autre rythme de vie, une volonté de recréer du sens, du lien, ne dépend que de nous, certainement pas de nos pourvoyeurs de « crises » à répétition. Dans un autre ordre d'idée, est-il encore normal de souiller à longueur de vie l'eau potable de nos lieux d'aisance, de séjourner dans de monstrueuses cités de béton, entassés les uns sur les autres, coupés de toute nature ? Est-il normal que des millions de gens soient sous-alimentés, n'aient pas accès à l'eau, ne trouvent ni

occupation lucrative épanouissante ni logement décent, doivent galérer pour que des industriels mafieux, des pollueurs à grande échelle s'enrichissent et qu'en bout de course la grande majorité du monde se immergée dans un marasme désespérant ? Il n'est pas moins illogique d'être obligé de travailler une vie durant - nous ne sommes pas du tout nés pour cela, uniquement pour maintenir en place les pouvoirs d'un système capitaliste despotique, impitoyablement ravageur, discriminatoire et au bénéfice des plus riches.

Le travail est un artifice, une construction humaine innovée par les possesseurs et accumulateurs de biens. Lorsque nous sommes apparus sur cette planète, nous vivions en petits groupes errants, avec la plus grande liberté d'apprendre à différencier racines, plantes et fruits comestibles des toxiques. Ce n'était en rien un travail mais un apprentissage. Nous ne possédions alors pour tout bien que notre corps et le choix, pour nous nourrir, d'opter, selon les circonstances, pour la cueillette ou la chasse. Nous n'avions de pouvoir que sur notre seule volonté, nous ne pouvions influer que sur notre seul courage. Un jour, nous avons observé qu'en grattant le sol et en y enfouissant une graine, une plante similaire à celle ayant donné la graine pouvait réapparaître. Magie de la vie. Ce n'était toujours pas du travail mais la simple constatation d'un fait et de sa conséquence reproductible. C'est après avoir exploité régulièrement ce phénomène que s'est posé le choix entre continuer à vivre tel un animal - au sens noble du terme - ou agir dorénavant tel un être se distanciant volontairement du monde sauvage, certes libre mais aléatoire. Remuer le sol, semer, récolter, engranger et protéger en vue d'un usage parcimonieux impliqua une série de tâches répétitives. Le travail était

bel et bien né, mais il n'obligeait que celui qui voulait s'y adonner. Cette micro-industrie agraire instilla également le sentiment de propriété et de droit. La propriété généant un pouvoir, quiconque prétendait bénéficier de ce travail était contraint à une contrepartie, qui ne pouvait être que l'abandon de la liberté contre une assignation au sédentarisme et à la contrainte de gestes imposés par des règles de partage, eux-mêmes donnant rapidement naissance aux privilèges. La nature, elle, ne connaît ni n'induit rien de la possibilité de procurer à certains individus le droit d'exploiter d'autres individus d'une même espèce ou d'une autre afin d'en faire les rouages obligés d'un système basé sur le don de son temps, de sa force, bref de sa vie, affectés à la seule survivance du système mis en place et que d'aucuns appelleront, plus tard, un « progrès » censé profiter *à tous* les humains.

En durcissant au fil des siècles les conditions d'échanges, les plus nantis (pas forcément les plus travailleurs) auront ainsi de plus en plus de pouvoirs sur les plus dépendants. De nouvelles notions de valeur, de propriété, découlèrent d'un système laborieux qui devint bientôt la norme puisqu'il procurait toutes les apparences d'une bonne évolution. Encore une fois, la nature ne nous a rien imposé de cet essor. C'est le libre usage de ce qui passe pour notre intelligence qui nous a amené à vivre ce que nous connaissons depuis maintenant des siècles, dans nos cités concentrationnaires, dans nos usines, industries et jusque dans nos écoles, avec l'esprit de compétition en plus, face à une nature restée silencieuse, de plus en plus lointaine, de moins en moins présente dans nos préoccupations et dont nous nous sommes détournés parce qu'elle ne répond à aucunes de nos peurs viscérales face à notre finitude. En conséquence nous nous sommes proté-

gés d'une nature qui nous a donné les moyens d'en nier l'importance vitale. Nous avons craché dans notre berceau. Seulement, la nature demeure la maîtresse du jeu et sait magnifiquement nous le rappeler à sa manière. Face à son silence angoissant, nous tentons de répondre à sa place en nous inventant des philosophies, des cultes, des vérités et beaucoup de droits. Pas plus que nos divinités, la nature ne fera rien pour nous empêcher de nous détruire. « Pour être possible, la survie dans l'équité exige des sacrifices et postule un choix. Elle exige un renoncement général à la surpopulation, à la surabondance et au surpouvoir, qu'ils soient le fait d'individus ou de groupes.(1)» Désormais, avant d'envisager de faire un enfant, nous devrions très sérieusement réfléchir à ce qu'aujourd'hui un tel acte engendre au niveau de notre implication dans le taux de démographie mondiale, un acte de plus en plus considéré comme l'indéniable point de départ d'une forte proportion de nos problèmes, mais frileusement escamoté, et non plus seulement sur le seul plan égocentrique. Et le pire est probablement encore à venir si nous ne nous efforçons pas à la modération en tout.

Nul autre que nous sommes les bâtisseurs, pierre après pierre, de la pyramide du pouvoir, de la colossale montagne de nos déboires sociaux, économiques et environnementaux. Une tour de Babel d'avidité, de défaut d'éducation, de peur, irréflexion, paresse, désinformation. Réagir exige de revitaliser notre créativité, de reconsidérer notre conception du bonheur, de la joie de vivre. Nous sommes parfaitement capables de déborder de courage et de patience pour satisfaire nos moindres caprices, aller hurler dans les stades (et, en passant, aller

1) Ivan Illich, La convivialité, p.32, édition du Seuil, 1973

envier des « sportifs » aux salaires scandaleux), nous précipiter sur les routes ou dans les airs lors des vacances. Pourtant, il ne faut guère plus de dynamisme et de volonté pour privilégier les saines productions, l'artisanat local, les aliments de saison, les savoirs intergénérationnels et faire confiance aux industriels novateurs en matière d'environnement et aux banques éthiques. A la grande distribution nous pouvons opposer le rétablissement d'un réseau social de proximité ainsi que la petite distribution, en circuit court, au niveau alimentaire. Tout aussi aisément, nous pouvons nous informer de la provenance de nos gadgets, nous questionner sur leur utilité véritable et du sort qui leur sera fait lorsque nous déciderons de nous en défaire, parce qu'un nouveau modèle accaparera nos inextinguibles faux besoins, ou parce que l'obsolescence programmée aura fait son œuvre. Apprenons à faire la grande différence qui s'impose entre ce qui relève du *désir* et ce qui peut se traduire comme un *besoin*. La confiance que nous avons accordée et la puissance que nous avons octroyée aux nantis et à nos décideurs font de nous des complices, des coupables et des victimes tout à la fois de ce qui se passe loin de chez nous ou à nos portes. Changer de mode de vie, refuser le formatage au dogme mercantile coûte moins que de se contenter de vivre en consommateur borné qui ne trouve pas incongru de trouver, étalé à sa convoitise dans les supermarchés, des pommes de Nouvelle-Zélande, des haricots d'Éthiopie, des lentilles du Canada ou de trouver en rayon des ananas, des tomates ou des fraises en hiver. Mieux vaut se satisfaire de peu, plutôt que de se laisser anesthésier par les artifices des promoteurs de pseudos bonheurs à jeter après usage. Nous ne pouvons plus rester indifférents devant le nombre de denrées, de vêtements, d'objets qui n'ont rien

de local ni de saison ou dont la provenance est suspecte. Leur production et distribution entraîne de graves problèmes sociétaux ou environnementaux, à la fois ici et «là-bas», chez ceux qui triment afin de pourvoir nos temples de la consommation. Pourquoi devrions-nous trouver normal, raisonnable, qu'une usine japonaise de fabrication d'automobiles ait besoin d'importer des pièces venant de France ? Ce n'est pas autrement que se sont ouvertes sous nos pieds les chausse-trappes de la production d'emplois précaires et de la privatisation, ce cheval de Troie auquel, avec le secours des économistes, nos parlementaires, nos éminents chefs d'États à la solde des multinationales et des banques ont si peu démocratiquement ouvert béantes nos portes. Avec l'appui direct ou non, peu importe, de la chimie de synthèse, trop d'industries mettent à mal notre agriculture, nos zones boisées qui ont édifiés depuis des millénaires la condition *sine qua non* de toute notre vie. Lequel d'entre nos savants, lesquelles de nos si importantes personnalités politiques ou de nos PDG peut se passer d'eau potable, d'air respirable, de surfaces forestières et agricoles saines ?

On ne nous le répète pas assez : une très grande partie de ce que nous produisons et consommons est tout simplement superflue, mais on nous a toujours seriné que cette profusion nous revient de droit, et surtout on nous instille qu'elle est censée nous faciliter grandement la vie, et ô, miracle, peut nous faire gagner du temps. Nul ne nous révèle qu'en réalité nous sommes manipulés afin d'assurer la maintenance du système actuel qui ne voit pas ce vers quoi il fonce. Parlons-en de ce que nous en faisons, de ce temps prétendument gagné. Le temps est une valeur de vie dont nous disposons le moins. Alors que nous devrions en avoir à revendre, grâce à l'apport de la

technologie, de ce fameux progrès dont on nous a dit qu'il allait bouleverser notre existence, nous n'entendons que ces mots aberrants : « Je n'ai pas le temps ». Tout ce que nous avons trouvé pour croire en gagner c'est de nous hâter, jusqu'à la brutalité, sur les routes, au mépris de toute convivialité et sans plus réfléchir aux conséquences multiples de notre soif de vitesse. Nous avons fait du temps une valeur marchande. Tout est trop lent, tout doit être fonctionnel, aller le plus vite possible parce que le temps nous est compté et nous refermons le cercle vicieux en le comptant aussi pour les autres. Et plus nous accélérons la cadence, plus nous cherchons à aller plus vite que le voisin, plus vite que les autres usagers de la route, moins nous avons de temps car, tout aussi vite, quelque part, cela bouchonne immanquablement et nous revenons au point mort.

Face au bourrage de crâne concocté par les publicistes, nos modes de déplacements et d'alimentation doivent être repensés de fond en comble afin que cessent les conditions d'exploitation ignominieuses dans lesquelles sont maintenues les populations productrices en échange de salaires de misère. Est-ce donc si contraignant de réduire nos excès, de devenir plus vigilants, critiques, éthiques au moment de nos achats, lorsque ceux-ci concernent des produits alimentaires, vestimentaires, électroniques ? Au lieu d'opter pour une aisance, une apparente facilité, en réalité truffée de pièges, ne détournons plus nos yeux de la réalité : celle de l'état de notre environnement naturel, celle de la qualité médiocre de notre alimentation, celle de notre train de vie qui ne cesse d'appauvrir les plus démunis d'entre-nous. Nous, qui geignons à qui veut l'entendre que le monde doit changer, commençons donc par changer nous-même,

car il ne changera pas autrement. Il n'y a pas à tergiverser : être volontairement décroissant c'est surtout devenir un citoyen écocivique tout à fait raisonnable, afin que la communauté entière puisse en profiter. La sobriété est une proche parente de la solidarité. Deviennent sobres celles et ceux qui prennent conscience que par leur retenue ils permettent à quelqu'un, quelque part dans le monde, de mieux subvenir à ses besoins élémentaires. Il ne s'agit pas ici de proposer un inventaire des recettes qui ont déjà été mises en pratique par bon nombre de décroissants. Si leur valeur demeure fluctuante au gré des subjectivités, des aptitudes ou du degré d'éveil de chacun, il s'agit avant tout de partager un nouvel art d'aborder le quotidien dans les pratiques usuelles, jusqu'aux plus banales, jusqu'aux plus innocentes. Essentiellement, il s'agit d'établir une nouvelle conscience des besoins élémentaires d'autrui. Ce qui entraîne comme conséquence que certains auront plus d'efforts à fournir que d'autres pour y parvenir, selon le train de vie qu'ils auront mené jusqu'ici.

Quoi qu'il en soit de nos convictions, de nos certitudes ou de nos doutes, il va falloir se réadapter à une nature plus proche, compter avec elle, modifier certains de nos réflexes, accepter de nous nourrir d'aliments qui ne soient pas merveilleusement calibrés, nets, suremballés, clonés à l'infini et préparés en usine. Et mettre une sourdine aux exigences qui entrent dans notre grande responsabilité vis-à-vis du pillage, du gaspillage généralisé. Ainsi que l'a proclamé lors d'un congrès je ne sais plus quel économiste, atterré devant le bilan des déboires planétaires écologiques : *la fête est finie*. D'aucuns y verront un excès de pessimisme ? Même pas. Tout au plus l'incontournable constat qui devrait nous faire monter le

rouge de la honte aux joues parce que le temps est venu d'aérer notre conscience et de lui laisser le soin de diriger la barque de notre destin vers des horizons moins aléatoires. Avec de l'ingéniosité, le potentiel de solutions qui permettent de changer en douceur de mentalité, et donc de vie, se décuple incroyablement. Il suffit de s'informer aux bonnes sources, qui ne manquent pas. De 3, 5 ou 6 planètes que certains d'entre-nous monopolisent sans vergogne pour assurer leur train de vie, nous pouvons aisément passer à une, voire moins. Mais il y faut une dose de volonté sincère pour museler plus d'un de nos petits intérêts personnels. Désormais, avoir la chance de vivre à la campagne et s'adonner à un mode d'alimentation qui court après les produits auxquels on fait faire des milliers de kilomètres relève de l'inconséquence, de l'aberration pure et simple. Un pur méfait. Comme celui de ne même pas cultiver quelques mètres carrés de terre lorsqu'on vit à la campagne, de se contenter, dans la « grande surface » du coin, de remplir son chariot de denrées insipides, frelatées, surgelées, polluées, irradiées et venant du bout du monde n'est pas moins inquiétant pour les enfants qui naissent parmi des parents ainsi lobotomisés.

Les résolutions que nous pouvons mettre en œuvre face à maints actes journaliers peuvent paraître dérisoires, procurer le sentiment que, de toute manière, elles ne modifieront pas le cours des choses. Erreur ! Les petits cours d'eau mènent invariablement aux grands fleuves et toujours jusqu'à la mer. Une fois les évidences reconnues et admises il n'y a plus qu'à s'activer, se rallier, avec un courage et une patience que nous n'avons plus voulu pratiquer, aux mouvements associatifs de transition. L'alternative la plus logique à la situation actuelle consis-

te à soumettre nos pulsions d'achats à une modération ne signifiant ni pauvreté, ni privation, ni marche arrière. Pourquoi consommer moins et mieux ? Pour être plus, pour briser les monopoles financiers, pour que tout le monde puisse se nourrir ou produire de la manière la plus saine possible et à des prix raisonnables. Rien ne nous empêche de décider d'une journée sans achat, sans téléphone, sans voiture, sans télévision ni Internet. Le jeûne, le végétarisme, le covoiturage, la toilette sèche, le potager commun, les groupes d'achats collectifs, les services d'échanges locaux, les potagers communs, les magasins de seconde main, les brocantes, etc. sont encore des moyens, parmi tant d'autres, de se libérer, de changer de vie, de rencontrer d'autres micro-univers et de comprendre que nos « insignifiantes » résolutions rejoignent un réseau plus étendu que nous ne l'imaginons. En adoptant et cumulant ces types de démarches on ne peut que se rendre à l'évidence que si l'on souhaite que les choses changent il faut commencer par changer soi-même puis faire corps avec d'autres énergies créatrices. Ce genre de comportements au parfum de subversion ne peut qu'inquiéter les gouvernements et contraindre ceux-ci à une révision de leurs positions et fonctionnement politiques.

Consommer moins pour *être* plus est certainement un leitmotiv qui agace la ligue des anti-décroissants, des magnats, des grands pontes du commerce mondial. Si, par exemple, nous décidons d'une journée par semaine sans courir les boutiques, nous réduisons immédiatement notre impact environnemental en même temps que le pouvoir des multinationales et des actionnaires. N'oublions jamais que nos progressistes font le maximum pour nous rendre dépendants de *leur* système, pour nous

mener par le bout du nez vers un gouffre dont ils ne veulent pas entendre parler. Sachons que consommation, production, investissement et développement local peuvent parfaitement faire partie de nos nouvelles prérogatives, et s'il y a matière à créer de l'emploi, c'est dans la seule optique d'une vraie dignité et d'un respect des choix de vie de tout un chacun. Croyant jouir de la liberté, les êtres humains s'enferment ainsi eux-mêmes dans des comportements aliénants. Air du temps, dirons certains, que nous devons notamment à la houlette de nos professionnels des variétés, de la *com* (et autres *ados*, pour céder aux apocopes qui ne font que contribuer à appauvrir la langue française, comme s'il fallait avoir honte de celle-ci), nos édiles n'étant pas les derniers à faire flèches de tout bois et sous l'égide desquels tout devient art, culture et, par la même occasion phénoménale banalité, puisqu'il est hypocritement admis, avec la bénédiction de nos élus, que tout se vaut et, à ce titre, mérite un inconditionnel respect. Et pourquoi cela fonctionne-t-il aussi efficacement ? Parce que l'industrie du loisir est hautement rentable. Du moment que tout revêt un aspect ludique, cela passe pour être ce qui vaut le plus.

Nous ne nous rendons plus compte que cette autoimmersion est vectrice d'un mouvement exponentiel pervers qui amplifie la banalisation de la violence, l'indigence spirituelle, la laideur. A l'heure des réajustements esthétiques corporels, même l'humour a subit son lifting pour permettre à des légions d'amuseurs publics, au goût discutable, de se gausser absolument de tout. De préférence de la manière la plus grossière possible, en diffusant une espèce de philosophie d'arrière-cour, dispensée comme nouvel art de rire, de vivre désabusé, moqueur, incongru, injuste.

Dorénavant cela va jusqu'à la plus abominable engeance qui inspire les réalisateurs et écrivains, pour faire des pires bassesses humaines le moyen de s'assurer leur pain quotidien en *distrayant* les masses laborieuses. Mais de quel genre de vie faut-il se distraire à ce point ? Le cinéma, industrie énergivore parmi tant d'autres, se retranche volontiers derrière le paravent de son absence d'intention, invoquant son rôle anecdotique et résolument cathartique. Ce serait être trop crédule pour y croire et en faire la pâtée de chacun de nos menus.

Combien de scénarios ne nous engloutissent-ils pas d'emblée sous les tueries, ne nous abrutissent-ils pas sous la violence pour ensuite faussement se repentir sous des développements plus ou moins moraux qui n'ont nul besoin de tant d'effets sanglants pour être assimilés et mis en pratique. A l'instar de l'humour, dont nous ne retenons finalement que le rire, même s'il est volontiers utilisé dans le but de nous plonger le nez dans nos travers, le phénomène d'hilarité à tendance à gommer la leçon par l'exemple grotesque. Le sujet mis en situation risible n'ayant que peu d'espoir de faire réfléchir au but visé : démontrer combien nous sommes peu fiables, hypocrites, imbus de notre prétendue supériorité.

Impossible de l'ignorer : le taux de délinquance juvénile n'a jamais été aussi élevé un peu partout dans le monde, depuis que la vulgarité, l'agressivité, le mépris, l'insulte, la perversion, l'injustice, l'irrespect, l'obscénité et la corruption sont ouvertement pratiqués par des adultes de toutes conditions et fournis en shows ininterrompus sur le parterre public pour des raisons essentiellement médiatico-commerciales.

Pourquoi encore s'étonner que le laxisme d'une Justice à plusieurs vitesses y trouve son quota de responsabilité ? Face aux tentations du monde virtuel, dès que le pli est pris, s'enclenche un phénomène de mimétisme idiot qui conforte les individus creux dans la dépendance la plus vicieuse, dans l'illusion forcenée qu'ils peuvent devenir, eux aussi, des héros puissants et sans limites d'aucunes sortes. Ainsi la communauté se laisse-t-elle gangrener l'esprit par culture et addictions interposées, avec pour conséquence la pollution des raisonnements, l'apathie face aux excès d'une violence exacerbée entrée dans les mœurs et dont il faudrait, ou se faire une raison ou s'en protéger au moyen de coercitions accrues. En attendant, le petit peuple fait admirablement semblant de vivre un ineffable bonheur dans des langages, des manières, des poses, des frusques, des coiffures copiées du cinéma et du monde du spectacle en général, constituant les ridicules symboles (ou les uniformes sectaires) de l'air du temps avec la bénédiction des apôtres de la différence pour elle-même, autrement dit celle qui n'a aucune vertu, qui n'apporte rien, ne signifie rien. Brosser de la sorte les *braves gens* dévoyés dans le sens du poil fait le bonheur de ceux qui en tirent de plantureux bénéfices et ont toutes libertés pour persévérer dans cette voie. Ayant planché sans relâche afin de traquer nos lacunes, nos faiblesses de plus en plus visibles et répandues, il est devenu enfantin pour la presse, entre autres médias, de préparer les nouveaux prototypes de l'avenir du Rien. Et tant mieux pour ceux qui tirent les ficelles de ce jeu pervers si une majorité d'individus leur abandonne ce qui subsiste de leur raison. Devant un tel esprit moutonnier qui veut que chacun, dans sa petite loge sociale, se ressemble, s'imite et ne dévie point trop du modèle convenu, comment ne pas déplorer que le ridicule ne soit

pas sanctionné d'un trépas instantané ? Sans que nous nous en rendions compte, la grande majorité des productions et le cinéma dit à grands effets coûte cher à notre santé mentale, à notre système de valeurs ainsi, encore et toujours, qu'à l'environnement. Le visionnement de films est l'une de nos activités compensatoires qui figure parmi les premières sur la liste de nos loisirs préférés. C'est le lien qui enchaîne une majorité d'esprits faibles aux productions toxiques des pourvoyeurs de médiocrités. Et que ces exutoires soient connotés « alimentaires», autrement dit des navets, n'en réduit pas la responsabilité. Voilà pourquoi, en parallèle avec les forums, les sites et autres *blogs,* tout un chacun peut aujourd'hui donner libre cours à ses turpitudes sans dénoter le moins du monde dans une civilisation du spectacle permanent. La technologie du bonheur made in XXIème siècle nous donne les moyens d'*exister* un moment, de faire notre dérisoire petit effet, de nous afficher en vedette d'une heure ou en bouffon permanent.

Alors, évoluer, croître, progresser, ce serait donc *cela* ? Bon, admettons. Dans ce cas, le progrès devrait signifier évolution, qualité spirituelle, durabilité, respect, éthique, joie de vivre... Or la réalité est tout autre. Quant au monde du sport, il n'est pas moins pathétique. Observons la tenue, l'attitude devenue systématique des vainqueurs du moment, le poing levé associé au rictus revanchard, bestial, et ces ovations debout - effet de mode grotesque désormais - servie à tour de bras en toutes occasions, et ces individus qui usent des mêmes expressions et façons de se *lâcher* en public. C'est en boucle que se joue la foire aux micro-incivismes et menus délires qui génèrent le grand fleuve du mépris de soi et d'autrui sous éteint des

passants, avec force applaudissements frénétiques. La sphère médiatique est devenue un tapageur grouillement au sein duquel on tente de prêcher des vérités trop belles pour être vraies, d'encenser n'importe qui, de vendre à l'encan n'importe quoi, mais surtout on y expose effrontément ce qui est supposé être du goût de la société entière. Jusqu'aux espaces publics qui désormais sont devenus la grande scène sur laquelle se produit sans s'essouffler l'indécence vulgaire, la laideur, l'hystérie, la bêtise la plus misérable. Voilà ce dont le monde médiatique et du spectacle se repaissent grassement, pour en resservir un brouet réchauffé, bordé des paillettes de la vanité à des hordes de spectateurs avachis, se plaisant à reconnaître leur portrait parmi ce grouillement. Pourquoi espérer de la retenue, puisque tout semble être conforme à ce que la publicité s'efforce de nous renvoyer comme image de la vie normale ? Visiblement, notre grégarisme ne sait plus contenir ses épanchements de tics, de manies, de modes toutes plus stupides et inutiles les unes que les autres. Dans la vitesse, le bruit, les acclamations et l'autosatisfaction, on s'étale, on s'impose, on joue son propre rôle de perdu, on souille symboliquement ce cher *audimat,* pour lequel on vend tout, et donc jusqu'à sa dignité. En abandonnant tout esprit critique par désabusement, oisiveté, en se laissant contaminer par une épidémie d'inepties surmédiatisées, pourquoi rester encore bouche bée devant cette adoption quasi unanime d'une uniformité affichée par des hordes de blasés qui se cherchent sans jamais se trouver, qui se parlent sans jamais s'écouter, qui sont le cri étouffé de leur néant et revendiquent le faux courage de racler les fonds de poubelles jusqu'à en être fiers, parce que les fomentateurs et animateurs des jeux du stade ou de la scène gagnent à entretenir le *business*, à faire au tout-venant, aux derniers

des dingues, les honneurs de la scène, des studios, des magazines. La conclusion qui s'impose est que le pain et les jeux que l'on nous sert à foison attestent largement que nous ignorons toujours ce qu'est vraiment une véritable civilisation. L'exemple du cinéma, grand inducteur de violence, ne nous leurrons pas, ne le cède en rien aux autres secteurs d'activités distractives.

Prenons n'importe quel grand problème de société, pour constater qu'il trouve immanquablement son origine dans un précédent pour ensuite se souder à ses conséquences et ainsi étendre ses ramifications à de nouveaux maillons-problèmes en une infinie chaîne de problèmes imbriqués, de plus en plus difficiles à résoudre. A la base du grand cercle vicieux on trouve le point de départ tabou : trop de monde, trop d'intérêts personnels. Et ne tergiversons plus, trop de tout ! Le surplus généralisé d'individus suscite un emballement, une suractivation au relent de décadence. Malgré nos airs faussement joyeux nous nous défendons de reconnaître que nous baignons dans un spleen mortifère, face à ce que l'avenir va encore nous préparer sur les bases du présent. Mais peu d'entre-nous hésitent ou renoncent à projeter de nouvelles vies sur cette planète, dont bon nombre d'humains se moquent complètement. Le bilan démographique n'inquiète nullement ceux qui, sourds et aveugles, procréent à qui mieux mieux. A eux donc les pouponnages, les cajoleries qui les rassureront quant à leur normalité et leurs bonnes intentions. Ensuite, l'engrenage formateur happera le mioche et puis basta, la relève sera assurée par une société dépassée par les événements qui pourvoira comme elle peut aux lacunes éducationnelles et au modelage intellectuel programmé par ceux qui déterminent le destin de tout un chacun, puisqu'il paraît... que nous figu-

rons l'espèce vivante la plus intelligente qui soit. Nantis des accessoires sociaux, éducationnels et économiques de l'homme moderne et une fois que nous devenons de plus en plus dépendants du système, que vouloir de plus, sinon nous conformer au tout dernier modèle de citoyen, pour nous convaincre d'être dans la norme ? Ainsi, sans discontinuer, faut-il que le système amende le terreau de nos loisirs afin que la machine à produire et à consommer ne s'arrête sous aucun prétexte. C'est dire si le biologiquement moral a toutes les peines du monde à s'imposer dans un univers qui a appris à exalter, à privilégier la mocheté, la malbouffe, le bruit, l'hypocrisie, le crétinisme en hissant les pires malades et corrompus au pinacle des aléas modernes. La cacophonie de nos agitations sert à merveille les intérêts personnels de nos dirigeants. Sans s'en être avisés, beaucoup de citoyens offrent en pâture leur raison sur l'autel d'une science salvatrice aiguisée au sens des affaires de leurs élus. Et donc la majorité est convaincue de tenir le bon bout, qu'il faut coûte que coûte s'accrocher au système. Il suffit de voir comment cette majorité vote pour douter de son intelligence. Parce qu'il ne peut y avoir de plus insensé que d'attendre un secours venant d'«en haut» ou qui ne soit pas établi sur une stratégie de pérennisation du pouvoir pour lui-même. D'ailleurs, au lendemain de chaque campagne électorale - et à qui la faute - les dupes, qui se comptent par millions, seront prêts à recommencer à voter pour les sempiternels polichinelles, dithyrambiques sur leurs promesses mal interprétées, sur les actions accomplies, qu'ils accompliront, qu'ils auraient pu accomplir si l'opposition, etc... Je pressens depuis longtemps qu'il n'y a pas à attendre que tel mandaté, tel pape de l'industrie ou magister de la génétique dicte sa voie, influence les cénacles politiques afin que ceux-ci nous imposent ensuite

la manière dont il convient de penser... ou ne plus penser, de se comporter, consommer, travailler, procréer. C'est à nous seuls, citoyens anonymes, chair à commerce ou à canon, qu'il revient d'entamer le Grand œuvre de correction. Puisque chacun d'entre-nous crée, représente la société, c'est à nous tous qu'il incombe de revoir, résolument et de fond en comble, notre système économique, éducationnel, social, énergétique et écologique. A tous les niveaux de pouvoir il n'y a pas projet plus exaltant qui soit, car, ainsi que l'énonce Francis Hallé par rapport à la vie des arbres : *on n'évolue que s'il y a des contraintes* (1). Le tout étant d'avoir la fibre critique afin de sélectionner les bonnes et de savoir jusqu'où on peut aller dans les travers et l'ingérable.

(1) Plaidoyer pour l'arbre, Francis Hallé, Actes Sud, 2005

Les forêts précèdent les hommes, les déserts les suivent. Chateaubriand

DES CAUSES MULTIFACTOREILLES

Nous qui tenons sincèrement, dans notre sphère privée, à jouir du choix de décider nous-mêmes de notre sort, nous devons nous convaincre que nous sommes de plus en plus nombreux à avoir compris l'impasse que constitue une croissance économique imposée par les industriels avec l'appui des élus et des médias acquis à la cause de la méga-consommation et d'un pouvoir qui tente de tout niveler. Le comble étant que ce principe ayant les apparences d'un progrès qui fleurit volontiers à leurs lèvres prétend s'ériger en culte d'une liberté de carton-pâte, en voie royale du bonheur intégral alors que son revers affiche des ornières profondes, une colossale masse de fourvoiements que nous n'avons pas fini de pousser jusqu'au sommet du Pic des Leurres. Le fameux pouvoir d'achat tel qu'on nous le fait goûter à la petite cuiller n'est qu'un ersatz de progrès. Il est en réalité tout juste bon à asservir les masses, à les confiner dans le cercle pervers de la dépendance et de la soumission. Les pauvres font le pouvoir des riches, c'est bien connu. C'est pourquoi il importe de refaire surface, de sortir la tête du matraquage publicitaire et politique, bref d'un système qui a fait plus que son temps parce qu'il a suffisamment prouvé qu'il n'est plus en mesure de nous faire croire que tout ira pour le mieux en misant soit sur la science, soit sur le principe d'une économie qui n'est qu'un effroyable mensonge, un miroir déformant. Pour nous en assurer, il ne tient qu'à nous référer à des auteurs éclairants, tous

copieusement maudits par quantités d'élus, de multinationales, de laborantins officiant chez les *Bayer*, *Syngenta*, *Monsanto*, *Oxitec*, *Total* et compagnie. Sachons que ces pourvoyeurs d'«économie» ne renonceront pas au mythe de la croissance, ni à leur empire de la pollution, que contraints et forcés par la réorganisation des productions et distributions alimentaires et énergétiques, par notre radical changement de mode de consommation, d'occupations pécuniaires. Notamment en devenant, non demain, mais dès maintenant, beaucoup plus attentifs, exigeants, inventifs, critiques et en nous désolidarisant du nucléaire, des multinationales, des marchandises ciblées, des banques douteuses, du crédit et des politiciens véreux ou incompétents. C'est à ce prix que nous feront un premier pas vers la fondation d'une nouvelle société. C'est en opposant l'exigence de l'honnêteté, de la légalité, de l'intérêt collectif aux mensonges, au mépris et à la corruption que nous pourrons fragmenter le monolithe du pouvoir de l'argent. Ne procurons plus les chaînes à ceux qui nous maintiennent aux fers. En recréant de plus en plus de liens, de petits pouvoirs locaux nous pouvons inverser la tendance du profit à court terme. N'avons-nous pas tout à gagner en nous informant aux sources qui nous tiennent en éveil en réactivant notre humanisme, notre convivialité ?

Après avoir jeté un œil critique sur notre société, il est aisé de comprendre combien jusqu'ici nous avons été bernés. Mais nous oublions trop facilement combien les erreurs, les malveillances, les négligences, les abus de confiance et de pouvoir ont permis de compiler - grâce à notre naïveté, tout ce qui doit nous pousser aujourd'hui à proclamer : ça suffit ! Puisque nous sommes tous dotés d'une onscience (quoique...), l'heure est venue de la ré-

veiller, de l'amender d'un humus beaucoup plus éthique, démocratique, moral et riche de possibles. S'instruire, se documenter, ne fatigue jamais le cerveau ni ne complique l'existence. Les nouveaux réflexes de vie que proposent aujourd'hui maints chercheurs traitent de modération, d'épargne, du refus de l'industrialisation de l'agriculture chimique, de l'usage des OGM et des pesticides, de l'utilité évidente de préserver une biodiversité gage de notre survie. Si un nouvel apprentissage de sobriété, de savoir être et savoir-faire nous aide à réduire notre consommation et notre gaspillage, s'il nous rend plus attentif à l'assainissement de l'air, du sol, de l'eau et à protéger les forêts nous contribuons grandement à augmenter les chances de survie aux générations à venir. En accomplissant ce qui est de notre devoir, nous nous rendons moins dépendants de ceux et celles à qui nous déléguons inconsidérément l'entièreté de nos pouvoir. Plus que jamais, l'absence de recul, additionné à l'apathie due à l'emprise télévisuelle nous met le cerveau en léthargie, grâce aux désinformateurs, aux jeux stupides contribue à empêcher une refonte de nos valeurs dans un moule plus salubre.

En aucun cas le refus de la croissance obligée signifie adhésion à un simplisme misérabiliste. Il existe quantités de moyens pour agir en tant que citoyen éco-civique, pour fuir les grand-messes de l'achat. On peut y parvenir seul ou en s'en remettant aux conseils d'associations diverses qui n'attendent que notre adhésion, nos idées et notre bonne volonté. C'est de simplicité dont nous avons besoin, de rythme naturel, autrement dit de lenteur, cette lenteur qui nous horrifie misérablement. Nous devons admettre que nous nous sommes fuis nous-mêmes dans trop de vitesse, dans trop de vacarme, de mensonges et de

paresse. En optant pour une économie équitable, des services sociaux dépolitisés, un déni des besoins factices, nous sommes déjà sur la bonne voie du changement, de l'autonomie et de la réappropriation de la politique. C'est en contestant l'utilité des méga-organismes européens, aussi déshumanisés que de plus en plus incontrôlables et coupés de toute réalité autre que financière, que nous aurons plus de chance de nous bâtir un avenir qui nous situerait à notre vraie place, c'est à dire pas plus importante que les océans, les terres, les animaux ou les forêts. Une place qui inclurait la nature dans son intégralité et qui inclurait l'obligatoire contrepartie de nos devoirs envers elle. Le développement de notre sens de l'analyse peut nous aider à faire de meilleurs choix, pour nous comme pour l'environnement. En quoi serait-il contraignant de devenir vraiment aimables ? En adoptant les valeurs essentielles qui peuvent assurer notre vie en communauté et en y intégrant la nature, nous pouvons aisément ne plus éprouver la sotte tentation de rouler des mécaniques, de nous imposer par l'argent, la vitesse, la vulgarité, la violence, la convoitise, notre potentiel musculaire tatoué, la cylindrée de notre véhicule,...

Pour l'heure, les plus misérables, les plus scélérates de nos traces sont visibles partout sur la planète. Elles ressemblent vilainement à l'homme moderne dans toute sa nuisance, dans toute sa férocité, son égoïsme, son goût de l'argent et de la fourberie. Lui qui adore s'accomplir dans le court terme, il ne se sent à l'aise que lorsqu'il peut faire l'inventaire de ses gadgets dont l'objet est en réalité d'en faire un assisté, et cela du manœuvre léger au PDG, de l'actionnaire au ministre, tous assistés permanents, quoi qu'ils en pensent, tous hâtivement propulsés sur les autoroutes de l'avoir, des apparences, du superflu et du

court terme. Sachons que même si nous prenons de nouvelles décisions, le futur reste sombre, essentiellement par notre seule faute. Aussi devons-nous être psychologiquement, moralement forts, être prêts à retrousser nos manches, décidés à affronter de face de sérieuses difficultés. Car la nature a beaucoup souffert de nous tous, volontairement ou non. Ce que notre désinvolture, notre insouciance, notre ignorance ou notre manque de courage et de vision claire va coûter, à nous et à nos descendants, nous commençons à en avoir une bonne idée. Quoi que nous en pensions, la facture restera chère et entièrement due. Elle sera la seule à avoir un caractère durable avant longtemps... Préférerons-nous plonger la tête la première dans nos illusions économiques ? Faire confiance à nos mirages sociaux, scientifiques ? Demeurer fidèles au nucléaire, au chant des sirènes politiques, industrielles ? Boursicoter, maintenir la dette des pays pauvres ? Ou bien irons-nous jusqu'à nous dire que, puisque tout semble perdu, il n'y a plus qu'à se dépêcher de brûler la chandelle par les deux bouts ? Dans ce cas, pourquoi encore faire des enfants, pourquoi tout continuer comme si de rien n'était ? Ayons au moins le courage de reconnaître que parmi nous se trouvent des êtres qui veulent, peuvent vivre autrement et en font la preuve.

De tous les animaux sur Terre, l'homme, qui vient à peine d'émerger d'une existence qui le plaçait à égalité avec tous les autres animaux, a cessé d'être nomade pour se fixer, il y a 20.000 ans seulement. A ce moment, il a commencé à se positionner au centre du monde, à croire dur comme fer, avec l'appui de l'une ou l'autre *révélation céleste*, que l'intégralité de son environnement lui appartenait, pouvait être rançonné, pillé, adapté à ses seuls be-

besoins. A peine quelques millénaires plus tard, le tableau de ses déprédations n'a fait que s'assombrir à mesure que son pouvoir de destruction a grandit. Aujourd'hui, au vu de tout ce qui se pratique sur le mode pervers dans tous les domaines, s'il le pouvait, et s'il en avait les moyens, il s'approprierait et mettrait sur le marché cet air qui nous permet de vivre, puisqu'il a réussi à le faire avec l'eau et la terre. Nous pouvons en être convaincus. D'*homo habilis* il s'est mué en homo *mercantilis* peu recommandable, éminemment néfaste pour ses contemporains, avec lesquels il joue en permanence au Monopoly ou à la roulette russe, fort de l'appui de politiques dévoyées, partisanes du triomphe de l'argent et du pouvoir. Pour ses seuls intérêts, il a déjà définitivement rayé du paysage mondial une grande partie de la faune et de la flore qui existait longtemps avant son apparition. Que l'on songe simplement que sa vanité peut le pousser à bouleverser sans hésitation 18 tonnes de minerai, au bulldozer, pour obtenir *un seul minuscule gramme* de diamant, avec les dégâts écologiques que cela suppose, et l'on aura compris que rééduquer les adultes est, pour la grande majorité d'entre-eux, une prouesse héroïque.

Faisons un parallèle - avec une époque pas si lointaine, en compagnie du visionnaire du «Meilleur des mondes» : (...) *En attendant, à l'ouest de l'Atlantique, la falsification progressive des valeurs se poursuit régulièrement. Voici à peu près où ils en sont : on attache un grand prix à des choses et à des gens qui en avaient eu jusqu'ici assez peu. Mais dans certaines parties des États-Unis, les innombrables hommes nécessaires se disposent à faire un pas de plus. Non contents de s'attribuer à eux-mêmes la plus haute valeur possible, ils commencent à dédénier toute valeur aux rares hommes non nécessaires ; la majorité a des droits souverains. Ce qu'on tenait pour supérieur*

est déprécié. Les qualités mentales et morales, les occupations et les amusements du plus grand nombre sont considérés comme les meilleurs, les seuls tolérables : les qualités et les occupations de la minorité sont condamnées. La stupidité, la crédulité, les affaires sont d'un prix inestimable. L'intelligence, l'indépendance, l'activité désintéressée - jadis admirées - sont en train de devenir des choses mauvaises, qu'il faut détruire. Dans le Tennessee, et quelques provinces lointaines, la croisade contre elles a déjà commencé. Reste à savoir si cette nouvelle perversion des valeurs s'étendra au reste du continent.» A votre avis ?

Les générations perdues ne sont pas celles que l'on pense. Nous, qui nous prétendons si pauvres en temps mais étonnamment si riches de superflu, c'est en nos enfants qu'il faut mettre tous nos espoirs, eux qui vont avoir à vivre sur la Terre délabrée que nous leur laissons, sans honte ni remords. Ce sont eux qui doivent faire l'objet de toute notre attention, eux encore qui doivent recevoir notre potentiel d'éducation à un inconditionnel respect de la vie. Si nous avons pu déduire que la nature renaît chaque fois de ses cendres, est-ce un argument suffisant pour que les humains s'autodétruisent en masse ?

Tout nous porte à le croire, parce qu'il est désormais flagrant que « *La logique de croissance infinie repose fondamentalement sur la destruction de l'environnement.* » (Serge Latouche). Comme c'est magnifique, le progrès !Est-il possible que quelqu'un puisse encore oser nier que nous avons tout pris de la nature et que nous ne lui apportons rien d'autre que nos extensions industrielles, nos ravages chimiques, nos pestilences automobiles, et sans omettre

(1) Aldous Huxley, Tour du monde d'un sceptique , p.271, Petite bibliothèque Payot, 1932)

l'appauvrissement croissant de nos sols, le racket généralisé développé par les mafias de la civilisation marchande, et nous arrêterons là, le bottin que la suite suppose étant par trop indigeste ? Vouloir changer le monde doit aussi commencer par un nouveau sens politique, un projet réellement démocratique, qui ose remettre, radicalement et conjointement, l'humain ET la nature *à l'avant-plan de toutes les priorités.*

Si elle ne peut pas tout, la science peut beaucoup. Nul ne peut plus ignorer qu'en compagnie des techniciens, des industriels, elle a aussi généreusement contribué au saccage généralisé de la planète tout comme il est certain qu'elle ne peut trouver toutes les solutions aux problèmes qu'elle-même a engendré. Seule le souci des populations - et non les projets ou les stratégies purement économiques, doit primer avant la mise en œuvre de toute nouvelle découverte scientifique ou industrielle, dont on nous assurerait qu'elle est sans danger pour l'homme et la nature. Trop de dramatiques précédents nous prouvent que nous faisons parfois trop confiance à la science.

Au stade où en sont les choses, c'est la biodiversité, associée à une existence au naturel, qui doivent *d'abord* primer. La prospérité de l'homme coulera de source *ensuite.* Parce que, voyons les choses bien en face, yeux grands ouverts et en oubliant nos mesquins inter-personnels : en continuant à considérer la nature - et y compris l'humain, telle une banale marchandise, nous n'allons plus pouvoir exister encore très longtemps au rythme que nous menons. Et ce ne sont certainement pas nos OGM, ni la suractivation d'industries énergivores, ni l'usage inepte d'agrocarburants ou d'énergie nucléaire qui pourront nous assurer des lendemains qui chantent.

A une époque où nous versons plus ou moins généreusement dans l'humanitaire parce que nous avons égoïstement manqué auparavant d'attention spontanée à autrui, dixit Pierre Rabhi, c'est d'une révolution sociétale complète, d'une métamorphose de nos valeurs et d'une nouvelle conception du progrès dont nous avons besoin. Cela peut se concevoir comme une véritable mutation. Pour qu'en haut lieu le déclic ait une chance de se produire, la transition doit être amorcée en douceur et imposée fermement depuis la base du système, dont nous sommes tous les rouages, les machinistes et les conceptpteurs.

Cette fin de civilisation doit nous faire comprendre que tout commence par la nature et tout doit impérativement y ramener. L'heure d'un renouvellement est venue.

On cherche à combler toutes les insatisfactions par des marchandises et bientôt tous les problèmes ne seront plus perçus que comme des absences de marchandises. K. Boulding

PENURIE D'ENERGIES NON RENOUVELABLES CONTRE PENURIE DE CERVEAUX.

De tous les êtres vivants nous sommes les seuls à produire de monstrueuses quantités de déchets. Ceux-ci ne semblent guère inquiéter les magnats de l'industrie passé maîtres dans l'art de faire chanter les politiciens. Tous se veulent rassurant quant aux impacts que notre système productiviste ordurier - c'est le cas de le dire, engendre. Ils se soucient cependant d'être en harmonie avec leurs promesses et font fi du partage équitable des richesses, de l'honnêteté commerciale, pour préférer se livrer à une libérale et permanente guerre du pouvoir qui passionne les masses populaires à l'occasion des campagnes électorales. Ennemis jurés sur les tribunes, une fois en coulisses on ne connaît meilleurs compères en matière de contradictions, de compromissions, pour s'attacher par tous les moyens à rendre l'électorat dépendants d'une organisation qui leur assure, à tour de rôle, d'interminables suprématies. Cette structure bêtifiante est agencée grâce à la naïveté et à la servilité du peuple.

Par l'effet d'un régime qui n'a pas grand-chose à voir avec une vraie démocratie, les médias à la botte des élus (même si certains d'entre-eux tentent d'agir du mieux qu'ils peuvent) manigancent ce qu'il faut comme désinformation afin que les citoyens se sentent amenés à conti-

nuer à hisser aux tribunes du pouvoir les mêmes ripoux, et donc une société ultra-marchande vouée au pillage d'une planète assez folle pour que tout être vivant y devienne lui-même une banale marchandise et se retrouve systématiquement subordonné aux conditionnements et aux lois d'un marché global de méga-distribution dénué de tout état d'âme, de tout scrupule.

Qui ne s'est pas posé la question de savoir ce qu'il choisirait, par exemple, entre réduire drastiquement voire sacrifier son confort pour sauver la planète et se concentrer entièrement sur la survie économique de l'Europe ? Quel économiste reconnaîtra qu'au stade où nous en sommes, l'accroc majeur du système néolibéral, pro-croissance, qui ne peut forcément aboutir qu'à ce que nous vivons, est contenu tout entier dans le phénomène démographique conjoint au sédentarisme ? A la suite de quoi, dans l'échelle des fondements de notre rapide déglingue, nous pouvons associer la recherche du pouvoir et son pendant : la quête de la richesse censée apporter un bonheur entier et infini. Nous en sommes loin !

Revenir au point de départ de l'humanité est impossible. Au 21ème siècle, la somme des problèmes découlant de nos normes de valeurs est proprement ahurissante. Mais pour nos économistes, le souci actuel c'est le frein qu'incarnent tous ceux qui ne veulent plus vivre en tant que machines productivistes et consommatrices, qui n'acceptent plus de contribuer à faire de la planète un désert. Or, ce n'est pas l'économie qui apporte la vie et la prospérité, c'est d'abord la terre, puisque nous en soutirons tous nos matériaux, toutes nos substances ! Ce que se refusent à entendre les grands prêtres de la finance, c'est qu'une fois qu'un sol a été épuisé, n'importe quelle industrie n'y

peut plus rien, parce que la nature a mis en place des interactions qui ne peuvent être bouleversées sans risques. Or, c'est en dépit du plus élémentaire bon sens que l'on en fait prendre à tort et à travers à l'humanité entière. Une grande part des agriculteurs et des particuliers qui travaillent la terre, peu en importe l'étendue, détiennent désormais une responsabilité notoire, notamment dans la pollution des nappes phréatiques, la contamination des sols, associée à un impact non moins négligeable sur la raréfaction des abeilles (entre autres insectes.), sur l'appauvrissement des sols en humus et sur la santé des citoyens. Nous ne pouvons qu'être en accord total avec l'ingénieur agronome Claude Bourguignon, lorsqu'il nous annonce : *Nous ne faisons plus de la culture, en Europe, nous gérons de la pathologie végétale*.

Pour qu'une terre saine nous procure de quoi nous nourrir correctement, nous n'avons pas besoin de politique. Nous n'avons besoin que du total respect de la vie et de la compréhension des lois qui dépassent, et de loin, en pertinence, celles des humains. Le point de départ de notre existence c'est l'alimentation. Sans une agriculture raisonnée, durable, biologique et sans l'aide de tous ceux qui font aujourd'hui le choix courageux de la servir et la protéger, nous nous engageons sur une pente très dangereuse. Mais la terre n'est rien sans l'eau. Et sans forêts, les bonnes terres sont lessivées et l'eau n'est plus bonne qu'à charrier, outre nos immondices, nos engrais NPK et autres pesticides. Discret, anonyme, l'emploi de produits chimiques qui ne laissent derrière eux que sol stérile, désert écologique et cancers semble toujours la meilleure solution à maints problèmes que rencontrent nos papys jardiniers et gentils agriculteurs.

S'il nous est possible de modifier à l'envi notre relation à la nature, jamais nous ne pourrons nous libérer de notre dépendance vis-à-vis d'elle, car nous devons notre survie non pas à notre économie mais à la seule biosphère, et que nous aimions la nature ou pas, que nous luttions farouchement contre elle ou que nous l'adorions naïvement n'y changera rien. Au vu de la très faible implication de nos candidats aux élections en matière d'environnement, cette considération est très loin d'être mise en relation avec les causes premières de nos crises à répétitions. Et pour cause. Mais qui se soucie véritablement, sincèrement, des causes ? Une poignée de prétendus alarmistes que personne n'écoute. Qui tient à agir sans plus attendre, sur les chantiers de nos égarements ? Et l'un ou l'autre prometteur de beaux jours qui, une fois élu, oublie tout de ses belles résolutions.

Considérant platement la forêt comme banale source de revenus, c'est à plus d'un milliard et demi que se chiffre le nombre d'êtres humains intégralement dépendants des forêts. La biodiversité forestière, n'en déplaise aux chantres des sacro-saints espaces dits ouverts, est la base de milliers de produits qu'exploitent nos industries, tels que le lin, le coton, les huiles aromatiques et essentielles, le miel, les résines, les champignons, le caoutchouc, les produits pharmaceutiques, etc. Si cette provende représente pour l'industrie une attractive valeur marchande - avec tous les impacts environnementaux que cela implique forcément et dont nous payons tous, à des degrés divers, les conséquences - par contre, de nombreux autres services fournis par les forêts ne sont guère reconnus ou sont sous-estimés par le secteur économique, alors même qu'ils s'avèrent tout autant indispensables. Il ne suffit que de songer aux substances médicamenteuse d'origine végétale que recèlent encore

des fraction de forêts qui ne nous ont pas encore tout révélés de leur potentiel utile à l'homme pour soulager les souffrances de celui-ci. D'autre part, on le dit, on le répète : ce ne sont pas moins de 13 millions d'hectares de forêts qui disparaissent (principalement dans la zone tropicale), chaque année, notamment parce que le marché actuel ne parvient pas à reconnaître les services rendus par les forêts. Les premiers, les plus vitaux étant le piégeage du carbone, l'élaboration de l'humus, la retenue des terres et des eaux. Aussi faut-il cesser de considérer comme normale la culture des forêts, l'espèce de sylvojardinage auxquels certains mercantis s'adonnent avec la bénédiction de ministères soucieux du seul impact lucratif... comme s'il ne s'agissait que d'organiser et exploiter à outrance des espèces végétales considérées comme simples éléments décoratifs, taillables et exploitables à merci.

On arrête les gangsters, on tire sur les auteurs de hold-up, on guillotine les assassins, on fusille les despotes - ou prétendus tels - mais qui mettra en prison les empoisonneurs publics instillant chaque jour les produits que la chimie de synthèse livre à leurs profits et à leurs imprudences ?(1) Voir dans la nature une espèce d'intarissable réservoir de matières premières, susceptibles de se muer le plus rapidement possible en marchandises manufacturées afin d'être vendues à prix fort, sans respect ni préoccupations pour les tenants et aboutissants, dénote d'un étrange goût pour le lucre, lequel ouvre, lentement mais sûrement, la porte au suicide collectif. Si aujourd'hui un enfant n'apprend pas cela, à la maison ou dès l'enseignement élémentaire, c'est que nous, adultes, sommes une erreur sur cette planète.

(1) Préface de Roger Heim in *Le Printemps silencieux* , de Rachel Carson.

Faut-il nécessairement parfaitement connaître la forêt pour l'aimer et surtout pour en venir à vouloir réellement la protéger ? Il paraît. C'est en tout cas le discours le plus courant, même si cela reste discutable. Pourtant, aimer la nature dans sa globalité, n'implique pas forcément son étude méticuleuse, approfondie sur les bancs d'une université. Fut-il de la Nature, l'amour ne se commande pas, ne se construit pas à coups de formules, de tests en laboratoire. Soit on la comprend, on la « sent » d'emblée, soit elle est ignoré ou crainte et alors on la refoule, on la gère, à grand frais, à grandes pollutions en tous genres. A l'opposé, nous pouvons fort bien ressentir en nous-même quelque chose de l'ordre d'une communion, d'une reconnaissance du caractère sacré de la vie dans son ensemble, à moins que nous préférions prendre du bon temps à nous préoccuper surtout de tout ce qui peut être exploité ici-bas au bénéfice de nos seuls avantages immédiats.

Si l'on aime vraiment et sans a priori, si l'on sait observer et tirer des leçons, l'étude de la nature peut évidemment s'avérer extrêmement utile à la protéger - en donnant tout son sens à ce terme (ce qui est loin d'être toujours le cas, même de la part des écologistes), mais certainement pas à l'aimer mieux ou encore plus. Les forêts n'ont que faire de notre amour, de notre sensiblerie arboricole, elles qui, après tout, n'ont pas plus de besoins que les pierres qui bordent les chemins. Par contre, notre périlleuse position dominante sur la totalité des êtres vivants repose toute entière sur la qualité des sols, des forêts et de l'eau.

Un arbre est une usine d'épuration (Francis Hallé). Déboiser inconsidérément revient à nous asphyxier lentement mais sûrement. En effet, en accumulant le gaz carbonique, les forêts contribuent à nous garder en vie, et nous sommes incroyablement ingrats pour ne rien leur donner en retour que les monceaux de nos déchets ou nos

concerts tronçonniques. Par la photosynthèse les arbres captent du carbone, dont une partie est incorporée dans les matières organiques et l'autre est rejetée par la respiration ou, indirectement, par la décomposition de feuilles mortes, débris et racines mortes. Le bilan de ce flux de carbone est que la quantité qui en est fixée se révèle supérieure à celle qui est rejetée. Voilà qui confère aux forêts le statut de « puits de carbone ». En revanche, les émissions causées par la déforestation et la dégradation des forêts contribue à plus de 15% des émissions annuelles mondiales totales de gaz à effet de serre (Convention sur la diversité biologique, 2011).

C'est immédiatement, pour une vision sociale et économique éthique, équitable à long terme, que nous devons repenser nos modes de consommation et de productions alimentaires et non plus comme si nous pouvions nous adapter au pire. Or, il est flagrant que la manière dont beaucoup d'élus nous présentent les grands problèmes actuels escamote leurs responsabilités. Que notre technologie ait fait des avancées extraordinaires et rapides (trop sans aucun doute), qui le nierait, mais à l'avantage de qui, au profit de quoi ? Ce progrès dont nous nous enorgueillissons, n'est-il pas un dangereux leurre, propre à nous conforter dans l'idée que désormais nous pouvons, et devons (!) faire mieux que la nature ? Voire même que celle-ci peut être réduite à sa plus simple expression ? C'est oublier que c'est à la nature qu'invariablement revient le dernier mot. La Terre ne nous a pas du tout été offerte en pâture, dans le but que nous nous entretuions dans et aux abords des cités-poubelles, ni pour que nous en fassions le tombeau de l'intelligence et des plus belles vertus dont nous pouvons faire preuve lorsque nous daignons sortir des pièges du fric et du pouvoir. Donner des leçons à la nature, voilà une prétention typiquement

masculine, rêve antédiluvien de machiste, armé de ses tyrannies, de ses armées et de ses mécaniques grinçantes œuvrant à l'apogée du démiurge pour lequel il se prend, déterminé à s'émanciper des contraintes que la vie lui a imposées. Le fait d'être à présent acculé à devoir faire un choix entre donner un sens pérenne à son existence, imaginer un type de gestion respectueux d'une nature nourricière ou à contrario établir l'hégémonie humaine, nantie d'une inextinguible soif de confort, d'un insatiable appétit de pouvoir, démontre à quel stade gravissime nous en sommes arrivés. Ce qui en peut se concrétiser de la manière suivante : deux grandes tendances fortement antagonistes et vraisemblablement conflictuelles, ne tarderont pas à se développer si nous ne rebattons pas les cartes de notre destin.

La première voudra que la nature doive coûte que coûte être exploitée tel un bien acquis définitivement, intégralement dévolu à nos activités économiques et à notre folle démographie, avec le violent retour de manivelle que cela implique : confusion, conflits d'intérêt, panique et chaos généralisés. La seconde refusera de s'accommoder plus longtemps des effets de nos délires et prônera que nous devons non pas faire marche arrière, mais ralentir considérablement notre vitesse de croissance démographique pour revenir à une société à dimension humaine, d'abord, et y développer ensuite un nouveau système économique dans lequel serait institutionnalisée la préoccupation permanente et généralisée de tous les biotopes, ainsi que l'élimination de tout racisme, sexisme, spécisme (**1** milliard d'animaux abattus chaque année... rien que pour la France.)

Mais la science, et avec elle bon nombre d'industries dites de pointe, ne sont pas des plus clairvoyantes. Ne tentent-elles pas déjà de nous modeler un futur nanotechnologique et biologiquement modifié, avide de gigantisme mégalo-maniaque, s'éloignant toujours plus d'une symbiose avec l'environnement naturel. C'est bel et bien avec notre complicité, que le génie industriel et chimique, proche partenaire du secteur scientifique, s'efforce de nous concocter un monde cancérigène, traçable, laid, cloné, déshumanisé. Nos concepteurs de futur éprouvent manifestement une irrépressible envie de dédaigner la solution de la sagesse pour préférer s'en remettre à leur courte vue, sans tenir compte de notre dérive massive, sans tenir compte du nouveau continent de déchets de toutes sortes qui est en train de prendre de l'extension et gagne déjà sur la mer. Pendant ce temps, on rit, on chante. Tous les fonceurs, qui vont mourir, n'ont pas le temps, mais spéculent sur le cours de telle ou telle marchandise ou sur le gagnant de tel match.

Il est évidemment moins glorieux et beaucoup plus exigeant d'admettre le fourvoiement général et de reconnaître que nos experts en agroécologie ont mille fois raison d'en appeler à une révolution des consciences. Dans ce cas, se rebeller découle d'un choix raisonné qui ne parie plus sur des budgets faramineux ou sur des humains chipoteurs de gènes. L'état de délabrement social, la suppression des pensions et des subsides du secteur non marchand, l'abandon du soutien aux personnes précarisées, les programmes de récession à répétition se révèlent être les amuse-gueule avant les réjouissances suivantes, toutes dues à la piètre capacité d'anticipation politique et financière des instances décisionnelles.

Plus les pauvres seront maintenus dans la pauvreté, plus les riches auront les pleins pouvoirs pour lesconserver économiquement soumis et par conséquent politiquement dépendants. Ainsi, pendant que le peuple scande dans les rues qu'on lui jette en pâture n'importe quel stupide labeur destructeur de vie, ou quelques centimes de plus au salaire, les nantis se frottent les mains. Rien de tel que la peur, la rivalité, la famine et la Bérézina sociale pour rendre docile une plèbe que l'on méprise secrètement mais encense diplomatiquement. Autrement dit, hypocritement.

Non, décidément, tout ne se vaut pas. Dans ce contexte, préliminaire aux conflits armés, qu'y a-t-il d'étonnant à ce qu'une société qui accumule les déficits en tous genres avec, en prime, des problèmes environnementaux en cascade, comment s'étonner que les avertissements lancés par des visionnaires soient considérés comme de vulgaires détails, de banals cailloux dans la botte d'une tyrannique civilisation du profit obligatoire, au sein de laquelle la gratuité, le don, la sobriété, le respect s'avèrent être dénués d'intérêts ?

Les sociétés mourantes projettent toujours une illusion de permanence, jusqu'au dernier moment. (1) Nous avons tellement entretenu la peur de la nature, que nous voulons la façonner à notre image, parce qu'elle ne représente plus pour nous que des dangers, de la saleté, de l'encombrement. Submergé par une trouille qui ne cesse de nous hanter, nous tentons par tous les moyens de la réduire, de la refouler le plus loin possible de ce que nous estimons être nos propriétés. Mais c'est un combat perdu d'avance.

(1) Robert Sheckley, *Omega*, p.122, Presse Pocket, 1960

En nous obstinant à croire que nous possédons quoi que ce soit ici-bas, en niant les erreurs que nous ne cessons de perpétuer de génération en génération, nous ne voyons pas que nous allons avoir notre avenir dans le dos, tandis que devant nous s'élèveront peu à peu les décors à la Mad Max, avec des Annapurna d'immondices entre lesquels s'étendront de sinistres étendues mortelles dues à une suicidaire agriculture désertificatrice, entre autres fraternelles joyeusetés du genre.

Les hommes usent à plaisir de la vitesse pour fuir leur conscience, de leurs masques pour mentir, de leurs comptes en banque pour chanter les louanges de la croissance, de la mondialisation, de l'ultra-libéralisme, vaste théâtre qui ne sait jouer qu'une seule mauvaise pièce : celle du calcul incessant, du vicieux va et vient des devises en transit. Jamais, le monde n'a brassé autant d'argent que de nos jours, notamment grâce à la publicité et à l'industrie de l'armement. Partout on nous dit que tout irait mieux si l'on disposait de plus d'argent, alors qu'il en est des fleuves qui roulent leurs flots discrets, bien à l'abri des dépourvus qui n'en sont jamais abreuvés, ou alors en échange d'une reconnaissance de dette qui les asservit. Car lorsque les pauvres sont peu ou prou soutenus financièrement, c'est toujours à charge d'une revanche qui les fera vite courber sous un faix impitoyable, eux qui s'imaginent accéder ainsi à leur part de gâteau, car ce genre d'illusoire contrepartie a tôt fait de les engluer dans un nouvel esclavage. Ce n'est pas une loi de la nature, mais une loi de riches qui peuvent bouleverser à leur guise l'économie d'un pays entier.

Si la nature offre, peut-être aurait-on dû nous apprendre dès l'enfance que l'homme, lui ne donne pas... parce qu'il

vend. Qu'il n'aime pas, parce qu'il évalue, comptabilise, parce qu'il ignore la sobriété, parce qu'il entend dominer technologiquement tout ce qui l'entoure. C'est à s'en damner qu'il aime le pouvoir qu'offre l'argent. Mais quel veau d'or ne porte sa fin en lui ? Au gré du foisonnement des civilisations antérieures, et des poussières qu'il en subsiste, nous pouvons lire que la vie n'a jamais eu beaucoup de valeur pour les animaux humains. Les tares qu'ils cumulent à travers des siècles de guerres s'avèrent-elles un effet de l'empire de la vanité, ou un trouble profond de l'intelligence pour que celle-ci voue l'humanité à une disparition à brève échéance ?

Il faut changer la structure du gouvernement et faire que celui qui est en charge de l'environnement soit placé au plus haut niveau pour imposer ses règles. M. Barnier

LE TEMPS NOUS EST COMPTE

Si la vie, la nature, les animaux et les plantes pouvait s'exprimer d'une manière quelconque, je ne pense pas que leurs propos contiendraient la moindre souhait de pérennité à l'intention de l'humanité. Et, en effet, pour quelle raison souhaiteraient-ils longue vie à des êtres sans scrupules, entêtés dans leurs erreurs, souvent abjects dans leurs comportements, volontiers cupides entre eux et régulièrement fourbes, qui souillent leur nourriture, asservissent et martyrisent leurs semblables et ces être dits inférieurs que ce sont leurs frères en animalité, allant jusqu'à les massacrer industriellement, qui saccagent leur contexte de vie et ne savent plus qu'inventer, histoire de faire payer cher, à tout un chacun, une existence enrobée de misères et d'injustices ? Parmi sept milliards d'individus qui s'entre-polluent, bien peu parviennent à prendre librement leur sort en mains, si ce n'est dans la partie privilégiée du monde. Privilège dont les heures sont comptées. Souvent, lorsque la couche nuageuse daigne se déchirer, laissant darder quelques rayons de soleil, je remarque qu'aussitôt une agitation littéralement foireuse atteint rapidement son comble, principalement sur les routes. Alors je me prends à songer qu'il fait toujours trop beau pour les ingrats qui n'ont soudain plus le temps de faire autre chose que de foncer, slalomer sans cesse, comme s'ils avaient toujours à faire la preuve qu'ils ne se

déplacent pas mais se livrent systématiquement à une espèce de guerre contre les autres usagers. Ne pas leur reconnaître les écarts de conduite qu'ils s'adjugent tels des droits ne réduit en rien le fait que nous ne devrions plus considérer ce phénomène comme insignifiant ou sans conséquence. C'est comme si se côtoyaient deux mondes totalement indépendants, l'un dévolu à l'arbitraire, l'autre ne pouvant qu'en subir les effets. Néanmoins, quel que soit le contexte, les comportements inciviques sont une énième insulte faite à l'environnement de tous. Je ne peux pas voir ces êtres-là autrement que comme des ennemis de la vie.

Souvent je pense à cette mère de famille, qui, une nuit de mars 2012, dans l'entité de Rochefort, aidait les membres d'une association de protection de la biodiversité au ramassage des grenouilles et crapauds, et qui s'est faite tuée par un chauffard, alors que dans la zone d'opération, bien signalée, il devait se contenter de circuler à 30 kmh. maximum. Celui-là, comme tant d'autres de son acabit, dort sur ses deux oreilles. Personnellement, je ne joue pas à m'imposer, au volant ni ailleurs ? Et si je ne me déplace pas à plus de 90 khm. sur autoroute, en conservant bonne distance de sécurité (comprise comme un « créneau » par les stressés, et sans passer mon temps à dépasser sans cesse, je parviens parfaitement, en toute sérénité à destination, sans gaspillage d'énergie ni énervement. Que ce soit sur la route ou ailleurs, violence ou brutalité ne peuvent se soigner par d'autres violences ou brutalités. Nous voulons nous faire apôtres de la paix, de la non violence, et nous sommes dans nos comportements, nos paroles, tout le contraire en restant les vecteurs du non-changement institué et totalement contradictoires dans

nos meilleures intentions. Tel qui, au nom de son amour déclaré pour les êtres vivants, jusqu'à la plus banale mouche, bondira hors de sa voiture pour tenter de sauver un chien abandonné galopant sur une autoroute ne dédaignera pas de se délecter en d'autres occasions d'un homard ébouillanté, de gibier abattu au cours d'une mémorable chasse, de cuisses de grenouilles rejetées vivantes après arrachage de leurs membres (une fois dans l'assiette, la souffrance n'a aucune saveur...) ou d'un agneau que l'on aura laissé à peine le temps de sortir du ventre de sa mère pour passer sur l'assiette de ce fin gourmet. Tel autre metteur en scène pacifique entendra mettre en évidence, sur scène, l'absurdité des conflits inter-ethniques en offrant en guise d'accessoire hyper-réaliste un agneau immolé pour la bonne cause (pas celle des animaux, bien entendu), en guise de symbole en mémoire du martyr d'un peuple. La cruauté, la violence, le sang répandu au nom de toutes les bonnes raisons qu'un humain peut se trouver, ne peuvent laver aujourd'hui l'infamie des bourreaux d'hier. C'est là une violence de mâles, de carnivores, une violence de plus ajoutée à l'interminable palmarès des victimes. Mais faut-il plaindre des hommes en perdition, amassés sur le radeau de leurs vaines justifications, alors qu'ils sont tous convaincus de détenir une vérité dont ils doivent obligatoirement se faire les prosélytes jusqu'à ce qu'elle concerne la planète entière ? Le concert des paroles de concorde sont ainsi trahies par les gestes d'une masse populaire qui revendique son droit à faire passer de vie à trépas des foules d'infidèles sans plus de remords que lorsqu'on guide massivement vers les abattoirs d'autres mammifères gentiment élevés dans ce seul but, «puisque la nature est ainsi faite»... mais nous a néanmoins procuré de quoi faire d'autres choix, autrement plus respectueux

de la vie et de notre dignité. Comme si survivre ne pouvait se concevoir et trouver son essor qu'en exécutant ces animaux que l'on aime tant, surtout dans les cantines et restaurants, ou parce qu'ils peuvent nous rapporter de l'argent. Nous vivons de leur mort, avec une conscience faussement immaculée. Nous qui aimerions tant changer le monde, éduquer nos enfants autrement, les détourner du formatage scolaire, nous les faisons néanmoins pénétrer de force dans le moule qui nous a assujettis à un pseudo-progrès, qui nous a fait nous-mêmes si peu éducateurs, si peu humains, si peu conscients de notre antiprogrès. Cela se vérifie dans l'éducation scolaire, dans nos politiques, dans tout ce que nous entreprenons et qui, cependant, est censé coopérer au bonheur de l'humanité, nous le jurons à cor et à cris. Hélas, nos chantres de paix eux-mêmes, pourtant pétris de la meilleure des volontés, sont enlisés jusqu'au cou dans la contradiction.

L'homme s'est hyperspécialisé dans l'adhésion à des idées, des philosophies, des groupes, des universités, des mouvements pour la plupart contre-productifs dans la mise en pratique de leurs principes, pour autant que ceux-ci soient réellement applicables dans la réalité actuelle. Car tout discours n'est que vent s'il ne met pas en branle un passage à l'acte concret, s'il ne fait pas les preuves indiscutables de son bon sens. Reconnaissons-donc que quantité d'idéologies ne sont que ballons creux et que tant de gens s'y accrochent malgré tout. Comme exemples dignes d'être suivis, je ne vois que quelques naturalistes, quelques penseurs, de rares scientifiques, certains agroécologistes ayant plongé les mains dans la terre pour en comprendre le caractère vital, pour ainsi dire sacré, osons le mot. Ceux-là nous ont prouvé, démontré par leur pratique, leurs projets aboutis, combien leurs

paroles est en corrélation avec leurs pensées. Cette infime minorité de sages rassemble évidemment quelques milliers de convertis sincères qui ne font pas le poids dans la lutte du pouvoir par l'argent.

A quel moment et pourquoi s'opère en nous le déclic de l'acceptation à la conversion du respect de la vie ? On peut toujours laisser faire le hasard, ou suivre l'un ou l'autre mouvement, par désabusement, par désoeuvrement, avec les risques que cela comporte dans certains cas. Par exemple, pourquoi des pays comme l'ex-Union soviétique ou la Chine sont-ils parvenu à se doter d'armées de millions d'hommes ? Parce que les exclus, les chômeurs, les jeunes sans perspective d'avenir, même réfractaires à certains abus du régime, préfèrent encore manger à leur faim, être vêtus et connaître une certaine sécurité en intégrant les rangs de bataillons de tueurs, dont le prestige et la puissance conférera un semblant de sens à leur vie bien réglée. La masse enrégimentée qu'ils rejoignent achève de les conforter dans la logique de leur choix. Ce faisant, ils perdent de vue qu'ils se retrouvent rigidifiés dans les rangs qu'utilise le Pouvoir à toutes fins utiles, fut-ce contre les familles et amis de ces mêmes machines de guerre. Mais il arrive aussi, parfois, que c'est de notre inertie intellectuelle, de notre opportunisme, de notre allégeance à la routine et à l'apparent bien-fondé du système qu'est finalement engendrée l'idée-force qui provoque la renaissance de notre ambition d'autonomie, de liberté et de pouvoir sur nous-même. En faisant corps avec toutes sortes d'associations imaginatives en joyeux et sains projets, nous prenons conscience de certaines choses dont nous ne percevions rien, avant le déclic, avant notre mue de l'esprit. Des millions de gens font des enfants sans se poser un instant la question de savoir s'ils

seront capables de les éduquer ou s'ils auront la moindre chance de leur faire connaître une vie digne ou s'il s'agit d'un projet bienvenu sur une planète surpeuplée. Pourquoi vivre en se contentant d'être en attente, en demande d'une nouvelle société puisque *nous sommes ceux que nous attendons* ? Le changement n'est jamais ailleurs que dans notre envie de vivre mieux, autrement, mais pas forcément avec plus. Peut-être ce changement doit-il trouver son origine dans des groupes, des ateliers ou dans la solitude du questionnement intérieur. Bien que convaincus de la nécessité d'un changement de société, nous voulons effectivement et très sincèrement voir se renouveler notre système de société, mais d'abord et surtout par l'action d'autrui. Sous-entendu que, la plupart du temps, chacun demeure viscéralement rivé à ses avantages du moment puisqu'il aime se convaincre qu'il est innocent, donc dégagé de toute responsabilité. Comme toujours, ce dilemme nous fait oublier que toute rupture de la conscience, tout déséquilibre entre sens et contresens, tout obstacle délibéré à l'éveil se paie d'une manière ou d'une autre. Ce manque de courage, de remise en question, de peur parasite nous entraîne depuis des siècles dans l'inféodation aux systèmes défectueux. Pourtant, dès que la raison créative reprend le pouvoir, l'utopie se révèle riche de tous les possibles. Pour un retour de la nature dans notre vie il faut donc croire en l'homme. Mais les personnes rejetées par la société, peuvent-elles participer à un tel projet, eux qui sont majoritaires sur cette planète, eux qui sont en instance de rupture avec le système occidental moderne tandis que les riches se révèlent d'éternels insatisfaits ? Tout un chacun, à son niveau, avec ses propres moyens, peut agir, éduquer, penser sa vie plutôt que la subir. Cela exige de

prendre évidemment des risques, d'être capable de faire preuve d'un courage parfois héroïque. Le jeu n'en vaut-il pas la chandelle ? Nos valeurs sont tombées dans une déchéance telle que nous sommes encore, pour la plupart, toujours contents de nous-mêmes dès qu'il s'agit de nous donner raison. Méfions-nous des majorités, généralement peu pensantes. Vingt pour cent de n'importe quel régime politique sont réfractaires à tout changement du système, quatre-vingt pour cent se contente de suivre le mouvement, par inertie, par opportunisme, par peur ou lâcheté, et les derniers vingt-pour cent sont résolument convaincus qu'il faut changer. Les plus dangereux d'entre-tous sont les quatre-vingt pour cent de suiveurs.

Aucun des peuples dits primitifs, d'hommes au naturel, préservés de notre diabolique inventivité dans le pire, ne s'est comporté à l'instar de nos milliards de familles dites, si complaisamment, civilisées au sein d'un empire des énergies mortes. Jamais aucune tribu de sauvages n'a proclamé à la face du monde son indicible joie de voir un jour débarquer les salvateurs hommes blanc nantis de leurs panoplies ferraillantes, pressés d'encombrer instantanément l'espace dominé, creusant dans leur sillage les énormes plaies du profit pour une minorité dictatoriale. Nul, parmi ces êtres nus et fragiles, instruits des seuls gestes utiles à leur survie, n'a proclamé : *Enfin, vous voilà, nous n'attendions plus que vous pour savoir enfin ce que sont paix et bonheur !* S'il est encore des ethnies paupérisées par rapport au monde occidental, elles ont été fabriquées de toutes pièces par l'effet de notre aliénation d'une nature dont nous avons toujours craint le pire, alors que sur cette planète, le pire, au regard de notre palmarès édifiant, ce n'est autre que nous ! Nous qui avons tout fait pour oublier ce que cette nature nous permettait de vivre,

à savoir une existence, certes brève et difficile (mais celle d'aujourd'hui est-elle si rose, si facile, pour les millions d'affamés, de sans logis, chassés de leurs terres, ne trouvant ni emploi ni estime nulle part ?), une vie plus discrète et silencieuse, en accord avec la loi de l'équilibre des énergies, la juste balance des ressources à disposition. L'ignorance et les religions sont passées par là et beaucoup de civilisations ont disparus. Pourtant, nous devrions pouvoir tirer les leçons du passé. Encore faut-il le vouloir. Toujours est-il qu'une planète ne peut contenir indéfiniment des milliards d'individus qui s'y déchirent au nom de l'argent, d'un dieu ou de la compétition économique. Et dire que cette monstrueuse meute, qui s'efforce de quémander une permanente et facile félicité, parvient encore à s'étonner lorsqu'un jour tout se met à péricliter et à attendre un miracle venu d'ailleurs.

Avec ses airs de bon apôtre, doté de la magie de ses connaissances, de ses accessoires de fer et de feu, partout où l'homme blanc s'est mêlé de vouloir à tout prix sauver son prochain, il a déballé de ses bagages de sournoises recettes du bon ordre coercitif, une salubrité factice. Son éventail de pratiques domestiques savantes a fini par faire de l'existence des « sauvages » une sorte de punition sitôt que les brebis égarées ont eu l'audace de refuser le joug des codes salvateurs. Plus question, pour les esclaves, de contester l'arbitraire leur enjoignant de trimer, de payer la gabelle jusqu'à ce qu'exclusion ou mort s'ensuive. Si les principes se sont en apparence quelque peu adoucis, ce chantage perdure de nos jours, notamment dans l'ombre de l'abus des contributions forcées, des injonctions et sommations à payer une chaîne infinie de taxes sur la vie. D'une liberté naturelle, sauvage, et aléatoire, nous sommes passés à l'asservissement programmé

aseptisé, réglementé (et non moins aléatoire du berceau au tombeau), dont l'architecture politique et économique enfonce, loin dans l'incohérence et les abus de pouvoirs, les piliers d'une civilisation haute technologie mais qui se mord bel et bien la queue. Ce genre de progrès nous impose d'abdiquer, d'oublier de gré ou de force ce qu'était l'existence d'avant la dictature du mal-nommé sauvetage, elle nous leurre depuis des siècles avec son évolution obligatoire, son progrès qui ne nous conduit qu'à notre appauvrissement spirituel, au morcellement du courage, à l'isolement des individus, encastrés dans des statuts qui leur offrent le mirage tremblotant de la gloire d'une modernité hautement corrompue ou le sentiment fataliste d'une déliquescence qui s'étale et fait de plus en plus tache dans le *meilleur des mondes*. Alors même qu'il sait pertinemment qu'il se confine dans l'erreur, l'homme cherche surtout à s'évader de sa responsabilité pour la troquer contre lâcheté du loisir, honorifique travail obligatoire, tyrannie sur plus faible que lui. Ainsi vit-il une existence frelatée, contre nature, au sens propre comme au sens figuré.

Aux temps anciens, les guerres tribales, inter-ethniques, les famines, les maladies et les bouleversements naturels ont toujours existé. Elles contribuaient de la moins humaines des façons à juguler l'expansion anarchique d'une certaine espèce de bipèdes à l'esprit tortueux. Il est logique que nos aptitudes intellectuelles aient tout mis en œuvre pour éviter la plupart des aléas d'une existence rude, précaire, animale. Toutefois, jamais nous n'avons été aussi loin dans l'excès généralisé. Au grand jamais les hommes n'ont autant pollué ni saccagé que depuis une ère spatiale qui ne se gêne pas pour larguer en orbite les divers rebuts de sa technologie.

Si notre joie de vivre la plus authentique doit consister à éviter, par le biais d'une science pondérée la souffrance au mieux, d'accord. Mais cela doit-il se faire au détriment de tout le reste ? Si nous ne sommes pas nés, par hasard, dans une nation qui impose par la force sa religion ou sa dictature, nous vivons malgré tout sous la férule économiste de l'industrialisation, d'une soi-disant éducation, de la mécanisation, de l'encodage du moindre de nos actes. Nous aimons avoir à la bouche les mots de paix sociale, de droit au confort pour tous, d'évolution, de solidarité, de solutions idéales et définitives pour demain grâce à la démocratie, alors que nous ne sommes, directement ou indirectement, que les millions de mercenaires de ceux qui nous désignent leurs ennemis respectifs : celles et ceux qui, d'un coté ou de l'autre d'une quelconque frontière, d'une culture ou d'une religion ont pris conscience que la prétendue élite, dans sa grande majorité, n'en est pas une. D'un côté comme de l'autre du front de la stupidité et de l'incohérence, on nous ordonne de fabriquer des armes, et l'on récolte sans peine les fonds nécessaires à la pérennité de l'industrie du trépas organisé... au risque de nous faire encourir les rigueurs d'un hiver mondialisé. Nous nous gobergeons de citer la démocratie en exemple de notre système politique européen, alors que nous ne l'avons jamais vraiment pratiquée dans son essence. Pour couronner le tout, nous faisons toujours plus d'enfants, tandis que la plupart des géniteurs prouvent leur inaptitude à éduquer leur marmaille à la sobriété, à la compassion, au respect de toute forme de vie. Ce qui, bien évidemment, ne peut que ravir les tenants du Pouvoir, tellement un peuple stupide qui fait fonctionner le processus tyrannique est facile à mener, là où il fonctionne de manière la plus domestique, la plus passive dans la soumission au dédale des lois à l'u-

sage de l'argent, donc au bénéfice des plus riches. La place de l'argent dans notre vie, nous l'avons faite première, alors que n'étant qu'artifice parmi les plus grands il ne mérite que le dernier niveau dans l'échelle de nos valeurs. Comme ingrédients à cette insipide cuisine on peut apporter la compétition, le cloisonnement, une pincée de syndicalisme éméché, l'envie du tout et du rien, la méfiance, de belles œillères, l'une ou l'autre addiction au jeu, au sport, à la drogue télévisuelle ou tabagique, au superficiel, au factice. De quoi se repaître de superflus et d'illusions à satiété.

Les parents d'aujourd'hui ne sont plus du tout assurés d'offrir à leur progéniture une existence au cours de laquelle elle ne sera pas assujettie à l'ogre du pouvoir, à ses principes usurpateurs intimant de lutter contre ses propres frères, d'écraser toute concurrence, d'être les meilleurs, dévolus tout entiers au système de l'argent, d'user et abuser de toutes les énergies. Sans omettre, jamais, de faire vite, en tout temps et tous lieux, car le temps lui-même vient à manquer pour tout le monde, tellement le Grand Système nous a seriné que le temps c'est de l'argent, et aussi qu'il est normal et très citoyen d'être un docile consommateur, un fin actionnaire, un brave collabo du Grand Système. C'est durant ce même temps que nous nous précipitons, avides, satisfaits de nous, repus, vers les paradis touristiques de pacotilles ou, bientôt spatiaux, pour les privilégiés. Les bibliothèques, elles, n'attirent que des convertis. Ailleurs, sur les trois autres quarts d'une planète forcément limitée dans ses potentiels, on lorgne avec envie le niveau de débauche des esclaves occidentaux a qui l'on doit la fonte des glaciers, l'ignoble brevetage des semences, la privatisa-sation des services publics, la marchandisation de la vie,

la pollution des nappes phréatiques et des récifs coralliens, l'étiolement de la faune océanique, l'épuisement des sols, entre autres réjouissances de l'ère de la prospérité que la croissance était censée nous apporter. Absolument rien de tout cela n'est fictif. Pendant ce temps encore, nous songeons à nos loisirs, à développer toutes les combines imaginables pour accumuler de l'argent ou nous adjuger, par dogme interposé, le droit d'imposer nos vérités, nos coutumes, notre culture à l'humanité entière. Et donc, à nous les gadgets, les jeux, la chasse, les sports de masses. A nous les murs de la haine, les dieux vengeurs, les guerres propres. A nous les défoulements obscènes, les jeux de hasard destinés à nous faire rêver à un placebo de bonheur qui se cherche sans fin. A nous les hurlements d'une bêtise cosmique dans l'arène de toutes les violences. Car, décidément, peu importe le prix des délices qu'offre libéralement, ce qui passe pour la civilisation dès qu'il s'agit des désirs supplantant largement nos besoins dans l'échelle de nos valeurs. Les soumis sont aptes à se contenter de pro- messes : ils ont été savamment conditionnés pour !

Et s'il s'en trouve ici pour hurler à la caricature, parions que nombreux, parmi les aboyeurs, auront la mauvaise foi de ne pas s'y reconnaître ou qu'ils nourriront soudain une magnifique aptitude à nier les effets tenaces d'une réalité à laquelle ils contribuent généreusement.

La raison nous trompe plus souvent que la nature. Vauvenargues

ET LA TERRE, DEMAIN ?

A quoi bon une plainte de plus dans le fleuve des lamentations ? Celui-ci déborde depuis longtemps. L'essentiel de ce qui devait être dit l'a été, depuis plusieurs années déjà, par des chercheurs, des penseurs de références. De toute évidence, ils n'ont pas obtenus l'audience qu'ils méritaient. C'est pourquoi je suis convaincu qu'il faut continuer à lire et à écrire sur des sujets qui concernent notre présence au monde et ses conséquences. Écrire encore pour répéter ce qui a été maintes fois dit mais qu'apparemment nous ne lisons pas, ne comprenons pas, ne retenons pas.

Les bonnes et généreuses idées foisonnent, les bonnes volontés aussi. Mais si nous ne leur donnons pas suite dans l'application d'actes concrets, tout ne devient que vaines, stériles spéculations. N'est-il pas évident que les faits, leurs tenants et aboutissants, devraient nous entraîner à analyse, à évaluation et rapide réaction, choses auxquelles ne pouvaient prétendre la plupart des civilisations qui ont précédé la nôtre ? L'éducation par la société faisant défaut, si j'ai à nourrir un quelconque regret c'est celui de n'avoir pas compris plus tôt que je devais, de mon propre chef, me tourner vers des *enseigneurs* de nature, des écologistes pas forcément colorés politiquement mais vrais hommes de terrain et penseurs à la fois. Même dotés d'arguments dûment chiffrés et pourvus de références péremptoires, mes propos

n'auront guère de chance de faire réfléchir ceux à qui je m'adresse. Soit. Mais quel poids peuvent avoir leurs critiques acerbes, leurs ricanements, face à la violence des marées noires, face à la démence de la déforestation et à notre immense inconscience ? Répétons-le donc que la protection de la nature n'est en rien une manie de farfelus contemplatifs au romantisme échevelé. Ses adeptes ne sont ni des passéistes nés sous la coupe d'une sensiblerie infantile, ni ne vivent en bandes dépenaillées, les pieds nus et « des carottes dans les cheveux », pas plus qu'ils ne sont les laissés-pour-compte bigarrés et hirsutes d'une société dans laquelle ils n'auraient soi-disant pas pu s'intégrer ni comprendre les jolis rouages et les confondants objectifs d'une l'intelligentsia ne voulant... que leur bien.

Depuis les sommets des pyramides économistes, du haut de l'empire du FMI et de la banque mondiale, on ne distingue plus la Terre. On n'y sait plus grand chose du caractère sain et paisible que peut prendre une existence résolument humaniste, partagée comme une brève location. Ni pourquoi la vie, l'eau et les sols doivent être respectés parce qu'hérités en l'état pour nous permettre de connaître à notre tour le meilleur de nos contemporains et transmettre notre location aux générations suivantes. Perchés là-haut, la tête ceinte des lauriers de la rentabilité, le « meilleur » est pour nos meneurs qui nous ordonnent de faire amende honorable, de nous taire et de continuer à les servir. C'est la crise ? Alors il faut écrémer, délocaliser ! Sur le banc des accusés, les coupables sont en surnombre et se rejettent la patate chaude, mais néanmoins coupables d'avoir tout fait pour prendre leurs plus grandes distances vis-à-vis de cette écologie érigée en valeur non monnayable, en mode de pensée pacifiste et en

panel de sages pratiques transmises depuis des siècles par les indigènes ayant échappé aux assauts d'une civilisation de tous les dangers. Leur plus gros défaut est d'avoir cru que l'écologie ne rapporte rien. Même s'il n'y a pas à douter que la nature n'a que faire de notre respect, nous ne pouvons vivre sans elle. C'est la seule allégeance que nous devons accepter en ce monde. Au point où nous en sommes, c'est vers un type de fonctionnement qui re-situe l'homme *dans* la nature que nous devons exiger et ne plus considérer notre planète en tant que terrain de jeu, champ de bataille ou de commerce. C'est vers une écologie humaniste, capable de reconnaître les bienfaits d'une science prudente - tout en réfutant ses ingérences nocives, que nous devons faire machine avant toute. Nous qui aimons à faire de enfants, serons-nous encore capables de les faire devenir veilleurs actifs, afin qu'ils deviennent plus critiques, attentifs et apprennent à se dégager des manœuvres des promoteurs d'avenir en forme d'impasse, des politiques despotiques obnubilées par le profit ?

N'étant qu'animaux parmi les moins fréquentables, il nous faut admettre que la vie manque cruellement de sens. C'est bien l'une des premières réflexions qui ne peut échapper à notre esprit, pour peu que ce dernier possède l'intégrité de sa lucidité. Confrontés à l'angoisse torturante née de ce vide, de ce colossal mystère, les religions en tout premier lieu s'empressent de nous marquer d'une faute originelle, de nous ferrer aux boulets d'intangibles recommandations dont le résultat n'a pas engendré que des fleuves de joie et de paix. Leur empreinte écologique est tout sauf légère. En parallèle, l'essor industriel, la mécanisation de nos moyens de productions et de déplacements, nous font à présent miroiter

de nouveaux besoins, de nouveaux dieux prometteurs d'un paradis dont la « qualité » nous saute chaque jour aux yeux. Sans cesse nous prenons des gifles et nous entêtons à continuer sur les mêmes rails, en parfaits masochistes décidés à ne rien voir, ne rien entendre, ne rien com- prendre, ne rien faire alors qu'il suffit de mettre le nez dehors pour être plongé dans un monde où règne l'hostilité, la vitesse et le vacarme de l'agressivité auto- mobile. Un monde dans lequel la convivialité se fait aussi improbable que les pépites d'or sous nos semelles.

Pour moi, la convivialité consiste en la relation entre des personnes qui créent une tacite sociabilité, un incon- ditionnel respect mutuel, spontané, enrichi d'un sens aimable du contact social afin de conférer à la relation un caractère le plus humaniste et équitable possible, que ce soit en privé ou en public. En augmentant notre degré d'autonomie et de respect pour autrui et pour notre environnement, chacun augmente son propre pouvoir de contrôle, sa faculté d'autocritique, son sens du jugement sur l'origine et la destination de l'ensemble de nos pro- ductions. Hélas, dans ce monde sévit surtout le matérialisme, le nivellement de la pensée, l'effet moutonnier, tout un fatras anesthésiant l'esprit de l'homme d'aujourd'hui. Un monde où la moitié la plus nantie se trouve toutes les raisons pour pourrir la vie de l'autre moitié, à savoir ceux dont l'unique souhait consiste à se préserver de la violence imbécile, du mal- être et des rêves mégalomanes et égoïstes de leurs contemporains. Quant au décor de ce monde, il est plaqué de froideur, sans âme ni rondeurs, tout y est trop mécanisé, trop impersonnel, inhumain, démesuré pour être aimable. Songeons combien, notre vie durant, il est dramatique de se voir contraint au travail forcé, uni-

quement, ou à peu de choses près, pour maintenir en ordre de marche le système, assurer l'accroissement de richesse des dirigeants et donc la main de fer capitaliste dans un gant démocratique truqué. Nous sommes mis en demeure, à vie, de payer pour nous loger, payer pour nous nourrir, payer pour nous soigner, pour absolument tout. En échange, cette masse de paiements ne nous offre jamais le bonheur, mais un esclavage. Ces dîmes font de la vie de millions d'êtres une manière de punition. La nature, elle, n'achète ni ne vend rien, elle fabrique gratuitement de la vie, elle nous permet d'en jouir mais elle ne connaît aucun travail, ce travail qui mène de plus en plus au chômage et à l'exclusion. Ainsi la liberté des électeurs s'achète-t-elle par tous les moyens. Fondamentalement, il n'y a aucune raison de trouver cela logique dans une société qui ne pense plus que par l'argent, le jugement, la coercition et l'exclusion. Et puisque c'est bien le cas, c'est que notre conditionnement a atteint un point de non-retour et que nous avons gommé de nos consciences la manière dont vivaient les peuples premiers, ces gênants témoins consciencieusement éradiqués de notre horizon. Histoire de faire passer ce que nous vivons pour normal. A propos, jusqu'à quel point l'homme l'est-il ?

Ce qui peut passer pour moraliste, et tant mieux, la morale (cette fidélité à des principes salvateurs, civiques, non puritains et censeurs) étant de ces vertus qui nous font le plus défaut, ne s'adresse évidemment pas aux adeptes de la cause environnementale. Il s'agit de s'adresser à ceux qui n'ouvrent jamais un livre, qui ne s'informent que par le biais des magazines *people* ou de la télévision, qui ne se soucient guère de l'oasis-Terre, du moment qu'ils peuvent faire entendre à la ronde les pul-

sations barbares de leur sono ou exhiber le dernier gadget portable à la mode. Au passage, permettons-nous également de rappeler la raison d'être des quelques courageux, bénévoles ou professionnels, qui résistent, refusent de fermer les yeux sur la surpopulation, le massacre de milliards d'animaux pour nous nourrir, la disparition de nos forêts, l'hégémonie des dogmes. Ils s'arc-boutent contre le rouleau compresseur de la bêtise mondialisée, vaste machination qui rampe, en col et cravate, à contresens de ce que sont en droit d'espérer tous les enfants d'un monde qui se prétend humanisé depuis des millénaires. Leurs travaux de ravalement, leurs actions associatives sont gages de dévouement désintéressés. Les milliers d'arbres qu'ils plantent chaque année, ce ne sont même pas eux qui pourront profiter : ils les plantent généreusement dans l'espoir qu'ils profitent aux générations suivantes.

Les actions entreprises sans relâche par les défenseurs de la nature parviendront-elles à figurer manière d'exemples aptes à susciter un engouement plus étendu ? A mon avis, c'est surtout auprès de nos enfants que notre espoir peut encore avoir du sens. C'est en eux que couvent les bons gestes ou les drames de demain. Mais c'est à nous de revoir la manière dont nous les éduquons, parce que, d'une façon ou une autre, si nous ne nous engageons pas, quelles peuvent encore être les raisons de nous plaindre de quoi que soit de ce qui survient et de ce qui nous attend ? L'enlisement dans la passivité nous vouera à devenir des ennemis les uns pour les autres, de tristes cibles commerciales, de sinistres moutons nourris aux faux besoins et vivotant dans un environnement urbain débarrassé de toute humanité capable d'encore procurer le moindre goût de vivre. Trêve d'illusion, nous sommes à

un pas de ressembler à ce portrait-robot. Cette nature que d'aucuns tondent au millimètre, aseptisent, rabotent, désertifient, ont-ils jamais un seul instant songé qu'elle s'est peut-être fourvoyée en leur concédant une place sur Terre ? Les autres, les « khmers verts » (souvenez-vous : *tout doit être détruit ou remplacé...*) ainsi que les surnomment les anti-écologistes qui s'évertuent à avertir l'opinion publique que cette dernière fait fausse route en participant à la mascarade des élections, qu'elle se complaît dans des valeurs obsolètes, sont aussitôt la proie de l'opprobre, la cible rêvée destinée à nourrir la piètre politique des démagogues. Pour l'heure nous n'en sommes qu'aux joutes verbales, entre ceux qui contestent la valeur marchande de la vie et ceux qui prônent que tout est permis, puisque les prouesses scientifiques le permettent. Mais avec le temps et les pénuries énergétiques qui s'annoncent à l'horizon d'Economia, terre d'illusion et de dégradation, cela risque fort de changer.

Aujourd'hui, au nom de l'humanité, défendez la vie dans un ouvrage édifiant ou en vous investissant dans des actions fortes sur le terrain, et demain, un autre bouquin sera publié qui vous fera passer pour un vulgaire et ridicule agitateur. Le comble est qu'il n'est plus d'épithètes assez grossiers ou incongrus pour désigner à une population crédule les personnes honnêtes, sincèrement préoccupées par le méthodique saccage de notre bien commun qu'est l'environnement et qui n'appartient à personne, sinon à la Terre seule. Oui, les véritables écologistes, qui ne se mêlent ni de politique électoraliste ni de compromissions foireuses en échange d'un peu de pouvoir éphémère contre corruption, sont aujourd'hui copieusement raillés. Ils sont l'heureux grain de sable, le bouc émissaire dans la machinerie consumériste. Leurs

discours, qualifiés par certains de catastrophiste, ne monte pas au cerveau des tenants du pouvoir ni de la masse populaire qui met les mains de ses maîtres aux commandes de son sort. Quoi qu'il advienne, la nature se chargera de nous remettre à notre place, en nous concoctant de quoi nous faire paniquer à coups de tornades, d'incendies, de déluges et glissements de terrain qui mettent vite tout le monde d'accord et font, au passage, les beaux jours de la mafia des banques et des assurances. Tout cela pour un temps. Car les boursicoteurs ont désormais de la pratique. C'est qu'ils ont acquis de solides réflexes salvateurs. Plus aucun problème pour imaginer des stratégies destinées à maintenir à flot leur radeau vermoulu et voguer vers de nouveaux marchés, en s'imaginant qu'ils atteindront sains et saufs les rives du mirage qui les obsèdent. Voilà aussi pourquoi les contestataires du laxisme, les abonnés à une décroissance réfléchie, les pourfendeurs de la condition animale sont voués aux gémonies : parce les « autres » savent qu'ils ont raison de ne pas considérer que tout est dû à l'humanité, et de le rappeler sans cesse aux amnésiques des temps modernes. Nous n'ignorons pas des causes premières à qui nous devons l'essentiel de nos problèmes sociaux, économiques et environnementaux. Nous disposons de tous les éléments pour comprendre que notre survie dépend de notre opposition au délire de la croissance élevée au rang de religion du profit immédiat. L'écologie, elle, se défend d'être un dogme vert. Sa raison d'être n'est que la juste conséquence du sursaut de lucidité qu'éprouvent encore certains d'entre-nous. Il est évident que la nature ne doit pas passer *avant* nous mais *avec* nous. Et que l'on se souvienne qu'en l'absence de capital-nature digne de ce nom, toute l'aide humanitaire dont nous pouvons être capable ne suffira

pas à maintenir notre civilisation en état de survie. Nos exigences d'adultes, vouées pour la plupart au culte de l'argent ou des apparences, ne doivent pas occulter le fait que, sur une planète dont nous continuons à souiller et à dénaturer les moindres recoins, il est vain, sinon cruel, de donner la vie à des êtres en nourrissant l'illusion de leur assurer un avenir qui ait une chance d'avoir du sens. Hormis cela, les tourments, les guerres que s'infligent les hommes semblent toujours beaucoup plus importants, au point de passer avant le soutien que nous imposent nos devoirs vis-à-vis de la faune, de la flore, de l'humanité défavorisée. Pour être une fois de plus dans la lignée de maints penseurs, ne perdons pas de vue que si toute l'aide octroyée par des organismes de « secourisme humanitaire » cessait ses activités, notre société s'effondrerait. En l'absence de ces associations d'entraides et de défense, de ces ONG et des myriades des bénévoles, où en serait le monde occidental, déjà vacillant sur sa corde raide pourrie ? A quelles personnalités politiques réllement désintéressées devons-nous le courage, le dynamisme, l'imagination d'avoir créé la plupart de nos organismes charismatiques ? Combien de ces députés, de ces sénateurs, et autres ambassadeurs de la finance, politiciens corrompus, industriels arrogants offriraient sans sourciller une bonne part de leurs avoirs afin d'aider à sauvegarder ce qui reste de notre environnement ? Le millionnaire qui ira jusqu'à se dépouiller pour sauver la planète, et donc l'humanité, ne doit pas encore être né. Mais qu'il se dépêche. Si, depuis quelques décennies déjà, l'animal humain est en passe de figurer au nombre des espèces en voie de disparition, observons la manière dont nous vivons pour en connaître la raison évidente. Aujourd'hui un conflit ici, un autre demain, là-bas, et le même scénario dure depuis des siècles.

Faut-il être à ce point tolérant avec la stupidité de *sapiens* ? Sa présence sur cette planète ne cesse, de jour en jour, de se révéler hautement nocive, tellement la plupart de ses comportements sont peu en rapport avec les plus élémentaires réflexes de survivance. En somme, qu'est-ce qui a le plus d'importance entre une folie croissante, avec son espérance de survie en peau de chagrin, le mal vicieux qui lui intime de régenter férocement et féodalement tout ce qui n'entre pas dans l'ordre financier, corrupteur, conditionneur, et la volonté d'un radical changement de notre façon de penser la vie, d'éduquer les enfants, de concevoir le bonheur, l'avenir ?

Dénoncer ne suffit plus, cela va de soi. Donc il importe à présent de s'insurger, d'entrer en lutte, d'agir. Nous n'ignorons plus que la politique conçue par nos dirigeants et leurs cénacles de courtisans s'avère malsaine, confuse, par trop intéressée. Leurs décisions n'ont eu de cesse de nous mener en bateau sur des flots d'injustices, de sang, de trahisons, de mensonges et de flagrantes inaptitudes. Persister à asseoir des incompétents aux postes de commandes de notre vie, continuer à approuver le discours né de leur ego surdimensionné, s'obstiner à leur abandonner intégralement notre pouvoir sans exiger d'eux de sérieux comptes ou qu'ils cèdent, dans les plus brefs délais, la place à plus honnêtes, ne fait que le bonheur des nantis et des apprentis-sorciers qui les soutiennent, les commanditent en coulisse. On licencie instantanément n'importe quel ouvrier ou fonctionnaire. Nous devrions pouvoir en faire autant d'un ministre ou d'un chef d'État ! Dans la pléthore des décideurs on ne remarque guère de véritables bienfaiteurs de l'humanité. D'ailleurs, il n'y a aucune raison de les encenser comme tels, parce qu'aux veilles d'élections, forts de leur statut et des deniers du

peuple, ils sont parvenus à médiatiser à outrance leur auréole de bons apôtres et à agiter l'étendard de leurs promesses faciles. Ce qu'ils laissent derrière eux comme ratages, mépris du peuple, compromissions est amplement explicite pour que nous n'oubliions jamais qu'ils sont, pour la plupart, essentiellement préoccupés par le maintien de leurs privilèges, de leur éphémère gloriole. Le reste n'étant qu'orgueil mal placé et stratégies destinées à donner le change aux naïfs. A de rares exceptions près, on ne trouve parmi la caste politique que peu d'êtres vraiment dignes d'être désignés comme intègres, lucides, dévoués et solidaires de la cause humanitaire et environnementale, fondamentalement indissociable l'une de l'autre.

Ce dont la cause de la nature souffre, c'est d'une pénurie de bras, de bon sens, d'honnêteté et de coopérations désintéressées similaire à la cause humanitaire. Nous sommes pourtant suffisamment nombreux et responsables pour nous impliquer à plus d'un niveau. Mais il est difficile de dénicher ce genre de vertus et de motivations au sein de la meute des économistes, des promoteurs immobiliers ou des banquiers. Jusqu'ici, toutes nos cultures, nos civilisations, nos sciences, nos religions, nos caricatures de héros politiques ont totalement échoués dans leurs projets de paix, de bonheur fraternel. Le vice de procédure nous saute aux yeux chaque jour. A nous de le désamorcer, sans plus nous demander si notre voisin a compris, s'il va lui aussi réagir. De toute manière, si rien ne change fondamentalement dans notre manière de vivre, nous irons immanquablement au-devant de crises à répétition, de plus en plus difficiles à surmonter et génératrices d'une violence exacerbée à laquelle nul n'échappera. Nous connaîtrons de nouvelles guerres, plus

plus pour du pétrole, cette fois, mais pour un peu d'eau, un peu de sol cultivable, quelques chiches denrées. Et nous l'aurons diantrement mérité, car ce ne sera pas faute de n'avoir pas été avertis ni d'avoir eu les moyens d'agir de la bonne manière. Ainsi que l'on s'y plaît à le répéter, notamment chez Natagora : *La biodiversité ne sert à rien, sauf à assurer notre survie*. Soit nous comprenons immédiatement ce dont il s'agit, et dans ce cas nous réagissons séance tenante de manière idoine, par exemple en adhérant aux actions de protection de la biodiversité, de transmission des pratiques de permaculture, de biodynamie, de savoirs basés sur l'observation et la compréhension de la nature, des énergies renouvelables, la protection des écosystèmes forestiers, la récupération, la réparation, une alimentation majoritairement végétarienne, une production alimentaire qui évite un maximum d'emballage, de transport longs, coûteux et polluants, etc. Soit nous adhérons au fatalisme ambiant et nous nous contentons d'attendre stupidement de payer l'addition.

Responsables de notre sort, nous prétendons devenir tous heureux riches, ce qui suffit immédiatement à nier toute possibilité d'être heureux sobrement, en *partageant*, en *donnant*. Ainsi perdons-nous de vue que les pires des esclavages sont ceux que nous nous imposons. Il n'y a pas plus classique processus pour barrer la route au temps vécu dans les rythmes naturels, en sachant nous contenter de peu. La simplicité, la sobriété sont d'excellents moteurs de la créativité et de la santé du corps. C'est la porte enfin ouverte à la rencontre réelle entre les humains. Mais continuer à mettre au monde des générations d'enfants qui nous ressemblerons dans nos comportements actuels ne fera qu'accélérer le processus

d'agonie de cette ère de la démesure qu'illustre parfaitement le sort de l'île de Pâques. A chaque fois que le progrès technique fait un pas en avant, nous en faisons spirituellement deux en arrière. La société des humains n'instruit toujours pas intensivement à la retenue, à la lenteur, au partage, à l'empathie ou à la communication non violente. Il faudrait qu'elle accepte à nouveau de partager son espace de vie avec la flore et la faune, d'intégrer leur foisonnement, leur liberté, leur exubérance dans un mode de pensées et d'actions qui fasse de la nature, un tout et non plus un monde étranger de celui de l'homme. Cette société humaine est hélas composée de millions d'êtres sciemment ou involontairement toxiques qui provoquent plus de problèmes qu'ils n'en résolvent. Ce qui en émerge de plus apparent est une propension à une grande exigence envers la vie plutôt que la conscience de lui rendre, par le biais d'attitudes raisonnées, ce que nous lui empruntons. Si c'était faux, nous le saurions depuis longtemps et la planète ne se trouverait pas dans l'état calamiteux que nous connaissons. Imbus de notre puissance et l'importance que nous attachons à nos démesures, nous pouvons tout raser, des montagnes jusqu'aux forêts, vider les mers de ce qu'elles contiennent, pour qu'en fin de compte la nature ait quand même le pouvoir de nous faire disparaître, alors que nous venons à peine d'entrer en scène. Que l'on soit de bonne foi ou que l'on nie la réalité, nos convictions personnelles n'ont aucune importance, puisque le compte à rebours n'attend personne. *Le déclin des civilisations s'explique souvent par la montée en force de groupes d'intérêts qui échappent à l'action politique. C'est ce qui arrive lorsque les institution ne sont plus adaptées à la réalité.*(1)

(1) Francis Fukuyama

L'environnement, ce sont des lambeaux de Nature que l'incommensurable et inénarrable inconscience humaine n'a pas encore détruits et qu'une poignée d'indignés tente, dans un combat désespéré, de préserver contre vents et marées ! J. Delacre

SORTIR LA TETE DU TROU

Je me souviens d'avoir un jour lu qu'*un gouvernement qui n'a pas d'oreilles pour entendre n'a pas de tête pour gouverner*. N'est-il pas flagrant que nous subissons ce phénomène depuis trop longtemps ? C'est dire assez s'il nous faut redoubler d'effort dans le domaine associatif pour faire pencher la balance vers le peuple et ses souhaits les plus sains, les plus collectifs. Étrangement, dans notre société, la notion de don ne semble pas faire partie de notre panel d'activités, ni de nos réflexes naturels, spontanés. C'est que nous laissons probablement trop de liberté à notre cerveau reptilien.

Nous avons certainement pratiqué maintes vertus aux tous premiers âges. Mais avec le développement de technologies et d'activités allant à contresens d'une économie digne de ce nom, avec le sens de la propriété et l'avènement de la monnaie, nous ne connaissons plus guère l'acte désintéressé, le don de temps ou de nous-même. Tout doit se payer, se mériter. Ayant décidé que tout a une valeur marchande, fussent les plaisirs les plus futiles, toute disponibilité de biens ou de services est dûment comptabilisée, subordonnée à un quota de valeur qui n'est jamais qu'une convention artificielle, mais qui peut être revue et corrigée à volonté.

Quoi que l'on fasse, où que l'on aille, notre première réaction n'est-elle pas de songer à « ce que l'on doit » ? Ainsi s'est bâti peu à peu un empire mercantile. Avec l'avidité envers le pouvoir que procure l'argent, s'est creusé un fossé de plus en plus large, entre démunis et nantis, qui entraîne tôt ou tard un déséquilibre savamment entretenu entre les deux parties, afin d'assurer le confort de la seconde. Ce n'est guère autrement que l'on édifie un système capitaliste corrompu, déshumanisé, artificiel, dans lequel les grossiums imposent leurs lois. Quel que soit le public visé ou la tranche d'âge, la moindre de nos activités ne se conçoit plus autrement que par l'échange d'une contrepartie sonnante et trébuchante. Une fois de plus, cela n'a rien de naturel. Dans ce monde du lucre, les altruistes, les donateurs font figure d'exceptions, de mutants bénéficiant d'un autre type d'intelligence. Observons que s'il advient que nous soyons sollicités pour l'une ou l'autre cause «lointaine» de nos préoccupations personnelles, son urgence nous apparaît fréquemment secondaire. Pourtant, si une association humanitaire ou écologique demande de l'aide, ce n'est pas par sport ou par désœuvrement. Mais cette incessante quête auprès des citoyens, révèle que les dirigeants de gouvernements font un usage peu humaniste de leurs budgets. Par contre, dans cette partie riche du monde qu'est l'Europe occidentale, le citoyen fait souvent preuve d'une immense générosité envers lui-même, détenant généralement toujours de quoi satisfaire ses addictions et autres somptuaires caprices. Or, la plainte la plus généralisée est de n'avoir jamais assez d'argent. Curieusement, dès qu'il s'agit de nos petits plaisirs, nous parvenons à nous masser en hâte autour d'infernal circuits automobiles ou de courts de tennis, quand ce n'est pas tout aussi volontiers sur les gradins des stades ou des

arènes, faisant sans broncher la file devant les guichets des halls d'aérogares, des usines à spectacles tonitruants et fumigènes extrêmement gloutons en énergie, tout cela en échange de sommes souvent coquettes. Étonnant, non, cette soudaine capacité à déployer une grande richesse de temps ?... C'est fou ce qu'alors nous nous découvrons un impressionnant potentiel d'énergie et de patience occultant totalement l'impact environnemental de ce type de distractions.

Immergés dans les contraintes parfois absurdes du monde du travail, entraînés dans les cadences insensées de nos activités professionnelles, forcés de produire tant de babioles superflues à l'heure ou de répéter une même série de gestes jusqu'à l'abrutissement, le chantage au labeur nous astreint à perdre notre vie en espérant la gagner. Face à cet univers de la contrainte contre survie, le bénévolat fait presque figure d'incongruité. Il n'est d'ailleurs pas rare qu'on l'observe d'un œil suspicieux. Et il est même des cas où il ne fait guère bon ménage avec les professionnels... pas nécessairement plus compétents ou consciencieux. La peur de se voir déprécié, évalué à l'aune d'énergumènes bénévoles d'un autre âge a de quoi inquiéter peu ou prou les mercenaires affectées à l'inconditionnelle allégeance au patronat. De fait, si le premier quidam venu se met, en électron libre, à faire un « travail » *gratis pro deo* et, qui plus est, nanti d'une conscience et d'une efficacité tout ce qu'il y a d'honorable, n'y a-t-il pas là un risque de perdre notre dérisoire et illusoire petit pouvoir gagné à la face des pourvoyeurs de salaires ? Certes, toutes nos activités susceptibles de prétendre à un niveau élevé et qui par conséquent imposent la possession de compétences strictes et certifiées, ne peuvent se voir partagées par des bénévoles

pour des raisons simplement techniques, pratiques ou juridiques. Et pourtant, ne voit-on pas des médecins se dévouer généreusement, des retraités continuer à prodiguer leurs conseils, leurs savoir-faire, alors qu'ils auraient toutes les raisons du monde de fuir celui du travail forcé ? Dans tout bénévole ne sommeille pas forcément un stakhanoviste frustré, n'en déplaise aux ORBEM, en Belgique, et autres ANPE en France, qui se plaisent à traquer, à suspecter tout sans emploi qui chercherait à être utile et à conserver sa dignité. Avec le temps ré-apprivoisé, le moment de la retraite offre le recul nécessaire pour aborder la réalité d'une manière sans doute plus souple, dégagée de certaines contraintes, harcèlements ou chantages patronaux. Plus un système est complexe plus il est fragile, et plus il est fragile plus il est concentré sur la vanité de ce qu'il considère comme étant ses valeurs. Pour défendre ces dernières, il ne peut que diviser pour régner et user de la coercition, complètement aveugle sur l'absurdité de sa finalité. Il faut marteler que les personnes dépourvues d'emploi n'ont pas à être à l'entière disposition d'un marché de l'emploi, que les susdits n'ont pas plus à être considérés tels des esclaves disponibles à merci. Le comble étant que le secteur de l'écologie et du protectionnisme actif, du nettoyage de la nature, de la reforestation, du maintien bocager, etc. est un très sérieux potentiel d'emplois en tous genres. Mais cela n'intéresse aucunement les industriels, lesquels préfèrent dicter leurs conditions et souhaits personnels aux élus, qui à leur tour font des pieds et des mains afin que le peuple se plie aux impératifs d'un « marché » du travail, via les formations forcées, la promotion de métiers sans horizon, tout justes bons à graisser les rouages du système et à faire croire qu'il fonctionne à merveille selon une logique soi-disant

vouée au bien commun. Sous l'œil inquisiteur et bien-pensant d'un régime autoritaire qui compte des millions de «petits chefs» complices, les bénévoles vont parfois jusqu'à être soupçonnés, sous l'œil torve de mesquins fonctionnaires, de travail *au noir* ou encore de fuir l'impérative disponibilité exigée par l'impitoyable monde du travail... pour le travail. Un monde sacro-saint, truffé de grossièretés, de provocations imbéciles, de rythmes abrutissants, d'exigences infâmes, de corvées stupides, de bruit, de productions d'objets, d'emballages, de papier destinés à être jetés à la poubelle après un seul usage, un monde de pollution, de gaspillage de matériaux et d'énergie constant dans lequel sévit, en prime, non-sens, chantage et harcèlement. Ce monde est fier de cette puissante machine à décerveler, qui aliène de la vie ceux qui s'y adonnent et bannissent du droit de vivre ceux qui le critiquent et refusent ses inepties. Le seul terme «travail» donne des boutons, tant il est détourné de sa signification première : *tripalium*, trois pieux, instrument de torture. Obéissance et soumission, sanctions et exclusions, dont il n'est pas sûr qu'elles ne s'accompagnent pas parfois d'une once de sadisme inconscient. Tels sont les iniques principes auxquels beaucoup d'entre-nous s'attachent volontiers, comme à des boulets, allant jusqu'à prétendre que c'est grâce au travail que nous pouvons nous prétendre *évolués*.

Quant au bénévole, certes il « travaille » lui aussi, mais plus que de figurer un banal forçat contraint et soumis, il connaît la satisfaction rare de choisir son emploi du temps et ce à quoi il veut se consacrer ainsi que la manière dont il veut être utile à la société, en parfaite connaissance de cause. Ainsi, plutôt que de parler de travail faut-il lui reconnaître la liberté de pouvoir s'accom-

plir dignement, la conscience sereine. Dans un sens il a de quoi faire un tantinet honte à tous ceux qui font des pieds et des mains pour qu'une part grandissante de la population ne parviennent plus à trouver d'emplois dignes de ce nom. Et surtout pas dans le domaine de la sauvegarde de la biodiversité, la laissée-pour-compte du marché du travail, un marché sur lequel nous sommes trop esclaves ou marchandises nous-mêmes. Pourtant, nul ne peut dire que la nature ne rapporte rien, elle qui nous procure gratis tout ce dont nous avons besoin.

L'environnement n'a pas sa place dans les propos de la plupart d'entre-nous, et ce depuis notre enfance. La nature - ou ce qu'il en reste et que l'on nous fait passer pour tel - on ne l'aime que propre, sans dangers (réels ou imaginaires) et de préférence sans aucun devoirs vis-à-vis d'elle. Cette nature n'est appréciée que dans les parcs, assis sur les banquettes de petits trains ridicules. On l'aime aussi beaucoup au cinéma, dame, aucune piqûre à craindre, ça ne tache pas les vêtements et on ne risque aucun accroc... C'est cependant dès notre plus jeune âge que nous devrions être formés pour atteindre un jour une conscience universelle, pour accepter la vie telle qu'elle est, plutôt que de nous soumettre aux stupides injonctions liberticides, anti-nature. Nous avons mieux à faire que de marcher au pas cadencé, que de subir les outrances des régimes politiques, que baigner dans le conditionnement d'une société pseudo-humaniste et solidaire, capitaliste, productiviste, traditionnaliste générant patriotisme, spécisme, nationalisme, sexisme, toutes véritables tares qui n'appartiennent qu'aux humains et qui ouvrent la voie à toutes les formes de tortures, au racisme, au harcèlement, à l'établissement des frontières, et donc des guerres. Ce moule, dans lequel, tout marmot

déjà, on nous enserre, projette de nous conforter dans la conviction meurtrière et grotesque que nous sommes différents des animaux et qu'il nous revient d'autorité de les exploiter, de les maltraiter et supplicier. C'est d'autant plus faciles qu'ils ne peuvent se plaindre. Ce que l'on peut faire aux animaux non humains, on le fait aussi aux humains. *Délivrés de l'obligation de paraître civilisés, la plupart des êtres humains deviendraient rapidement des barbares.* (1) C'est à la hauteur de notre empathie et à l'acceptation de notre propre animalité que nous devons nous hausser, plus qu'à celle de nos abattoirs. Beaucoup d'animaux se dévorent entre eux ? Soit. Et encore, pas tous. Mais il se fait que l'homme détient un néo-cortex lui permettant de faire une énorme différence entre l'instinct et la compassion, entre la capacité de choix et celle d'augurer du futur, entre la reconnaissance de la douleur chez tout être vivant du règne animal et le mépris, l'indifférence, la cruauté, le refus de la culpabilité. Pour paraphraser ce que nous confiait Hubert Reeves au cours de l'émission télévisuelle « Nom de dieux » : N*'ajoutons pas notre propre cruauté, notre violence à celle d'une nature qui ne ménage pas son inventivité en la matière*. Confrontés à l'univers, que sont nos problèmes personnels, professionnels, familiaux, budgétaires ou de santé ? Aussi difficiles à vivre qu'ils puissent être, ils n'ont absolument rien de primordiaux et n'ont pas à exacerber notre égocentrisme ou notre mépris pour le reste du monde. A l'heure du repas, le sang dans nos assiettes, les tranches de cadavres sous cellophane, les purées d'animaux en terrine ou en boudin ne nous rappellent plus rien du mammifère ou du gallinacé dont il proviennent, ni de la façon dont il a pu aboutir entre nos couverts. Cela n'a rien

(1) Aldous Huxley

pour nous perturber. C'est que nous avons été étourdiment éduqués - tradition oblige ! à trouver normal cette pratique, puisqu'il est communément admis que nous sommes des êtres dominants, autrement dit éminemment supérieurs, objets quasi consacrés de l'Univers, comme chacun sait. La viande, c'est bien connu, « c'est fort » (!). Assertion plus fausse que jamais. Les cannibales s'étant gavé de cervelle humaine ne sont pas devenus des génies invincibles. Ainsi font-ils, ces hommes, qui dégustent leurs semblables et amis, hommes ou animaux, qu'ils aiment tant. Et, puis, non, les plantes ne hurlent pas au secours lorsqu'elles se retrouvent dans nos assiettes. Au sein d'un végétal, pas de cerveau ni de système nerveux, donc les réactions y sont purement chimiques. Même s'il appert que les plantes réagissent à divers stimulis extérieurs, ce n'est pourtant pas demain la veille que l'on pourra caresser un baobab et l'entendre ronronner. Les réactions végétales n'ont aucune commune mesure avec ce que peuvent éprouver les animaux. Les types de douleurs que nous pouvons infliger à ceux-ci sont bien plus perceptibles. De muette, cette souffrance se retrouve dans notre organisme, en butte aux maladies, parce que le moindre de nos actes a une répercussion sur une biodiversité qui dépend avant tout d'un sol vivant et du traitement que nous infligeons aux animaux qui en tirent leur subsistance. S'efforcer de fournir des antibiotiques au bétail, s'acharner à modifier génétiquement telle ou telle céréale ne fera, à terme, que réduire de plus en plus nos possibilités de survie. Bien avant l'invention de l'agriculture ou de la roue, nous devions déjà beaucoup de nos progrès, de notre confort, à tous ce que bon nombre d'animaux nous apportaient d'eux-mêmes, à leur corps défendant. Depuis que nous n'en avons plus besoin, sinon juste pour nous en délecter, nous les méprisons.

Par rapport à cela, je me pose une question : sont-ils synchrones avec leur amour de la nature, ceux qui affirment être écologistes et se gardent d'en venir au végétarisme (dont on ne meurt pas!) par tradition, habitude, intérêt financier ou par goût ? Le carnivorisme ne nous est pourtant pas inné et peut facilement subir une refonte à partir de la reconnaissance de nos abus de pouvoir, de nos erreurs et ignorances en matière d'alimentation, d'abord, de respect de la vie des animaux ensuite.

D'autre part, dans le même ordre d'idée, sont-ils vraiment soucieux de la qualité de l'air que nous respirons ces écologistes consumeurs de cigarettes ou fonceurs sur les routes ? Sont-ils véritablement crédibles, ces protecteurs de la nature qui ne renoncent pas à satisfaire leur ego en participant à l'accroissement de la démographie ? Sur une planète limitée, planète-déchetterie dont un cinquième s'empiffre et gaspille à qui mieux mieux, tandis que les autres quatre-cinquièmes marinent dans la pollution et la pauvreté tout en rêvant de vivre comme ceux qui gâchent le monde à toute vitesse. Nous serons bientôt sept milliards d'êtres de moins en moins humains, fomentateurs de génocides et de famines à la chaîne, à être passés maîtres dans l'art de la cruauté permanente. Entre autres divertissements, voilà ce que nous tenons à réserver à nos rejetons, sans doute parce que nous estimons que tout s'arrangera, par le truchement des efforts du secteur associatif, grâce aux saints bienfaits de l'économie ou d'une politique élitiste, grâce à la science toute puissante et, tant que l'on y est, grâce aux effets conjugués de l'une ou l'autre religion qui aura réussi à éliminer ses concurrentes. Nous sommes décidément amnésiques pour ne plus savoir que nulle part, jamais, la

vie n'a conçu de maîtres ou d'esclaves. Aucun de nos musiciens, peintres, littérateurs, architectes ou de nos scientifiques ne fera mieux que ce que la nature, toute seule, sans se soucier de nous, a conçu. La vie est apparue sur notre planète, sans y avoir désigné de propriétaires. Elle est à la disposition de tout le monde et n'appartient à personne. Les frontières que nous y avons édifiées ne contribuent qu'à nous maintenir dans la peur, l'égoïsme et la xénophobie, un monde absurde de A à Z, parce que, surtout surencombré d'hommes. Ce monde ne voit pas - ou ne veux pas voir - le gouffre dans lequel il se prépare à tomber. Enfoncés jusqu'au cou, dans l'incohérence et la contradiction, il est évident qu'il nous faudra plus que tous les sages de la Terre, même s'ils se donnent la main, pour espérer ne pas voir couler l'embarcation commune qui prend eau de toutes parts. En l'état actuel des choses, il devrait aussi nous sauter aux yeux que quantités de bonnes volontés sont étouffées, faute de ne parvenir à se faire octroyer les moyens, dont pourtant les décideurs à l'échelon national disposent, capables de résoudre *à leur origine* des problèmes d'érosion des sols, de pollution, etc. Pourquoi chercher midi à quatorze heures, se disent certains ? Changer nos manières de cultiver bousculeraient toutes nos habitudes, ça prendrait trop de temps et coûterait trop cher, se disent certains, puisqu'il suffit d'épandre des tonnes de lisier sur nos terres, certes fatiguées, mais qui produisent malgré tout ? C'est une façon de voir les choses, évidemment, mais qui ne tient compte que de ce qui rapporte dans l'immédiat. Nos sommes entourés de légions de « braves gens » qui se plaisent à scier la branche sur laquelle ils sont assis.

Au sein d'une société qui reviendrait à un nouveau mode d'économie et de gestion écologique, il faudrait réaffecter à d'autres finalités les usines d'armements (en totale contradiction avec nos prétentions humanistes !) et de produits pesticides. Nos armées de généticiens, de vivisecteurs, de guerroyeurs, de banquiers, d'actionnaires, d'aficionados du nucléaire auraient fort à faire pour se recycler ! Colossal, le budget de la recherche spatiale, de la publicité et de l'armement réunis pourrait être répartis entre les contrées les plus nécessiteuses du globe, et ce ne serait que justice. Pauvres anciens riches qui ne pourraient plus se payer un petit week-end Terre-Lune à 50 millions de dollars, boissons comprises...

Mais l'homme n'aime pas le changement, il craint la perte de ses privilèges, il fuit ses responsabilités et met le masque d'une froide indifférence sur une âme qui connaît probablement l'épouvante. Chasser les vilains nuages est très facile de nos jours, tant nous pouvons être accaparés par des futilités. Pourtant, de ce que nous croyons impossible à bouleverser dans notre société, beaucoup d'aspects peuvent trouver un mode de fonctionnement différent. Nous contestons en posséder les moyens, techniques ou financiers, parce que nous font défaut une volonté, un courage et cette part d'abnégation qui distinguent les êtres réellement progressistes et novateurs de ceux qui tablent sur l'immédiateté et qui instillent cet état d'esprit jusque dans les rangs des dirigeants qui siègent dans les hémicycles où l'on s'efforce de nous bâtir un monde absurde. Tous nos congrès, débats, conférences et campagnes de sensibilisation démontrent que les bonnes volontés existent. Ce ne sont que gouttes d'eau dans la mer, sans doute, car quel sens peut avoir notre humanisme si nous parvenons à vivre chaque jour comme

si de rien n'était, sans nous révolter, sans dire *non* à notre ignorance, à notre indifférence et notre égoïsme ? Que signifie cette modernité, dont nous nous gobergeons, si nous parvenons à tolérer les laboratoires de vivisection, les silos à missiles nucléaires, les corridas, l'agressivité routière, le droit de chasse au premier viandard venu, si nous n'admettons pas la réalité de la douleur des animaux et, plus généralement, la cruauté gratuite et le mépris de l'homme envers tout ce qui vit ? Nous en doutons ? Allons faire un tour dans les abattoirs, jetons un œil bien ouvert sur les batteries d'élevage pour voir à l'œuvre la mort à la chaîne, pour contempler de quoi est capable l'homme industrieux. Sous le prétexte culinaire, nous cautionnons le martyr des animaux. Le dira-t-on jamais assez que le gavage des oies, le dégorgement des escargots, l'égorgement des moutons sont, entre autres pratiques décadentes, indignes d'êtres se prétendent supérieurs. Ainsi sommes-nous les bourreaux vis-à-vis de toutes les espèces vivantes, y compris la nôtre, nous qui aimons « communiquer » à longueur de journée, sur Internet - mais pas avec nos propres voisins, des paroles de sagesse, de partage, de compassion. De cette violence, et des martyrs qu'elle engendre, il faut chercher l'origine dans nos frustrations. Un homme auquel il manque quelque chose n'est pas prêt à écouter, à s'investir dans un quelconque renouveau. L'addiction au besoin est trop puissante et fait barrage à la raison. Tant que ses désirs ne sont pas assouvis il nourrit l'impression que la société, ses contemporains, la vie même, sont injustes envers lui. C'est le problème de la distinction entre désirs et besoins essentiels, ces derniers étant finalement assez réduits. Mais, la possession, le luxe, le surplus de biens, d'espace, de pouvoir rassure. Une fois repus, vêtu, abrité, exempt de maladie, l'homme cherche quelque chose de plus. La

plupart du temps ce sera en s'adonnant à une illusion, à l'accumulation de valeurs marchandes, au jeu du pouvoir, à la quête d'une reconnaissance, du prestige, pour se convaincre qu'il a « réussi » dans la vie et que cela le protège des autres, de la disette voire de la mort. Qu'est-ce qui fait que nous pouvons émerger de mode de fonctionnement ? Ce qui semble fonctionner le moins bien est l'enseignement. Trop banal, jugé lassant, moralisant et ne procurant que des devoirs, il lasse vite. En acceptant de porter le regard plus loin, nous pouvons reconnaître que nos parents, et leurs parents ont été éduqués dans une philosophie particulière de l'existence. Toujours, il a fallu être le meilleur, le plus fort, écraser les autres, parvenir aux plus hauts échelons de la société, sinon on rate sa vie. Autrement dit, les riches ont raison parce qu'ils ont agit *comme il le fallait*, et les pauvres n'ont qu'à s'en mordre les doigts. Un tel concept ne laisse aucune place, aucune valeur à l'environnement, aux valeurs éthiques, à la compassion ou à la solidarité. Nous saute-t-il aux yeux que le monde que nous subissons, c'est le monde que nous construisons tous, à chaque instant, dans le moindre de nos gestes ? Ce cycle pervers, nous le reproduisons encore et toujours, machinalement, avec désinvolture, auprès de nos propres enfants. Gouttes d'eau dans la mer que nos sursauts de conscience, disions-nous ? Certes, mais l'océan n'est-il pas fait de milliards de gouttes d'eau ? Pour sortir d'un cercle vicieux millénaire peu à notre honneur, il faut avoir subi ce choc qui nous fasse comprendre que nous avons été trop loin, il faut avoir encaissé la gifle de la honte pour reconnaître les faits, chercher à savoir pourquoi nous en sommes arrivés là, pour comprendre que si tous les humains consommaient comme les belges, il faudrait quatre planètes et demi...

Souvent, je me prends à songer qu'est ennemie de la vie notre vanité qui prétend tout régenter, par la technologie la science, la chimie, la politique, la violence au nom de nos aspirations à un futur qui nous apporterait le bonheur. Or, à la lecture du passé et du présent, nous pouvons à présent prévoir ce qui nous attend, comprendre pour quelles raisons une civilisation disparaît, pourquoi des espèces animales ou végétales sont apparues, ont résisté et pas d'autres, durant des centaines de milliers d'années. Forts de nos connaissances, nous pouvons aisément lire dans la planète la gigantesque saga de la vie, repérer les impasses dans lesquelles nous nous engageons aujourd'hui. Le futur ne sera pas meilleur que le passé tant que nous perdurerons dans nos modes de pensées, d'actions, d'éducation de ce siècle. Le «hic» est que notre environnement, lui, n'en peut plus de nos débordements. Nous vivons une double contrainte permanente. Des millions de gens veulent leur part de bonheur, de richesses, de pouvoir, alors qu'un petit groupe détient pratiquement tout le monopole. Des nations entières ont faim, n'ont pas d'eau courante potable, plus de terre à cultiver, tandis que des nababs occidentaux n'ont aucuns scrupules à se prélasser sur plusieurs hectares de gazon déprimant, trônant sur un petit monde de disciples dévoués à la cause de l'enrichissement permanent, et se gavant, comme presque tout le monde, de denrées surgelées, préparées en usines. Tout comme dans les cantines scolaires, les gîtes, les bars, les restaurants. La vie seule décide du moment où apparaissons et celui où nous disparaissons. Il est inutile de vouloir lutter contre cette force. La nature, c'est connu, a horreur du vide, mais aussi des déséquilibres. Le point de déséquilibre, c'est l'homme, c'est lui le nœud du problème. Pendant qu'il cherche à explorer le système so-

laire, sur Terre la nature attend patiemment que l'animal humain ait fini de jouer à l'apprenti-sorcier. Un jour, des millions de pauvres se mettront en branle, pour aller frapper à la porte des banques, des Parlements, des riches et exiger des comptes. S'épanchera alors une violence réactive qui tentera de mettre fin à l'exode, aux migrations environnementales. Le chaos généralisé qui s'ensuivra aura les conséquences que l'on devine aisément. Mais, à qui la faute ? Si c'est à ce genre de perspective que nous devons aboutir, alors nous nous sommes tous moqués les uns des autres. Qui sait, nous avons là l'erreur majeure d'une Nature qui nous attend silencieusement au tournant. Si, en toute chose qu'elle crée, la vie inscrit plus ou moins rapidement sa fin, et notamment en corrélation avec les aptitudes à l'adaptation (pas forcément l'adaptation au pire) nous pouvons en toute logique supposer que l'être humain peut rapidement connaître un sort identique, faute d'avoir pu trouver les bonnes solutions à ses problèmes sociaux et environnementaux.

Quoi qu'il en soit, les défenseurs de l'environnement ont raison de s'insurger. Il faut les aider à résister. La mobilisation commence un peu partout et ce n'est que justice. Pour paraphraser Vauvenargues : formons nos enfants à l'*exigence de l'impossible pour obtenir l'indispensable*. Nous n'avons pas besoin de nous casser la tête pour inventer l'alternative au saccage général, parce qu'elle existe depuis toujours : c'est la logique de la pondération, une logique sur laquelle nous devrions calquer notre conduite de chaque instant. En nous modérant, en acceptant de partager, de donner, de respecter la nature humaine et environnementale nous clarifions notre esprit, jugulons nos désirs éphémères, répétitifs, pour devenir capables de réparer nos pannes de conscience, nous mettre en action

sur la voie d'un renouveau, réellement profitable à tout un chacun, pour enfin nous accepter les uns les autres.

On devient ce que l'on sait et l'on agit selon ce que l'on est. Plus qu'avec les adultes, c'est à partir des enfants et des adolescents d'aujourd'hui que la société de demain se construit aujourd'hui. Aussi, plutôt que d'encore cumuler des millions de nouveaux enfants dans les décennies à venir, plutôt que de croire que nous pouvons ainsi copuler jusqu'à faire de la planète un radeau de la méduse en perdition, nous avons fort à faire pour éduquer ceux qui sont là, déjà en excédent. Ce n'est pas en accroissant le nombre d'êtres humains que nous mettrons fins à nos ennuis, qui ne cessent de croître avec le nombre d'affamés, de sans avenir. La planète nous rappelle, à sa manière, qu'elle a ses limites. Limites qui ne peuvent être franchies sans amener un déséquilibre mortel. En l'état actuel des choses, il est permis de croire que les adultes ne sont toujours pas aussi intelligents qu'ils prétendent l'être. Nous en faisons largement la preuve au quotidien. En matière d'éducation de nos enfants, le résultat est tout aussi fâcheux. L'avons-nous bien été nous-mêmes ? Le laxisme, l'égoïsme, l'abandon de nos responsabilités, l'adhésion à des courants, des modes débilitants, aussi bien en matière scolaire que dans la vie de tous les jours, ont contribué à l'accumulation de dégâts considérables. Il est temps d'y mettre un frein puissant.

J'ai remarqué que les salles d'audiences publiques accueillent la plupart du temps neuf-dixièmes de convertis. Comment toucher le public des absents, des jeunes ? Comment espérer faire boule de neige avec des principes, des théories, des enseignements qui ne sont entendus que par celles et ceux qui se sont déjà, peu ou prou, ratta-

chés aux grands questionnements et à la recherche commune de solutions dont l'humanité besoin ? Parce que nous subissons essentiellement les effets d'une société occidentale de loisirs, de lucre, tissée d'un envahissant réseau d'intérêts personnels et où règne une apparence relationnelle forte. Les lecteurs réguliers ne sont pas sans savoir que les bibliothèques croulent sous les livres traitant de l'environnement naturel, de l'état plus que fiévreux de la planète, de documents injustement qualifiés d'alarmistes, même s'ils accumulent force considérations effrayantes, mais bien réelles, sur ce que nous nous faisons subir depuis quelques siècles, comme de véritables masochistes. Pas une semaine ne se passe sans que sorte en librairie un manifeste, un effrayant état des lieux, un désespérant condensé des risques auxquels s'expose notre civilisation dans les décennies à venir si nous nous réveillons trop tard, un mode d'emploi pour une nouvel art de vivre. Impossible d'échapper aux menaces qui nous sont régulièrement assénées dans les médias. Les périls à venir font toujours recette. Malgré un léger sursaut des consciences, dû en grande partie à quelques personnalités hors du commun, et malgré le faible intérêt manifesté par la grande majorité des citoyens aux problèmes de notre temps, il est difficile, dans l'état actuel des choses, de prétendre provoquer un revirement sociétal massif, fut-il pacifique. D'abord parce qu'il y faut du temps, ensuite parce qu'il y faut l'accroissement du nombre de personnes affranchies de leur soumission au dogme consumériste, et qui soient prêts déterminés à remettre en question leurs actes, leurs valeurs, leurs modes de penser une vie incluant travail, loisirs, consommation, politique et gestion des biens communs que sont les sols, l'eau, les forêts et l'air. L'objectif bien compris de la création d'une nouvelle so-

ciété, d'un retour à un système de fonctionnement misant sur la logique naturelle, augmentée d'un réel humanisme, devrait instantanément faire de chacun de nous un écologiste, au sens humaniste. Pierre Rabhi a raison de nous dire que créer son propre potager est un acte de résistance politique et écologique puisqu'il affirme une option découlant de la volonté réfléchie de vivre autre chose qu'une consommation délirante qui offre de belles paires d'œillères en prime. Faire un choix, c'est affirmer notre pouvoir de citoyen. Pourquoi s'en priver ? Il nous est toujours possible d'abandonner notre raison au profit de ceux qui veulent la dominer, ou choisir de nous ressaisir en opérant, non par une brutale révolution mais en y mettant le temps et les moyens éducatifs. La sélection naturelle, selon Darwin, nous a appris que ceux qui s'adaptent le mieux survivent dans un environnement stabilisé mais qui ne fait aucun cadeau à quiconque. Si la nature impose des règles immuables, identiques pour tous les animaux, celles de notre civilisation, sont totalement artificielles et n'ont donc rien d'intangibles. De plus, en les modifiant, nous risquons fort de mieux comprendre l'intérêt qu'il y a à concevoir désormais notre vie en accord avec la nature. Nos règles, nos lois, nos Constitutions, peuvent être supprimées, amendées autant de fois que les nécessités ou le bon sens l'imposent. Encore faut-il s'impliquer dans une vigilance, une lutte, une résistance permanente. Le premier pas consiste à s'informer, car sans curiosité, sans réflexion, en nous limitant d'avance à la peur, au parti-pris, à la lâcheté, rien n'est possible, alors que tout l'est pour ceux qui décident de notre destin. La peur du changement ne doit pas nous empêcher de ne plus voter ainsi que nous le faisons, pour que rien ne change. Face au pouvoir de la liberté de choix, une des moins bonnes options qui s'of-

frent à nous, est celle du fatalisme. Elle nous enjoint à continuer comme nous l'avons toujours fait jusqu'ici, en ne nous préoccupant que de ce qui concerne notre petite sphère privée, l'accroissement de nos biens, de notre confort et de nos facilités, bref en nous consacrant exclusivement à nos enjeux financiers, comme s'ils ne devaient en rien être corrigés, en persistant à faire une confiance intégrale aux discours qui ne coûtent pas chers. L'option la plus riche en possibles créatifs est celle de la responsabilisation. Elle consiste à exprimer que nous commettons et renouvelons des erreurs si graves qu'elles mettent en péril l'entièreté de l'humanité. Faute d'avoir inconsidérément adhéré au principe d'une croissance infinie dans un monde limité et engorgé nous devons aujourd'hui admettre que cela relève de la démence. Nous devons remiser notre égoïsme au placard, refuser de continuer à être les victimes du discours démagogique économiste doté d'une optique à court terme et qui s'attache surtout à nous rassurer afin de conserver le pouvoir en place. Si nos élus y parviennent si aisément, c'est grâce à notre excès de confiance, et de l'appui d'un maximum de complicités à tous les degrés auxquels ils délèguent de petits privilèges. Et nul n'ignore ce qu'il advient lorsqu'il est donné une quelconque autorité à celui qui le mérite le moins et est susceptible d'en tirer une vanité et une jouissance perverse. Aucun stratège n'ignore que ce genre d'ascendant sert à merveille le système. Une autre de nos implications, celle en matière d'arme- ment, est tout aussi dangereuse pour être négligée. La mort, surtout celle d'autrui, anonyme, lointaine, paie bien. Ce secteur, très prolifique en matière d'emplois et de bénéfices, ne devrait plus nous faire oublier ce que le MIR nous rappelle à sa manière : *tout le monde trouve son compte dans la fabrication des armes, depuis*

l'ouvrier sur son tour, en passant par sa famille, le patron de l'usine et sa famille, le fournisseur et sa famille, le soldat et sa famille, jusqu'au ministre et au dictateur et à leurs sbires... et leurs familles respectives, puisque : *Préparer la guerre pour l'éviter, c'est déjà la vivre.* (1) Est-il encore besoin de souligner que la première option a fait très largement la preuve de son inadéquation pour ce qui est de lutter contre la pauvreté, l'immigration, la pérennisation des énergies, le chômage (l'Union européenne y est pour beaucoup), la préservation de la biosphère, etc ? Ses principes, tous plus calamiteux les uns que les autres, n'ont pas réussi à nous faire entrer dans une ère réellement écologique et humaniste. Le capital-Terre est gravement entamé, aussi c'est à la seconde option que, raisonnablement, nous devrions nous consacrer, afin de trouver des moyens d'actions capables de rediriger notre barque sur une mer de possibilités dont nous n'avons pas toujours conscience, ou dont, faute de confiance en nous, nous doutons de l'efficience.

L'écologie, tout le monde connaît. Qui n'aime pas, entre la poire et le fromage, revendiquer un ensemble de moyens et de règles définies attestant sa bonne volonté de « protéger » la nature, avec tout ce que cela peut comporter de fourvoiements divers, gaspillages et récupérations politicardes ? Le handicap majeur d'un parti écologiste est-il de faire de la politique ? Lorsque nous décidons en toute conscience et liberté de boycotter tel ou tel produit issu de l'industrie chimique sensé nous aider à mieux lutter contre les plantes indésirables ou les insectes dits nuisibles n'ayant plus assez de prédateurs, nous oublions que nous sommes les plus nuisibles de tous les animaux, qu'il n'existe pas de mauvaise herbe et que

(1) Mouvement International de la Réconciliation et des résistants à la guerre

les monocultures sont une aberration. Nous ne faisons pas autre chose que de la politique. Seul le nombre d'adeptes d'un enrichissement naturel des sols, les fervents convaincus d'une culture incluant les bocages, les arbres et toute la vie qu'ils peuvent abriter, peut faire pencher la balance des naturo-humanistes en faveur du retour à une meilleure alimentation.

Que sont 70.000 membres « colibris » sur une population de plusieurs dizaines de millions de citoyens ? Rien moins, sans doute, qu'une portion congrue. Et cependant ces activistes parviennent à résister, à faire la preuve qu'ils ont choisi une voie qui ramène aux bons gestes. La leçon qu'ils nous donne est quotidienne. Maintenant, imaginons un instant que tous les amoureux de la nature de tous âges et de toutes tendances, tous ces utopistes ne rêvent plus mais s'éveillent et mettent en commun leurs savoir-faire pour créer un autre système de société, qu'ils unissent leurs volontés... Il y a là de quoi créer une nouvelle forme d'économie, de politique, d'éducation et de consommation. Nous avons bien créé le pire, nous pouvons tout autant en recréer un autre, plus pérenne ! Si se plaindre des maux de la Terre ne suffit plus, toutefois je reste convaincu qu'il faut continuer à écrire, à lire sur ce sujet. Ne fut-ce que parce que notre mémoire est peu fiable et qu'il est utile de raviver en nos esprits les principes essentiels. Notre œuvre de régénération doit viser le monde végétal d'abord, parce que nous sommes tous subordonnés à ce règne du vivant. Ensuite nous avons à reconsidérer notre mode d'alimentation pour cesser de nous nourrir de cadavres d'animaux. L'alimentation végétarienne ne conduit nullement au trépas ou à l'anémie, et elle est tout aussi goûteuse que l'autre. Seulement, elle ne se base plus sur la souffrance, la cruau-

té, sur la mort industrialisée. De toute manière, les protéines se trouvent facilement parmi des espèces végétales fraîches, saines, bien connues de la population et qui n'ont nul besoin d'antibiotiques ou de pesticides pour nous maintenir en vie. Une vie qui doit dire bientôt adieu aux avatars de la pétrochimie, du travail forcé et qui n'attend que notre engagement, car c'est de cela dont à besoin notre environnement naturel, plus que de discours. D'exemples aussi, comme celui des Japonais, en matière d'agriculture : « En outre, les Japonais ne sont pas des éleveurs, mais des riziculteurs et des cueilleurs. L'implication sur l'environnement est énorme : alors que les pasteurs que nous sommes ne trouvent pas suffisant d'exploiter les terres arables, mais font pâturer leur bétail dans tous les lieux possibles, convertis en prairies par le défrichage, les Nippons laissent tranquilles leurs montagnes et leurs forêts, se contentant des fonds de vallées convertis en rizières. La nature de l'archipel japonais est donc l'une des mieux préservées au monde. » (1)

(1) François Couplan, périodique Valériane n°104, p.57

Nous ne sommes pas des objecteurs de croissance faute de mieux ou par dépit, parce qu'il ne serait plus possible de continuer comme avant. Même, et surtout, si une croissance infinie était possible, ce serait à nos yeux une raison de plus pour la refuser, pour pouvoir rester simplement des humains... Notre combat est avant tout un combat de valeurs. Nous refusons cette société de travail et de consommation dans la monstruosité de son ordinaire, et pas seulement dans ses excès. P. Ariès

UNE REALITE MULTIFACTORIELLE

Notre réalité consiste en un ensemble d'informations qui passent par le filtre de nos capacités interprétatives. S'en déduit un éphémère présent qui ne cesse de balancer en le passé immédiat, disparu, et un futur inexistant. Ce présent n'est donc qu'un semblant de présent, un temps linéaire. Toute information ne peut donc y être comprise que comme déjà désuète à l'instant même de sa transformation médiatique en « actualité » pour être aussitôt dispensée au public. Ce genre d'information est-il utile ? Tout est relatif. Si la nature ne connaît pas de catastrophes mais des cycles, des bouleversements qui ne remettent pas pour autant en cause la survie des espèces vivantes dans leur totalité. Pour l'humanité, il en va autrement. Des incidents divers, des événements, dramatiques ou non, peuvent laisser de terribles traces pour le futur. Il ne suffit que de prendre connaissance du nombre d'espèces animales et végétales éradiquées par le seul impact de nos activités en tous genres pour comprendre que le passé - vecteur d'un présent en son temps - laisse des traces effectivement préoccupantes aujourd'hui dans notre environnement, toujours plus appauvri à mesure que le temps passe.

Par rapport à notre actualité, les tombereaux d'informations qui dégoulinent chaque jour des médias ne présentent d'intérêt que lorsqu'une information, un renseignement, un compte-rendu émerge de ce qui relève du pur anecdotique, du vulgaire sensationnalisme, de la vacuité consumériste, du voyeurisme à l'égard du morbide. Dans ce cas, l'information a très peu de chances d'influer sur notre degré d'insurrection, sur notre faculté d'engagement dans des causes qui concernent réellement l'humanité entière. Avons-nous besoin d'être à ce point submergé d'informations, au point d'en devenir désinformé, de les vivre telles une entrave à nos capacités d'autonomie de pensée et d'action ?

Généralement, les actualités démotivent plus qu'autre chose. Elles sont souvent toxiques, encombrent notre esprit, brouillent notre vigilance, sèment le trouble dans nos déterminations, nos convictions, jusqu'à faire de notre mental une espèce de poubelle destinée à recueillir le pire, les déchets d'une société sur laquelle les médias mettent la pression pour justifier leur financement. Quant à moi, je préfère détourner les yeux et l'esprit - comme je le fais également pour la publicité - pour rester concentré sur mon changement personnel, mon autoformation, mes engagements socioécologiques, pour rester à la disposition des causes humanitaires, animales, végétarienne, environnementale. Tout un chacun a pu s'en apercevoir, les bonnes nouvelles, et il en existe, qui ne sont pas forcément futiles, ne s'impriment pas dans les journaux, ni ne s'entendent à la radio. Les bonnes choses ne font guère de vagues alors qu'en parallèle chaque jour apporte sa provende de malheurs encore chaud, servis à la gloutonnerie des amateurs d'actualités. Et pour lesquels ils ne peuvent, généralement, pas grand-chose.

Par contre, nous pouvons consacrer notre temps à des choses moins déboussolantes. Comme par exemple remettre en cause notre soumission à une Constitution qui aurait dû être écrite par le peuple au lieu d'exprimer le consensus d'une caste de riches, revoir à la hausse nos principes éducatifs obsolètes, agir pour la protection de la nature déjà dans notre potager, puis dans notre quartier, notre commune, notre région. Tisser des liens nos voisins, échanger des savoir-faire, innover des comportements constructifs utiles à la communauté proche, militer pour exiger de nos dirigeants de ne plus figer le pouvoir du peuple dans un gouvernement représentatif, mais à établir une véritable démocratie (alors que, selon Etienne Chouard, nous vivons en réalité une oligarchie, autrement dit une dictature douce) et non plus tolérer une usurpation de pouvoir, pour préférer à cette mascarade un système de vraie égalité des droits et des devoirs. Bref, les raisons de secouer notre passivité, de nous engager, sont légions et constituent une actualité bien plus constructive, susceptible d'intéresser la communauté et de connaître un jour des répercussions, des prolongements positifs, dans l'actualité future de gens vivant à des centaines de kilomètres à la ronde.

Les médias nous manipulent, c'est l'évidence même. A vrai dire, peut de choses échappent à la manipulation. Le tout est de faire la distinction entre information désintéressée de celle qui ambitionne de nous faire agir au profit de ceux qui attisent les circuits médiatiques. Nous avons besoin de sortir la tête du trou dans lequel elle se trouve plongée par notre flux d'actualités parasites. Nous avons besoin de respirer autre chose que de la sanie, de contempler autre chose que le bilan de frasques politiques, militaires ou sociales. La lumière de la

pensée multiple nous fait cruellement défaut, car l'ombre de la pensée unique tient à son empire, aux rêves de pacotille qu'elle nous instille. On ne saurait être bien informé en se contentant de quelques journaux satellites de leurs partis politiques ou de magazines tendancieux, pas plus qu'en écoutant à longueur de journée les diarrhées radiophoniques qui manquent elles aussi de neutralité, ou en se laissant hypnotiser par une télévision dont l'emprise sur notre cerveau est plus puissante encore que nous le supposons. Les interprétations qui découlent de tout cela font que nous nous retrouvons pieds et poings liés, comme lobotomisés et contents de nous-mêmes, sans doute, parce que nous pouvons encore nous dire qu'ailleurs c'est pire qu'ici. Mais pourquoi ne pas se dire qu'ailleurs cela pourrait aussi être mieux ? Parce que c'est une question de distance, de conviction, de moyens, de liberté d'action ? Ailleurs, pourrions-nous nous contenter de subir notre existence, comme nous le faisons la plupart du temps ici ? Nous pouvons avoir un impact sur cet ailleurs étranger, trop lointain de nos mesquins soucis.

La tempérance, la sobriété, la réduction de nos désirs d'accaparement de biens et de notre impact sur la planète est une actualité d'importance vitale, permanente, qui ne devrait pas être distraite par la désinformation. De même que pour le tri de déchet, nous avons à faire le tri de nos informations. Documentons-nous aux bonnes sources, hors des autoroutes de l'information à grand spectacle. En ce qui me concerne, je ne lis ni ne regarde rien de tout cela. Je n'ai jamais possédé de télévision, n'écoute jamais a radio, ne lis plus les journaux depuis plusieurs années. Pourtant, bénéficiant d'une tranquillité d'esprit n'ayant aucun rapport avec un quelconque égoïsme, je suis néan-

moins au courant de l'essentiel qui concerne et préoccupe notre communauté. Les bons auteurs, les conférences, l'engagement sur le terrain, la mise en pratique de nouveaux principes de vie, la lutte au sein de groupes d'activistes et l'autoformation me tiennent, amplement, lieu d'informations et d'actualités, de la manière dont j'ai choisi d'être informé et non plus en subissant n'importe quoi, n'importe quand, n'importe où et sous n'importe quel prétexte. Préférant ma propre posologie, je refuse tout rituel de gavage journalier, à heures fixes.

Une fois consommée la fausse ère de prospérité pétrolière et nucléaire, il s'agira de créer de nouvelles richesses, au moyen d'énergies vivantes, et non plus fossiles, avec de l'imagination renouvelable et le retour à des valeurs non marchandes qui induisent le partage des pouvoirs et des libertés. J-M. Luffin

RENCONTRE AVEC UN ENSEIGNEUR

A la lecture d'un ouvrage, il arrive quelques fois que le lecteur se *reconnaisse* dans les propos développés par l'auteur, comme par effet de miroir. Étrange phénomène que cette similitude avec ce que l'on est, ce que l'on médite, parfois même depuis longtemps, mais sans l'avoir exprimé oralement, sans avoir jamais entendu parlé de l'auteur ni lu aucune de ses publications. Il faut croire que de par le monde existent des personnes avec lesquelles on se trouve ainsi en résonance. Chez le paysan-philosophe qu'est Pierre Rabhi, ce phénomène d'accointance m'a stupéfié. Voilà un homme dont j'ignorais tout jusqu'en mai 2012.

C'est fortuitement que j'ai fait sa découverte tandis que j'effectuai sur le réseau Internet une recherche de documents relatifs à la culture potagère. Comme quoi, être sainement curieux et rester en éveil a du bon. J'étais alors rédacteur bénévole du bulletin de liaison de l'association Natagora, pour sa régionale de Famenne, à Rochefort. En quelques *clics* je me suis retrouvé « face à face » avec l'un des premiers fondateurs de l'agroécologie en France. Rapidement, je suis passé de l'intérêt à l'enthousiasme le plus énergisant qui soit, en visionnant tout ce que Youtube contenait d'extraits de conférences et d'entretiens, dans lesquels intervenait ce peu ordinaire

ardéchois qui commence, à juste titre, à être de plus en plus écouté. Demeurer indifférent à ses propos, pétris de justesse et de clairvoyance relèverait de la mauvaise foi. A l'instar de Nicolas Hulot, je me suis dit que cet homme-là méritait que l'on s'y intéresse. Depuis, j'ai lu plusieurs de ses livres, afin de me familiariser avec les prolongements de sa pensée, aussi pour découvrir ses actions menées dans diverses parties du monde avec, en parallèle, le développement du *Mouvement Colibris* en France. Ce qui eut pour résultat un affermissement dans ma motivation à suivre le projet de société conviviale, humaniste, véritablement écologique, que relaie ce mouvement appelé à prendre de l'extension. Les premiers gestes pratiques consistèrent à faire don de mon temps et de moi-même, tout en faisant l'économie des mauvaises habitudes et l'élimination des activités superflues.

La parole sincère, authentique, ne trompe pas. Elle se reconnaît instantanément. C'est celle qui nous touche par sa simplicité. Ainsi se reconnaît-on vite dans ces êtres qui ont ce sens de l'humain, de la collectivité, qu'ils sont parvenus à protéger d'un progrès factice, essentiellement technologique et chimique. A la fois dispensateur de savoir-faire et de sagesse, Pierre Rabhi, expert international en agroécologie, initiateur d'actions vivifiantes en Afrique, est un véritable enseignant comme il y en a trop peu, doté d'une expérience de terrain dont il a fait la preuve, digne d'un vrai seigneur de la terre. Sa pensée est le fruit d'expériences pratiques qui accréditent ses thèses et s'étalent sur de longues années. Elles portent tout leur poids de lucidité, d'engagement et de raisonnement voués à la collectivité, dans le but de trouver des solutions à nos problèmes d'aujourd'hui. Et il n'est pas question ici d'idolâtrie de ma part.

A ce sujet, m'intéressant à diverses autres personnalités du monde philosophique ou scientifique, l'une ou l'autre remarque désobligeante m'est parvenue, dont la motivation trouve, peut-être, son origine dans une certaine exaspération, à moins que ce ne soit un préjugé d'intellectuel intellectualisant à la critique plus que hâtive, manifestement ignorant des choses concrètes de la sobriété, de l'agroécologie en général et de ses répercussions extrêmement positives pour notre avenir. Toujours est-il que considérer de manière abrupte un homme tel que Pierre Rabhi, jusqu'à en faire une sorte de *khmer vert* ou le *gourou d'une nouvelle religion écologique* est un pas évidemment vite franchi par des personnes oubliant de garder en tout temps à l'esprit de quoi notre existence est redevable. Attitude facile, qui révèle l'ignorance d'un environnement naturel qui n'entre guère dans les préoccupations de prétentieux phraseurs qui usaient encore leurs fonds de culottes sur les bancs du lycée alors que Pierre Rabhi avait déjà les mains dans la glèbe. Il fallait s'attendre à ce que soient proférées des insinuations désobligeantes par des observateurs en proie aux parti-pris fondés sur des sentiments assez misérables. Parcourant en juillet 2012 le blog de Pierre Rabhi, j'y ai lu une de ses réflexions, intitulée *Je ne veux pas être un gourou*, à laquelle, par sympathie, j'ai réagi par un bref commentaire :

La voix des justes résonne dans les villes comme dans le désert. Mais le vent parvient à diriger les bonnes consciences vers l'éveil, comme les bonnes terres donnent, après une bonne préparation, une respectueuse approche, de quoi perdurer un temps. Le temps du partage, le temps du silence, de la tendresse. Lorsque ces voix résonnent, beaucoup d'entre-nous reconnaissent un chant identique. C'est comme un miroir dans lequel on

remarque les griffes du temps. Qu'importe les blessures du corps ou de l'esprit si elles nous permettent de nous conduire un jour sur la voie de la vie bien comprise, non domptée, laissée à sa force et à sa liberté. Je n'apprécie pas les bruits qui circulent - bruits qui prouvent combien on vous comprend mal, bruits qui vous dépeignent comme un "prophète", un phare d'une espèce de nouvelle "religion verte". Vous n'êtes rien de tout cela. C'est le résultat de votre sagesse, qui engendre jalousie et mépris. Vous êtes un indispensable empêcheur de polluer, de consommer bêtement. Et vous figurez un jalon de plus au gré de ma propre quête. Vous effectuez votre rôle de poète, de veilleur, et vous ferez certainement des émules, aussi lumineux, aussi opiniâtres que vous.

En octobre 2013 j'ai assisté à une conférence donnée par Pierre Rabhi, à l'invitation du premier groupe Colibris hors hexagone, sous la dynamique impulsion de son président Jean Vander Elst et de ses activistes bénévoles. Dans les propos du concepteur des *Oasis en tous lieux,* on entend le chant de la terre. On perçoit fréquemment ce que l'on méditait soi-même depuis longtemps, sans pouvoir l'exprimer avec cette verve dont, à 75 ans, notre ardéchois ne se départit toujours pas, avec une authenticité de ton qui nous rapproche aussi du botaniste Francis Hallé et de François Terrasson, que j'apprécient tout autant. On perçoit chez de telles personnes une poésie, une sincérité et un amour indissociable de la vie et de la nature, qui n'a de cesse de nous montrer du doigt, ou plutôt de la pensée, ce que nous ne percevons plus aussi clairement, que nous avons oublié ou dont on ne nous a rien enseigné. Mais ces hommes-là se sentent parfois découragés. On le serait à moins, lorsqu'on constate l'état de la planète ! Dotés de leur expérience de terrain, riches de leurs actions de sensibilisation et de

leurs créations, ils doutent souvent, malgré tout, de parvenir à nous réveiller. C'est notamment le cas de Pierre Rabhi, qui se demande encore *s'il y arrivera un jour.* Cet état d'esprit est celui des hommes qui ont tout donné d'eux-mêmes à la vie, qui nous ont donné ensuite tout ce qu'elle leur a procuré comme force et qui veulent encore, inlassablement, payer de leur personne. Voilà des êtres dont la parole peut nous transformer, pour autant que nous soyons désireux et conscients de la nécessité de modifier notre manière de vie, notre changement personnel étant un passage obligé pour que ce monde ait une chance d'évoluer vers ce mieux que nous souhaitons ardemment, chaque jour.

La mémoire est une vieille outre qui fuira toujours. Paroles d'Indiens d'Amérique du Nord.

DE QUOI DEPENDRA L'ESSOR OU LA FIN DE NOTRE CIVILISATION

Nonobstant la réalité subjective qui nous amène à faire dans l'urgence le constat des actes signifiants, porteurs, à court et à long terme, d'effets avérés en dépit du nombre impressionnant d'interprétations possibles, oiseuses ou au contraire éminemment fondées des comportements humains, nous parlons ici en termes généraux d'impacts, d'influences et de conditionnements suffisamment éloquents, aptes à nous conduire à la présente réflexion. Si l'objectivité totale est une gageure, nous ne doutons cependant pas de la valeur universelle d'une logique incontournable, ni moins de la pertinence des leçons que nous devrions impérativement tirer de nos agissements, toutes origines et toutes finalités confondues.

Peut-être sommes-nous sortis de l'animalité. Confrontés à une technologie à la vélocité et aux effets foudroyants, la plupart d'entre nous en serons convaincus. Toutefois, et cela dit nous pouvons estimer que quantités d'événements relatifs à l'état de pollution, de marasme économique et social, de velléité guerrières et autres paroxysmes religieux généralisés qui caractérisent notre civilisation, semblent devoir leur donner tort. Si tel est le

cas, la raison de la présente démarche apparaît d'autant plus évidente. Aussi, à la question : qui sommes-nous et où allons-nous ? Nous pouvons répondre, depuis belle lurette : nous le savons.

D'après les estimations actuelles, et tout bien pesé, la Terre comptait au Moyen-âge moins d'un milliard d'habitants. Savoir que, d'ici peu, nous ne serons pas moins de neuf fois plus ne suscite pas autant d'émoi ni de panique que le krach boursier de l'automne 2008. Exactement comme si notre globe pouvait contenir le triple d'humains par rapport à son potentiel énergétique, et par rapport aux surfaces réellement habitables en permanence. Exactement comme si importait uniquement l'état de nos comptes en banque, de notre parc automobile, celui de la vente de nos armes aux pays bellicistes, celui des prix de billets d'avion pour nos voyages d'agréments, celui de nos gadgets - pour la plupart superflus - dont nous nous affublons, bourrons nos poches et trimballons en tout temps et lieux. Difficile, en effet, de fermer les yeux et le nez sur le monstrueux accroissement de nos encombrants déchets, ou sur l'aggravation régulière de nos pollutions en tous genres, sur l'emprise croissante des fanatismes chroniques, l'émergence et la banalisation de comportements violents de plus en plus puissants et déterminés, l'exhibitionnisme à l'échelle planétaire, l'égoïste indiscipline qui gangrène les établissements scolaires, la défection ou l'indifférence des parents à l'égard de leur progéniture, etc.

Au niveau mondial, la barre des 210 millions de chômeurs étant sur le point d'être franchie, désormais si nous n'ignorons effectivement pas d'où nous venons, qui nous sommes, pas plus que l'effroyable manière dont nous fonc

tionnons, dès lors nous pouvons aisément en déduire ce vers quoi nous nous dirigeons. Attardons-nous un instant sur les raisons profondes qui nous poussent, par exemple, à chercher notamment dans des loisirs, des fictions qui reproduisent à outrance ce que nous vivons au quotidien. Comment parvenons-nous à y trouver de quoi nous distraire ? Pourquoi, à grand frais, produire des spectacles si peu récréatifs ou instructifs ? Mais d'où peut nous venir que nous ne protestions guère plus, lorsqu'il s'agit de nous préserver de la médiocrité culturelle, du saccage de notre environnement social et de notre biodiversité, de la multiplication des activités énergivores, dévoreuses de santé mentale et contribuant, dans une indifférence quasi générale, au délabrement éthique de notre société ?

Nous savons bien nous poser des questions, et la plupart du temps nous avons réponse à tout. La nature aussi, a ses réponses, ô combien plus effroyablement violentes que tous nos massacres, que toutes nos incohérences. Eh oui, nous aimons nous repaître de spectacles qui mettent en scène des drames humains, des catastrophes, d'affreux conflits qui nous font frissonner, bien à l'abri et en état de léthargie. Nous prenons d'emblée parti pour les plus faibles, les insoumis, les héros vengeurs. Mais dans la réalité, en matière d'injustice et d'ineptie et d'égoïsme, nous sommes passés maîtres dans l'art de refuser aux autres la moindre patience, la moindre mansuétude, la moindre écoute empathique. Vrai, pour l'aide sociale ou humanitaire, les CPAS et une armée d'associations charismatiques sont là. En attendant, nous ne refusons pas de faire aux autres ce que nous ne tolérerions pas qu'ils nous fassent.

Les excès de la science, de la promotion immobilière, la multiplication des voies rapides, l'étalement des cités-béton, l'effarante augmentation du trafic d'une certaine auto... de moins en moins mobile, la multiplication des routes et des habitations en milieu rural vont de pair avec la réduction de ce qui reste de bonnes terres cultivables. En définitive, cet anarchique tohu-bohu ne profite véritablement qu'à une minorité de nantis qui dictent sournoisement la façon dont nous devons vivre, penser, réagir, consommer. Leur force, c'est nous-mêmes qui la leur prodiguons.

Il est devenu difficile, pour chacun d'entre nous, de trouver un sens au répertoire de nos activités et comportements parasites. Hormis quelques maladies qui sévissent actuellement, aussi tenaces qu'interpellantes quant à l'importance exacte de notre sort, de notre valeur, tout nous rappelle que, face à la vie, nous ne saurions avoir le dernier mot en tout, même si, après avoir évincé la plupart de nos prédateurs naturels, nous n'en avons plus d'autres hormis nous-mêmes. Sur la surface entière de sa planète, l'homme oublie qu'il a besoin de cette nature et de ces autres hommes qu'il méprise, qu'il s'évertue à exploiter très grossièrement, alors qu'il leur doit l'intégralité de tout de ce qu'il a pu inventer à ce jour, et autant pour ce qu'il est devenu. Inversement, tout environnement peut se passer de celui qui s'avère capable de le modifier. Nous l'oublions aussi facilement que nous perdons de vue que, d'ici quelques temps, nous serons, dixit Marc-Aurèle : *tous allongés sous terre...*

Etant donné que nous disposons d'un vaste confort (du moins dans l'hémisphère nord) entièrement dévolu à l'établissement de notre prétendu bonheur quotidien, et qu'autour de nous tout fonctionne comme d'habitude, comment les avertissements, les préoccupations les plus sincères et désintéressées pourraient-elles ne pas nous paraître en décalage total par rapport à nos impératifs matérialistes ? Le consumérisme, c'est le présent, le court terme, c'est le bout du nez des naïfs. Ce temps des désinvoltes les sécurise beaucoup. Quant au futur, c'est l'abstraction, la sombre trouille de l'inconnu, le vague, l'improbable qui ne devrait pas trop nous concerner. En tout état de cause, le long terme est trop lointain pour nous secouer énergiquement dans l'immédiat. Un peu comme si tout était joué mais que nul ne l'ignorait, en continuant malgré tout à jouer son rôle dans la vilaine farce du meilleur des mondes. Des graves problèmes sociaux, politiques et écologiques que l'avenir risque brutalement de décupler, nous préférons ne pas trop nous soucier. Nous préférons déléguer notre énergie renouvelable, et nous en remettre aux actions menées par les associations militantes, voire faire entière confiance aux promesses électorales, au développement durable, aux pouvoirs sulfureux d'une science hypocrite qui se défend de toute intention néfaste à l'humanité.

Tout s'est toujours arrangé ? Des perturbations climatiques, des guerres, des génocides, des dévastations, notre Terre s'en est toujours accommodé ? Elle en a connu d'autres ? Tant d'espèces animales et végétales ont vécu si longtemps et ont disparu pour raison cosmique ou autre, que ce devait être pour faire place à l'Homme, avec un « h » comme histrion. Il est bien connu qu'il est préférable de perpétuer des conflits armés à outrance, d'opter

pour le racisme, la tolérance zéro vis-à-vis des pauvres, des défenseurs de l'environnement, de la souveraineté alimentaire, du désir d'autonomie, de la libre gestion de l'eau, de la culture biologique, pour les opposants au maintien en action des centrales nucléaires. L'avenir est à la force destructrice. C'est le langage humain, des « croissants », des idolâtres du « progrès » par excellence. Oui, tout semble avoir été joliment tracé, savamment préparé, doctement prémédité en somme, par l'effet de bonté des hautes instances divines. Dans ce cas, nos mesquines et misérables péripéties sont lancées sur le toboggan de la persévérance infinie, jusqu'à en essaimer hors du système solaire les exemples les plus éloquents. Il n'y a plus de raison de s'en faire ! L'homme est un compulsif de l'inventivité, donc il ne peut que s'en sortir. L'émergence de la vie dans l'Univers est peut-être une sorte de miracle unique dû à un extraordinaire hasard, mais on ne s'en soucie guère. Mieux vaut croire que savoir. Mais, pour combien de temps et de quelle manière ? Pour parvenir en fin de compte à quoi ? Car, si programme divin il y a, le bureau des réclamations risque d'être surpeuplé !...

En quelques siècles de mise à sac, en nous efforçant de simplement subsister, souvent au moyen d'activités contestables, nous avons amplement révélé la faveur inconditionnelle que nous accordons aux illusions qui contribuent à notre déchéance. Nous ne les voyons pas, nous ne les sentons pas, nous les nions, nous en rions, mais elles sont à l'œuvre. Elles agitent nos doigts, nos machines, elles s'insèrent comme un poison dans nos projets. Elles sont issues de l'intelligence qui nous a hissés au sommet du Mont des Vérités et de la Tout-puissance. Ce glorieux statut, nous le devons à tout ce que nous fou-

lons au pied, à tout ce que nous avons écrasé, éliminé, nié pour sauvegarder les certitudes d'un égoïsme congénital. Ce n'est pas autrement qu'en quelques générations seulement nous avons contribué au pillage de notre capital-Terre qui avait mis des milliards d'années à être conçu. Pas forcément pour le triomphe de nos belles intentions.

Au XXI^{ème} siècle, à peine sortis de la préhistoire, nous voilà déjà devenus les princes de la surconsommation, les rois du tout au plastique, les empereurs néanmoins serviles du suremballage, les adorateurs de la facilité et les grands prêtres du transport bruyant, meurtrier, encombrant et nauséabond. Car nous circulons décidément beaucoup, incapables d'aimer le lieu même où nous vivons, incapables de l'embellir, de le respecter. Prosterné aux roues de Voiture-maîtresse, nous contribuons avec une effrayante sagacité à saturer les nouvelles villes à la campagne. Nous réduisons forêts et terres cultivables à la portion congrue. Même les zones prétendument protégées sont peu à peu grignotées par les industriels, les promoteurs immobiliers, les parcs de loisirs familiaux. Les magnats de l'industrie jonglent avec les milliards, en s'ingéniant à nous tendre des pièges et nous concocter avec le sourire des commerçants des besoins toujours plus inutiles avec, pour finalité ultime et persistante, l'enrichissement éhonté des riches et l'appauvrissement des pauvres. Ce pouvoir qu'ils possèdent, ils le soutirent d'une certaine pseudo-démocratie.

Forts de ce programme de déshumanisation mondialisée, de saccage capitaliste, nous sommes passés maîtres dans l'art incongru de détourner de leurs finalités les plus intéressantes de la plupart de nos découvertes. Esprit de lucre ou de gloire oblige.

La seule compétition pour la quête d'une facilité poussée jusqu'à l'absurde, supposée nous rendre la vie plus agréable, fait de nous de béats consommateurs. Des marionnettes fragilisées, dépendantes de l'électronique, de la technologie et qui ne parviennent plus à se remettre en question, qui ne protestent pas - par exemple lorsqu'on leur avoue que les fruits exposés aux devanture des magasins contiennent un scandaleux taux de pesticides - qui abandonnent toute résistance sous prétexte qu'elles sont dépassées, que c'est trop tard, qu'on ne sait rien y faire, etc.

Nous voulons tout et trop. Cette quête, consciente ou non, signe l'avènement du genre humain dans ce qu'il a de pire. En tentant de singer la nature, à force de nous en éloigner, de nous en protéger, nous ne réussissons qu'à lui imposer nos avatars. Gonflés de nos dérisoires prétentions nous croyons pouvoir faire mieux que ce que la nature à réalisé. Seulement, nous nous bornons à ne faire que du plat commerce. Nous avons une machine à sous à la place du cerveau. Parallèlement à nos mercantiles objectifs, nous massacrons des peuples entiers afin que, partout, on puisse parler économie, taux d'intérêt, placements, expansion industrielle. Afin que partout on retrouve les mêmes exploiteurs, les mêmes tyrans, les mêmes modes, les mêmes voitures, les mêmes immeubles, les mêmes façons de vivre destinées à sécuriser, banaliser toutes choses et toutes gens. Rien qui fasse le réel bonheur des temps modernes. Rien de tout cela ne nous sauvera. La richesse d'une vraie différence, indemne de provocation gratuite, ne sera bientôt plus qu'un souvenir, à l'égal des espèces végétales et animales qui disparaissent chaque année, par notre seule faute. Mais nous ne voulons plus rien avoir à souffrir d'une vie

qui ne se soucie d'aucun de nos états d'âme et qui nous tend moult pièges. Sécurité n'existe pas plus que liberté. La manière dont nous songeons à notre indépendance constitue une illusion de plus. La seule faculté dont nous puissions nous enorgueillir, est celle qui nous rend aptes à préparer, à programmer l'instant de notre disparition. Nos esprits pollués réduisent tellement leurs choix, leur créativité, que la guerre, la violence constitue l'unique alternative face à nos différends. Vivre entre nous exige des règles, des normes qui doivent être acceptées par tous. Seul dans notre peau, nous agissons comme si nous étions seuls au monde, donc premier en importance. Vivre en accord respectueux avec notre environnement naturel requiert autant de conditions. Les croyances, les fantasmes de l'anthropocentrisme n'y ont pas place.

L'expérience et le savoir doivent prédominer. Vivre, aujourd'hui, simplement vivre, s'apparente sur les trois-quarts de la planète à une espèce de punition. Pour une fraction croissante de la population mondiale, se nourrir, se loger, se vêtir exige d'être riche, non de savoir, de sagesse ou de créativité, mais bêtement d'argent. L'homme doit être exploité, parce qu'il coûte trop cher aux exploiteurs. Il doit donc payer ou mourir, se soumettre ou être exclu. De manière compulsive, l'être humain détenteur d'un tant soit peu de pouvoir se prend tellement au sérieux qu'il en devient l'animal le plus sinistre, après avoir gagné la consécration de la plus grande banalité. Il se croit investi d'un indéfectible droit divin lui octroyant le privilège de déterminer lesquels de ses contemporains ont le droit de vivre ou d'aller mourir ailleurs.

Y a-t-il, finalement, tant de raisons d'être vraiment fier d'avoir atteint le vingt-et-unième siècle de cette façon ? Quelles raisons nous poussent encore à croire en la pérennité d'un système qui ne cesse de s'opposer en théories, de se morceler en croyances désuètes, de s'autodétruire plus qu'il ne sauve et protège ? L'Histoire nous a démontré que dans quelque domaine que ce soit, avant de commencer à renverser la vapeur, nous nous entêtons à aller jusqu'au bout de nos possibilités dans l'erreur. De cette obstination maladive, nous ne tirons jamais les leçons qu'*après*.

Après avoir vécu des milliers d'années dans un équilibre dont nous n'oserions plus en imaginer un semblable pour les générations à venir, quantités d'animaux ont disparu avant notre apparition sur le globe. À l'inverse, grouillante, envahissante, surréaliste, notre présence sur Terre est toute récente. Nous en sommes déjà à songer à nous évader sur d'autres planètes, alors que nous ne parvenons même pas à mettre un terme à nos problèmes élémentaires... Ne fut-ce que parce que nous sommes des millions à en souffrir chaque jour, parce que nous sommes autant à être tourmentés, inquiets et que cela nous empêche d'avoir confiance en la société, nous ne pouvons plus perdre de vue que nous ne ramons pas vers des horizons sereins. Poser d'autres choix est impératif. Quel genre de planète voulons-nous vraiment transmettre aux générations futures, à nos enfants que nous *prétendons* aimer, tandis que nous sommes lancés pour ne leur léguer que les reliquats de cette gigantesque et barbare compétition que nous aurons inlassablement menée contre nous-mêmes ?

À l'heure où certains penseurs et autres humoristes nous assurent qu'il faut être capable de se moquer, de rire de tout, plaisanterons-nous en toute bonne foi de notre avenir, de celui de nos enfants ? Lequel d'entre-nous soutiendra en riant le regard d'une mère dont l'enfant meurt d'inanition dans ses bras ou les corps broyés sur un trottoir, par un chauffard ? Dans quoi plaçons-nous notre bonheur ? Que rendons-nous à la nature de ce qu'elle nous offre ? La société de ce siècle est devenue obsédée par la nouvelle religion communicationnelle. L'hypnose médiatique bâtit des fortunes sur la stupidité du commun des mortels, inconscients de la lente dépossession d'eux-mêmes, qui ne jurent que par le travail, la consommation, les conventions, un art de vivre qui gomme tout réalisme et finit par le lobotomiser. Bardé de ses prothèses dernier modèle, que transmet-il ? Ses bonnes résolutions ? L'abandon de ses asservissements ? Ce qu'il faut ici comprendre est qu'il ne s'agit pas plus d'idéaliser l'époque des cavernes que le Moyen-âge.

S'opposer au progrès technologique serait ridicule. Par contre, il s'agit de contester son usage lorsqu'il devient nocif, intempestif et stupide. Exemple : la fascination, l'engouement primaire qu'a entraîné l'apparition du téléphone de poche et les comportements navrants qu'il suscite. Pauvres esclaves de notre confort, nous bondissons à la première sonnerie de cet engin, désormais incapables d'agir autrement qu'en s'abaissant à n'être que de serviles consommateurs toujours en attente d'un appel, toujours inquiets, les yeux sempiternellement rivés sur le télé- phone, incapables de nous concentrer sur quoi que ce soit plus de quelques minutes, voire moins.

Le dernier des imbéciles qui appelle tel ou tel autre compulsif aura toujours plus d'importance, plus d'existence que celui qui a la malchance de se trouver en face d'un robot délibérément autoprogrammé pour enrichir les riches, pour faire passer dans les us et coutumes des attitudes qui n'ont plus rien de commun avec le bon sens ou la pondération. Malheur à celui qui cherche la tranquillité, ou ne fut-ce qu'une saine convivialité et un respect véritable d'autrui au pays des hommes. La bêtise, comme souvent les épidémies, prend des formes nouvelles. Ce mimétisme galopant, plus qu'un banal et grotesque effet de mode, fait désormais passer pour normal des com- portements qui engendrent des nuisances, des travers dont la plupart d'entre-nous ne se soucient guère. Ce genre de liberté qu'offre une démocratie qui n'en a que le nom, empiète trop sur celle de tous ceux qui ont pourtant le droit de couler des jours quiets, à l'abri de l'idiotie déclarée d'intérêt public.

Nos comportements doivent retrouver de saines limites, sous peine de nous faire vivre une démocratie mal comprise, qui investisse d'autorité la place publique jusqu'à l'assimiler à un espace privé où chacun imposerait sans vergogne sa petite personne. Sur la quantité invraisemblable de nos routes, des embouteillages tout aussi aberrants coûtent journellement des fortunes au système qui nous abreuve de publicités qui vantent les joies, les facilités, le prestige de tel ou tel modèle de voiture ! Chaque matin, chaque soir, ce sont les identiques fleuves peu tranquilles, les mêmes marées bruyantes dégageant des flots invisibles de gaz toxiques que nous respirons, une fois sortis de ces tas de ferrailles encombrants. Nous sombrons, avec autant de morosité et de désabusement, dans une absurdité jumelle lorsqu'on

nous intime de cesser de croire que la vitesse nous fait gagner du temps cependant que personne ne se limite à une allure à la fois économique, prudente, et surtout, surtout, conviviale. Nous en sommes là. La société que nos politiques édifient par l'entremise de nos votes, est impuissante à dissimuler l'hypocrisie de ses conseils. Nul ne veut d'une morale qui limite ses petites libertés. Durant les années 70, on vantait les 90km/h. censés respecter l'environnement. Puis ce fut le tour des dimanches sans voitures. Principe développé à la hâte, dans une semi-panique, lors des restrictions pétrolières manœuvrées par les pays producteurs. Arrêter net le fluide nocif automobile, au moins un jour par semaine, constituait pourtant une excellente piste, toutefois vite abandonnée une fois les robinets dispensateurs de carburant rouverts à fond. Au moment d'une nouvelle alarme, face au réchauffement climatique dont nous subissons très régulièrement les effets - et ce n'est qu'un début - plus personne n'en parle et à oublié que dans les années 1980, déjà, scientifiques ainsi que de rares hommes politiques de bonne foi s'inquiétaient de l'accroissement de CO_2 dans l'atmosphère et en prévoyaient très clairement les conséquences. L'état actuel du climat leur donne magistralement raison. Et que faisons-nous ? Rien, ou à peu près. Quel audacieux trouble-fête oserait encore proposer d'interdire les voitures dans les grands centres ? De brider les moteurs ? De limiter la circulation à certains jours ? De limiter automatiquement la vitesse des véhicules via satellite grâce à des panneaux électroniques ? *Nous préférons un autre genre de folie*. Nier l'évidence - ce que nous pratiquons le mieux - est aussi lâche qu'absurde. De nos jours, se rendre d'un point à un autre est assimilé à une perte de temps, un ennui systématique. Se mouvoir n'est

pas un moment de vie tolérable. Il importe donc de l'éliminer par la vitesse, avec les conséquences que l'on sait. Passer du temps à bord d'un véhicule doit se faire comme un conquérant, avec mépris et une vindicte ayant toujours quelque chose à prouver. Ainsi, les pires comportements sur la route paraissent n'avoir aucune incidence sur la modification des lois ou la construction des véhicules. Les sempiternels pressés foncent dans l'impunité. Ce ne sont pas les quelques radars éparpillés de-ci, de-là, ni les fantomatiques gendarmes qui réfréneront leurs ardeurs et autres illusions de pleins pouvoirs. Cet état de chose doit trouver son origine au sein de l'invisible cocon d'un confortable anonymat. Une fois hors du véhicule, une fois l'arme rangée sagement, les apparences ne sont-elles pas automatiquement sauvées ? *Ipso facto* tout un chacun redevient le bon, l'honnête père de famille tout à fait fréquentable. Les accidents n'ont d'importance qu'à la condition qu'ils arrivent aux autres, qu'ils soient susceptibles de prétendre à la « une », à cause de leur côté spectaculaire et jeter quelque émoi furtif parmi le public le moins blasé. Ce constat de la désinvolture généralisée de la conduite automobile révèle l'intolérable propension - de la part de plupart de ses adeptes - au rejet des règles qui leur incombent bel et bien. N'importe quelle limitation de vitesse est une frustration qu'il convient, systématiquement, de surmonter en repoussant agressivement cette limite. Tandis qu'ils ne font *que se déplacer*, la plupart des conducteurs s'estiment en guerre, persistant à nier que la puissance matérielle qu'ils mettent en branle fait d'eux une engeance, une clique d'infects petits despotes démultipliés, désormais nuit et jour, à l'infini. Un véritable fléau. S'abandonner au dédoublement de personnalité est vraiment peu légitime.

Manifestes sont nos contradictions : nous exigeons l'absolue perfection de notre apparence, de nos chères voitures, téléviseurs, ordinateurs, téléphones, MP3, lecteurs en tous genres et autres chaînes haute fidélité. Il est de notoriété publique que, sans eux, la vie ne vaudrait pas d'être vécue... En exigeons-nous vraiment autant pour la qualité de notre environnement, de notre nourriture, de notre enseignement ?

La marée de faits divers journaliers nous jette aux yeux ce qu'il advient lorsque nous devenons maîtres de pouvoirs que nous nous attribuons arbitrairement, afin de repousser les limites de nos droits. Avec la conséquence que vitesse et prétendus gains de temps, dont nous sommes si friands et fiers, n'engendrent que gaspillage d'énergie. Autrement dit, donnez du pouvoir aux « irresponsables » et voyez ce qu'ils en font. En vérité - répétons-le - la vitesse n'est jamais qu'une forme de violence, de fuite et de solitude lorsqu'elle couve un mépris pour tout ce qu'elle éloigne de notre bon sens. Depuis longtemps, depuis des siècles, quelque chose ne va pas, au sein de l'humanité. Elle ne fait que persister à faire de son Histoire un éternel champ de bataille, guerrier ou économique. Trop de ruines, d'ordures, de vices, de corruptions et de morts entachent l'épisode *sapiens.* La violence fait partie intrinsèque de notre condition humaine ? Soit. Dans ce cas apprenons à la gérer, à la transformer en énergie positive. Nous en avons les moyens. Depuis l'avènement de l'humanité, rien ou si peu, n'a changé dans sa mentalité, si ce n'est sa faculté inventive. C'est une déflagration sur le plan matériel qui marque un funeste décalage entre ce que nous sommes et ce que nous croyions ou prétendons être. L'anomalie nous éclate au visage. Sans doute ne sommes-nous pas encore

tout à fait dignes de la plupart de nos progrès qui ne figurent pas pour autant uneévolution propre à assurer notre pérennité. La complexification de nos sociétés occidentales et les injustices qui en découlent, engendre automatiquement une fragilisation de leur gestion. Avec, pour conséquence cuisante des problèmes notoires qui pèsent très lourd dans la balance. Que faisons-nous à nos enfants pour qu'ils grandissent si mal ? Notre quête du bonheur - qui n'a en réalité besoin que de peu de choses - subit notre capitulation au profit des manipulateurs, des publicistes, des politiciens irréalistes ou corrompus, des industriels retors, des agitateurs illuminés (en pagne ou col et cravate), toutes gens qui nous cernent, qui misent sur notre indéfectible crédulité (et c'est vrai qu'ils nous connaissent bien, puisqu'ils partagent les mêmes défauts !). Dès lors, comment ne pourraient-ils pas tout miser sur l'indigence de notre esprit critique, sur notre misérable soumission aveugle ou découragée ? Quels que soient leurs domaines, les concepteurs et producteurs bien pourvus en pouvoirs, grâce à la stupidité de leur clientèle, anticipent aisément les faiblesses de cette dernière et parviennent à la conditionner avec une aisance qui n'a d'égale que leur propre perversité. Sous leur houlette débonnaire, faussement généreuse et prétendument solidaire, nous vivons en pantins, en concurrents, lorsque ce n'est pas en ennemis déclarés. Obnubilés par notre *ego*, nous perdons de vue que nous ne valons que pour nos transits financiers et, accessoirement, en qualité d'électeurs. Telle est la considération que nous pouvons attendre de la majorité des tenants du pouvoir, que celui-ci soit commercial ou politique. Il est jusqu'à notre Justice qui perd tout crédit de manière alarmante. Tandis que des foyers dénombrent leurs membres disparus dans des accidents évitables, dans des enlèvements,

des assassinats sadiques, des vols avec violences gratuites, il se trouve à présent des avocats qui contestent les peines exigées. Nous pouvons avoir l'esprit serein : des juges estiment qu'un homicide « involontaire » ne vaut guère plus que quelques dizaines d'heures de travaux d'utilité publique... Ce qui revient à faire aux victimes - outre un abominable affront - une autre forme d'inutile violence, soit des victimes à double titre. Si nous ne nous respectons pas, nous ne pouvons rien respecter ni personne. Si nous ne songeons qu'à nos vérités, nous ne pouvons plus reconnaître celle de la vie. Nous rêvons d'un bonheur, d'une existence qui n'exige aucun effort. Comment croire que nous sommes capables de civisme, de défendre notre démocratie, de nous engager dans une résistance qui allie bon sens, patience et une intelligence qui ne se cantonne pas qu'à la technologie ? Nous abandonnons notre sort entre les mains des femmes et des hommes politiques que nous hissons au pouvoir, des êtres dont la crédibilité, l'expérience, la lucidité et l'honnêteté sont fréquemment douteuses.

L'ensemble des propos exprimés au long de cet essai peuvent paraître passionnés, décousus, sans points communs. Rien n'est plus trompeur. En dépit des apparences, tout, absolument tout se tient. Il n'est pas un acte, pas une parole, qui n'ait de répercutions sur d'autres acte, d'autres paroles. Chaque acte posé laisse une trace dans la mémoire de ceux qui nous observent, qui nous entendent, nous évaluent. De près ou de loin. Visibles ou invisibles, hier comme demain, tout cela a une incidence directe ou indirecte, un impact, selon une acuité évidemment mais néanmoins irrémédiable sur notre destin, et donc celui de nos contemporains. C'est justement à ces derniers, et à leurs prédécesseurs, que nous

devons d’être, en grande partie ce que nous sommes aujourd’hui. Les facteurs en cause de notre mal de vivre sont multiples. Parmi ceux-ci, trône une inclination quasi pathologique à nous transmettre, aussi facilement que notre patrimoine génétique, l'indé- fectible constante d'un *moi* frustré qui exige réparation par la suicidaire loi du Talion.

Au programme de nos préoccupations on trouve surtout des exigences : plus d’argent, plus de pouvoir ou de prestige, plus de confort, plus de propriétés, plus d'espoir de prolonger notre existence jusqu'à cent vingt ans et avec la moitié de nos organes en matière synthétique, pour finir par crier au secours parmi des milliards de sosies. C'est un orgueil boursouflé qui nous intime d'agir en tout temps et en tous lieux à l’image de guerriers satisfaits et repus de se trouver en permanence en terrain conquis. Nous ne savons plus que la joie de vivre consiste d'abord et simplement à *être*, en éliminant un maximum de désirs superflus, vains. Pour « être » véritablement, point besoin de posséder tout ce dont les marchands veulent et décident que nous leurs achetions. Point besoin de provocation, de représentation, d'une mise en vitrine quelconque. Un autre facteur imposant de notre responsabilité est un système éducatif qui se résume la plupart du temps à un vocable douteux. Devenir raisonnable est l'affaire d'une vie. Cette vie, nous la commençons tous très mal parce que personne ne nous enseigne, ni au foyer, ni à l'école, l'abc de la gestion de nos conflits dès le plus jeune âge. Les écoliers - qui bénéficient des démissions parentales - passent plus de temps, hypnotisés par leurs ordinateurs, leurs téléphones ou avachis devant leur petit écran qu’en train de philosopher. Nos parents nous ont appris qu'il fallait être

plus malin que les autres, qu'il fallait être parmi les premiers, les plus forts, sans pitié... parce que personne n'en aurait pour nous. Sortis de l'école, la société fait des plus vulnérables individus de serviles consommateurs de moins en moins avertis. Aucune école élémentaire n'enseigne aux enfants l'art de vivre. Aucune n'aide à développer l'esprit critique, à apprendre à apprendre, à se remettre en question. Aucune n'enseigne la manière de faire les bons choix de comportement, à développer un mode de communication relationnelle résolument non violente. Nulle part, il n'est question d'éducation à la vraie démocratie. Par lâcheté, par pédagogie molle et peur de la discipline, l'école est devenue le nid d'une violence qui infuse dans la société de demain. Celle que construisent les assassins scolarisés, avec la complicité indirecte de parents copieusement incultes. À peine nés, voilà qu'en de telles mains les bambins deviennent rapidement les jouets de contestations, d'exemples d'adultes navrants, de frustrations irrépressibles propres à leur occulter l'esprit et qui les engluent dans un art de vivre lamentable. Les publicistes ne s'efforcent-ils pas d'en faire des clients prématurés, la réplique exacte de leurs parents, soigneusement conditionnés ? De revendications en paresse savamment entretenue, ils exigent - besoins nouveaux savamment mis au point par les papes du commerce - encore et toujours plus de droits, de libertés, tandis que les devoirs, eux, s'accumulent, de moins en moins compris, de moins en moins respectés. Or, nous pouvons très facilement - et nous avec eux - les opérer en nous un salvateur déconditionnement. Le mode d'emploi se trouve dans un type de livres qu'une grande partie du public ne lit pas. Sans doute s'agit-il d'une culture trop complexe, rébarbative ? En somme, tout, ou presque, n'a-t-il pas dé-

sormais obtenu le label de « culture » ? Exactement comme si tout se valait. Or, rien n'est plus faux. Il est vrai que diriger un peuple de dociles abrutis ne se préoccupant que de leurs dérisoires problèmes de voiture, de paris mutuels, de matchs de football, de leur petit pouvoir au bureau ou à l'usine, du terrain à acheter pour faire bâtir (non pour y cultiver !), mener par le bout du nez un tel peuple est diantrement plus simple et à la portée des premiers politiciens véreux venus. Au risque d'être taxé d'élitisme - ce qui n'équivaut pas forcément à une tare - eh bien non, tout ne se vaut pas. Mais pour le reconnaître, outre qu'il faille être lucide et honnête, il faut détenir le courage de regarder bien en face la vie, la mort, et, à tous les niveaux, les comportements bestiaux et les productions tarées fomentés par la monstrueuse pléthore de décadents qui nous entourent, véritables outrages faits à la sagesse. Nos activités professionnelles, nos loisirs, sont la cause de l'engorgement, de l'enlaidis- sement des plus beaux sites du monde. Certes, tout cela engendre peu ou prou des emplois... nous permettant de scier de plus belle la branche sur laquelle nous nous bousculons. La moindre de nos activités a pour conséquence un taux effarant de pollutions en tous genres. Nos institutions n'ont pas la sauvegarde de notre planète à leur programme, une sauvegarde qui pourrait prendre naissance dans nos gestes les plus anodins. Notre agitation frénétique nous rend-elle pour meilleurs, plus humains, plus coopérants ? Si tout comportement dépend d'un ensemble de facteurs, il n'en demeure pas pour autant systématiquement justifiable, excusable ou tolérable. Ne fut-ce que parce que, dans la plupart des cas, notre intelligence nous permet d'avoir plus de deux choix de gestion possible des conflits. Mais qui se soucie d'observer que beaucoup de guerres trouvent leur origine

dans les mots, les idées, avec l'interprétation, la charge d'intentions, conscientes ou non, dont elles sont assorties ? D'ailleurs, quels sont les chefs d'états délibérément belliqueux qui admettront qu'aucune guerre, grande ou petite, n'est jamais une victoire ? L'absence de scrupules creuse un gouffre entre nos besoins réels et la mégalomanie de nos désirs. Confronté au déterminisme, aux convictions qui gangrènent la réflexion dégagée de tout préjugé, nous ferions peut-être mieux d'exiger l'impossible de nous-mêmes plutôt que d'autrui. Le temps de l'auto-indulgence doit finir. Sa mise au rebut peut commencer dès à présent. Notamment par la reconnaissance de toutes nos responsabilités. Elles ne sont pas des moindres.

Fondamentalement, l'homme du XXI^{ème} siècle est-il vraiment plus heureux que celui du paléolithique ? La grande inconnue qui a préparé l'évolution des espèces jusqu'à aboutir à l'apparition de l'homme, ne fait aucun sentiment. Cependant, notre cerveau nous permet de développer et d'affirmer la compassion, d'anticiper la conséquence de nos actes, de nous projeter dans l'avenir et nous mettre en question.

L'humanité est riche d'avoir appris où elle se trouve et comment elle s'y trouve, en ignorant tout de la raison qui la fera (peut-être) persévérer dans le bon sens. Le souhaite-t-elle réellement ? Jusqu'à présent, personne ne détient de réponse satisfaisante quant à la finalité de l'univers. Il est plus d'un homme pour qui la vie n'a aucun sens. C'est omettre, comme le dit Hubert Reeves, que *la finalité à donner à notre présence sur Terre nous revient entièrement*. Observons la vie, la mort, telles qu'elles s'imposent à notre entendement. Ne commuons plus nos

angoisses, nos hantises en quêtes effrénées de perfections, d'Eldorados de pacotille, de pouvoirs éphémères. Cessons donc de croire que nous avons des droits ou des pouvoirs sur quiconque. Des armes et de la religion avant toute chose ? Certains pays en voie de « développement » songent plus que jamais à se doter d'armes de destruction massive. C'est tout dire de leurs projets d'avenir humaniste. Dans les villes, la délinquance prend des proportions presque ingérables. Le fanatisme religieux génère des kamikazes convaincus de l'existence d'un paradis accordé en récompense des massacres perpétrés. Pourtant, la religion ne devrait-elle pas surtout consister à limiter les souffrances des croyants, mais également leurs libertés, en imposant à ses fidèles des règles de vie destinées à refouler les instincts nocifs, les attitudes pouvant mettre en péril le groupe humain ? L'homme étant ce qu'il est, les interprétations les plus délirantes ont très rapidement ouvert la voie aux intégrismes chroniques qui n'admettent qu'une seule vision du monde. Ainsi la religion devient-elle vite une lutte, un combat perdu d'avance. Ne fut-ce que parce qu'il s'en remet obstinément à un dogme figé, n'ayant plus aucun point commun avec son contexte fondateur. Un peu partout dans le monde, les femmes - premières victimes de l'homme - n'ont toujours pas acquis un véritable statut d'égalité avec ceux qu'elles mettent au monde... Et les religions y sont pour beaucoup.

Les hommes, toujours eux, se mêlent de figurer les doctes représentants de leurs dieux, admonestant, lapidant, gérant ce qui leur semble aller de soi. En courant de la sorte après des chimères, en se prétendant élus, ils n'apprennent rien de la conquête de leur sagesse. Le monde du possible n'est pas ailleurs qu'en nous-même.

De mémoire d'homme, si aucune religion ne doute de ce qu'elle enseigne aucune n'est jamais parvenue à apporter la paix. À l'opposé, la science n'aurait pas un instant semblable audace. De toute évidence, les croyances ne font guère ménage avec le savoir, peut-être parce que ce dernier nous amène à prendre conscience de notre dérisoire statut de poussières cosmiques, et de l'hydre vaniteuse de nos prétentions.

D'une manière ou d'une autre, ce que la nature perd par notre faute, elle nous le fera payer très cher. Le processus est d'ailleurs déjà entamé. Les Amérindiens le proclamaient déjà aux dévoués civilisateurs blancs : l'avenir de la Terre n'est pas dans l'augmentation de nos biens, ni dans l'accroissement tapageur de notre luxe, de nos facilités, de nos scandaleux gaspillages. Mais les peuples libres ont vite été remplacés par des sociétés aux moeurs étranges, inquiétantes, éduquant au sentiment de propriété, à la notion de travail pour de l'argent. Les peuples libres se sont vus refuser le nomadisme, l'errance oisive au rythme des saisons. Souvent sous la contrainte, ils ont appris à prier des dieux qui ne les concernaient pas, à se vêtir en civilisés, à vivre dans des villes géométriques, déshumanisées, coupées de tout réel contact avec la nature, pour finalement ne plus savoir pourquoi ils y survivraient avec joie et reconnaissance... après avoir été pillés jusque dans leur âme. Attentifs à l'équilibre de leur environnement, ces peuples ont été, asservis, abrutis, décimés ou ramenés sous le joug de décideurs arbitraires qui aiment parquer, étiqueter, avilir en conservant des dehors, des apparences de pacificateurs intègres, démocrates, tout dévoués à un progrès froid, calculateur.

Nous n'aimons pas les leçons parce que nous n'avons pas de mémoire ou parce que nous ne voulons pas regarder notre responsabilité en face. La méfiance systématique est de bon ton vis-à-vis de la morale. Honnêteté et réalisme sont réduits à l'état de fantômes. D'aucuns prétendent savoir ce qui est bon pour leurs contemporains sans se remettre un instant en question eux-mêmes et leurs erreurs sont confortablement attribuées aux circonstances, jamais aux choix délibérés qu'ils posent. S'il est clair qu'il faille accepter que le monde n'est pas perfectible à 100%, qu'il ne puisse être régi selon l'exact reflet de nos désirs, il n'en faut pas moins cesser d'imaginer que tout est acquis et tolérable, que les excès, les abus, la paresse et le mépris ne concernent que les autres, que ceux qui ne veulent pas « s'adapter ». La perception que nous avons du monde, souffre de notre manque d'analyse et d'observation de nos propres actes. Devenir raisonnable est évidemment l'affaire d'une vie.

La société actuelle nous amène à changer de profession plus d'une fois au cours de notre vie. Encore un élément de notre existence qui, naguère, était inconcevable. Nous avons des ambitions pour notre succès professionnel, pour sauver nos belles apparences, mais si peu pour ce qui concerne des changements de vie moins laminants pour tous. Dans sa forme actuelle, l'humanité prend beaucoup de place. Elle s'est pourtant dotée des moyens capables d'équilibrer les richesses, de produire de nouvelles énergies moins polluantes. Mais nous ne faisons pas de cadeaux. Un adage abject veut que l'on ne donne rien pour rien. Néanmoins, il comporte une exception de taille : nous distribuons gratuitement notre arsenal de haine et de mort. On nous abreuve volontiers de beaux discours, d'émouvantes intentions, de louables conseils,

d'espoirs qui se veulent réconfortants. Hélas, ceux-là mêmes qui prétendent amener à la concorde et au bonheur notre société ne sont pas ceux qui nous alarment. Ne sont pas les mêmes, ceux qui inventent une bombe à neutrons, ceux qui décident de l'offrir à leurs ennemis, ceux qui en meurent ou qui en réchappent dans les conditions que l'on devine...

Dans l'incohérence générale, il y a deux types de discours, deux mondes antagonistes qui doivent se supportent ou s'entre-tuer. Ce sont à peu de choses près les seules alternatives qu'ils imaginent comme solution. À tour de rôle, l'un subit l'autre. L'un conditionne, aménage, sanctionne, légifère. L'autre rêve à un mode d'existence qui n'obligerait pas à hisser la violence en parade à celle que crée le Pouvoir. L'ensemble de tous nos petits pouvoirs nous amène à être directement ou indirectement à la fois complices et victimes de ce qui se passe, ici ou de l'autre côté de la planète. Aujourd'hui, comme si nous pressentions que nous serons bientôt parvenus au terme de notre course, nous nous hâtons de jeter des milliards dans la conquête de nouvelles planètes. Très proba- blement avec le secret espoir d'y développer les mêmes scénarios qui ont valu à la nôtre de connaître tant d'horreurs et de folies parfaitement évitables.

L'exemple de créativité et de solidarité doit commencer avec chacun de nous. L'action non violente peut commencer par l'étude et la méditation des livres propres à réalimenter notre imagination, notre courage défaillant. Les prophètes ont eu leur temps, autant que les délires d'interprétation qu'ont généré leurs révélations. L'humanité est trop figée dans des vieilles croyances qui n'ont pu apporter la moindre harmonie où que ce soit.

Dieu doit s'être fossilisé quelque part, aux confins de nos angoisses et de notre auto-conditionnement, à espérer un meilleur horizon que terrestre. Car la vie n'est pas un cadeau des dieux, quels qu'ils soient. Les millions de victimes innocentes, les millions d'êtres vivants de toutes sortes anéantis de manière absurde, hasardeuse, abominable, et qui seraient leur fait auraient plus d'un mot à leur dire... Personne n'a demandé à vivre, ni à souffrir de ses congénères, et encore moins à mourir. Adhérer à un dogme peut aider à supporter l'incohérence du fait, mais n'a pas à entraîner un prosélytisme coercitif, des génocides dégradants, des nettoyages ethniques, des guerres fratricides. Les dieux des hommes leur ressemblent décidément trop.

Si nous ne manquons pas de comédiens, il existe une dramatique pénurie d'hommes et de femmes de raison, pour faire blocus et dénoncer une tragi-comédie dont personne n'est dupe. Nous ne pouvons le contester mais nous l'oublions sans cesse, et il faut le marteler : nous ne sommes pas propriétaires de cette planète, ni de quoi que ce soit qui s'y trouve. En tant qu'éphémères locataires, nous devons conserver en mémoire que l'entièreté de ce que nous avons érigé, de ce que nous avons cru posséder, disparaîtra naturellement, tôt ou tard. Le pire est que toutes nos stratégies visant au bonheur ne font que contribuer à hâter cette échéance, en dédaignant nous préparer à un essor basé sur des valeurs autres que marchandes. De son propre chef, que ce soit dans 50 ou 300 ans, si elle persiste dans la voie actuelle, l'humanité se condamnera à vivre des troubles sans commune mesure avec ceux qu'elle a connu jusqu'ici, nantie de l'illusion, une de plus, qu'elle pourra toujours s'en sortir.

En l'absence d'élévation de la conscience des individus, le civisme, à l'instar du mot paix, demeurera un terme creux, une outre vide parce qu'on n'y aura mis aucun sens. Ayant fait ce constat, nous y voyons la meilleure raison de faire, sur ce qui ressemble tellement à une oasis, durant notre bref passage, l'une des merveilles de la vie. Ce n'est ni autrement, ni nulle part ailleurs que dans notre lucidité et nos remises en question que siège notre céleste empire ou notre fin. Si nous décidons d'apprendre à devenir les dignes représentants de cette vie qui doit absolument retrouver une absence de prix, nous aurons une chance de porter dans l'immensité cosmique, la foi du courage, de l'espé- rance et du respect au-devant des nouvelles générations, qui auront pour tâche première d'enseigner et perpétuer que *tout se tient*.

Il est clair que notre siècle se trouve confronté à de cuisants problèmes socioculturels, politiques et religieux. Or, qu'y a-t-il de plus sacré si ce n'est la vie, tout simplement, sous quelque forme qu'elle prenne ? Ainsi, quelle importance peuvent bien avoir une ourse et ses deux petits, dérivants sur une banquise, dont le ré-chauffement et le morcellement nous est absolument imputable ? Quelle importance que cela, dans une balance qui ploie sous le nombre de milliers de morts, d'affamés, de malades, d'exclus, d'êtres torturés ? Il est tout aussi flagrant que notre mode de vie relève d'une mentalité horriblement similaire, d'une contrée à l'autre du monde. Nos faits et gestes procèdent d'un même état de pensée : réduire les démunis au silence, nous enrichir, exploiter à outrance la naïveté et la crédulité, endoctriner, ne nous préoccuper ni de la planète ni de l'avenir de l'humanité, imposer tel ou tel dogme comme indiscutable vérité. On a vite fait le tour de cette mascarade qui connaît des répéti-

tions aussi lassantes que séculaires. *Il faut laisser faire la nature, elle s'y retrouve toujours*, nous dit-on. Laissons-nous faire la nature lorsque nous continuons à polluer mers et terres, par crainte de pertes de gains ou de chômage ; lorsque à cause de nos activités multiples, sans parler des guerres, des centaines d'espèces animales et végétales disparaissent chaque année ? Qu'en est-il, d'ailleurs, des « lois de la nature » auxquelles fut assujetti, des millions d'années durant, ce qui constitue aujourd'hui notre contexte de vie mécanisé, bétonné, envoituré, dénaturé, copieusement enlaidi ? Laissons-nous faire la nature lorsque nous acceptons que des milliers d'hectares de bonnes terres soient à jamais recouvertes sous du macadam, afin de multiplier les routes sensées nous faciliter l'existence ? Laissons-nous faire la nature lorsque nous acceptons de nourrir notre bétail - donc nous-mêmes, en fin de parcours - avec des plantes manipulées génétiquement ? Ceci pour nous assurer que la liste, en matière d'exemples, ne saurait être exhaustive. Au départ, n'est-ce pas l'entièreté de notre système de survie, de société, même, qui est bancal ? N'en avons-nous pas trop fait, à tout point de vue ? De notre imagination, de nos angoisses, sont nées quantités de choses prétendument sacrées. La seule qui n'usurpe pas ce titre pompeux, et qui ne nous demande pas notre avis, ce n'est jamais que la vie.

De génération en génération, notre plus grossière erreur est de lui avoir collé un prix, alors qu'elle n'en doit avoir aucun. Pétris de notre bon droit, une infecte hypocrisie nous octroie invariablement cette bonne conscience qui nous amène à détourner pudiquement les yeux et la raison de ce que représentent les principes naturels. De l'originel principe de sélection ne subsiste en vérité que

notre suprême bêtise, nos consternants conflits, nos infâmes assassins de la route, notre aberrante surpopulation et notre démentielle pollution. Ne nous revient-il pas plus que jamais de refouler l'hypocrisie pour enfin assumer nos responsabilités et reconnaître la dette cosmique qui nous échoit, en commençant par celle que les riches ont envers les pauvres ? N'avons-nous pas l'impérieux devoir de remettre au goût du jour le respect des valeurs morales, une gestion de notre environnement, de notre alimentation, de l'éducation de nos enfants exonérées de tout laxisme ?

Pour sauver *maintenant* ce qui peut l'être de cet environnement et de nos sociétés, il faut avoir *envie* de paix, de partager. Il faut avoir *envie* de concevoir des projets de paix qui tiennent compte des besoins de tous. Nul ne trouve incongrue l'existence d'un Ministère de la guerre. Il est grand temps que nous ayons le courage de créer un Ministère de la Paix. Faudra-t-il que les femmes aillent jusqu'à faire la grève des naissances pour amener les mâles à cesser de s'entre-tuer ? N'étant pas sur Terre pour nous enrichir ni pour être éternels, si cette réalité pose des problèmes existentiels certains à bon nombre d'entre-nous, cela ne justifie en rien que le sens de leur vie se fonde sur des principes d'extorsions, de domination, d'endoctrinement, de saccages infamants.

Dans l'approche systémique de l'Univers, quiconque est doté d'une once de sensibilité, est capable de se soucier de manière désintéressée d'autrui peut, doit, sans faillir, reconnaître que si l'on modifie la plus infime partie de notre nid, de notre galère commune, cela équivaut à modifier son ensemble. Dès lors, pour reprendre notre exemple de l'ours, il apparaît que cette insignifiante ima-

ge qu'est, en apparence, la triste dérive solitaire de cet animal sur un morceau de banquise, porte tout son poids de conséquence, à long terme. Or, comme nous persistons à le clamer, l'homme moderne ne mise que sur le court terme, dans un processus manifestement suicidaire, qui ne requiert nulle bombe à se faire sauter sur le nombril, mais qui contribue à nourrir l'hydre de la décadence. Le processus vital ne souffre de comparaison ni dans son dynamisme, ni pour ce qui relève de la richesse de sa complexité. En revanche, nous ne sommes que banalement compliqués. À l'heure où l'on abandonne un peu partout à leur sort des peuples entiers, il est tout aussi abject de refuser d'admettre que notre existence dépend de notre état d'esprit. Celui-ci ne peut résulter que de la manière dont nous abordons la vie, et du sens que nous lui donnons. C'est en cela que tout, absolument tout, se tient. Aucun de nos actes, de nos pensées ne sont innocents, sans conséquences. Nous laissons trop de traces, de ruines, de sang et de démence derrière nous pour clamer que nous voulons un avenir pour nos enfants. Lâcheté et hypocrisie figurent les symboles honteux de notre civilisation qui use, de la violence directe du mépris, de la violence indirecte de la lâcheté. Quelle que soit sa forme, c'est toujours trop de place concédée à l'*ego*.

Aujourd'hui, nous voilà convertis à l'ère spatiale et aux dispendieuses explorations interplanétaires, à grand renforts de milliards de dollars et d'émanations gazeuses à chaque décollage. Mais peut importe, l'industrie aéronautique se frotte les mains. Nanti de cet esprit conquérant sans scrupules qui nous caractérise, nous briguons sans vergogne les étendues cosmiques, tandis que sur Terre, pauvres histrions, nous demeurons incapa-

bles de gérer notre inhumanité. Que pouvons-nous espérer essaimer hors du système solaire ? La panoplie du parfait civilisateur ? Si, d'aventure, la nature ne se laissait plus faire, si elle clouait le bec aux anthropocentristes et ramenait chacun à son vrai niveau ? Si elle nous renvoyait notre image d'animaux capables de prouesses, surtout dans le domaine du massacre programmé ? Animaux nous sommes, animaux nous resterons. Avec une terrible différence qui nous sépare de ceux que nous ridiculisons, parquons, domestiquons, disséquons, éliminons. Une différence tragique, transmise de pères en fils, qui nous entraîne à nous croire définitivement en terrain conquis, où que nous allions, quoi que nous fassions. Or, nous n'avons rien conquis du tout. Nos prothèses technologiques, que nous devons de près ou de loin, à notre contexte de vie, ne sont encore que piètres tentatives pour tenter d'échapper à une condition humano-animale estimée sans doute trop humiliante. La vie, la nature, est cent millions de fois plus forte que notre science. Elle la dépasse, elle la terrasse risiblement.

Nous persistons toutefois à nous croire plus efficients, plus subtils, plus audacieux, plus résistants. Nous voulons être les égaux des dieux que nous nous sommes inventés. Que nous le voulions ou non, nous resterons tributaires d'une nature qui n'a absolument pas besoin de nos agitations, ni de nos convictions. Notre sort dépend totalement de cette nature pour laquelle nous avons si peu de considération. Doté d'une acuité d'observation et de raisonnement peu commune, le philosophe Alain, remarquait *: Le paradoxe humain c'est que tout est dit et que rien n'est compris.* Ce malheur se double d'une propension très large à une mauvaise foi, associée à un égoïsme surdimensionné dont tout être doué de raison se trouve

désormais, et sans exception, simultanément coupable et victime. En conséquence, voilà pour quelles raisons, abordées ici sans haine, l'essor ou la fin de notre civilisation, à l'instar de toutes celles qui nous ont précédées, dépendra surtout de ce que nous voudrons changer dans nos comportements actuels et à venir.

Il n'est jamais trop tôt pour se mettre en action

Un « Groupe Colibris » est un ensemble de personnes et d'idées mises en commun, une sorte de micro-société de gens issus de tous les horizons sociaux et économiques, qui ont décidé de changer la société par la base, de ne plus attendre que de saines volontés leur tombent miraculeusement dessus depuis les hautes sphères décisionnelles. Et donc ils sont dérangeants à plus d'un titre, guère appréciés des politiciens qui comptent essentiellement sur la passivité, la soumission et la manipulation de leurs électeurs pour pérenniser leur pouvoir et n'être entravé en aucune manière dans leurs frasques. Le Mouvement Colibris initié dans l'Hexagone est la conséquence de ce que nous ne pouvons pas faire confiance au monde politique ni en espérer un retour à une logique écosophique. L'écologie les dérange parce qu'elle ne leur rapporte rien, parce qu'elle semble pouvoir être niée dans sa fondamentale nécessité.

D'où les « Colibris », qui unissent un peu partout leurs efforts et commencent à opposer une résistance de plus en plus grande, de plus en plus visible, tout en faisant la preuve de leur efficacité et de leur bon sens. C'est de ce genre de révolution-là dont nous avons besoin. Que ceux qui s'en moquent continuent à faire le bonheur - de plus en plus difficile - de leurs maîtres. Les autres se sont réveillés et cherchent à retrouver le bon sens d'une existence qui refuse le suicide collectif du court terme et du profit immédiat au bénéfice d'une oligarchie qui se moque impunément du monde, mais qui a grand besoin

d'esclaves à la mémoire courte. A l'opposé, un groupe Colibris constitue une spirale créatrice semblable au message que l'ADN échafaude pour le déploiement de la vie, gratuitement, sans maîtres ni esclaves, sans beaucoup de bruit et au bénéfice de tout être vivant. Devenir un colibri c'est faire un nouveau choix d'*être* qui incarne dans chaque geste le caractère sacré de notre biotope, la valeur des biens communs que met à notre disposition notre planète, dont nous ne sommes que les invités. Ce que ne semble pas disposé à comprendre nos « représentants » politiques que nous persistons à placer aux commandes de nos vies. Au-delà du symbole d'un minuscule volatile opiniâtre et chétif se révèle l'énergie, l'imagination, la force colossale que ce frêle animal déploie pour survivre discrètement. Son exemple avait de quoi inspirer bon nombre d'entre-nous qui tiennent à rester humains, solidaires. Car ce n'est pas autrement que s'instaure la puissance des fragiles : en se désencombrant l'esprit des idéologies inutiles, mensongères encrassant le raisonnement corrompus par des discours étirés sur la marche des siècles et qui ne nous ont attirés que les vents du malheur. Ainsi s'ouvrent les voies de l'altruisme dans lesquelles certains verront les effets d'un « bon égoïsme », plus riche de sens et de portée créatrice que n'importe quel discours éructé par chef d'Etat en mal d'hypocrisie. Dès lors que l'on accepte d'être éduqué à l'essentiel les bonnes pratiques s'imposent d'elles-mêmes, allant de pair avec une plus grande disponibilité physique, temporelle, spirituelle. Vivre tranquillement, sobrement, respectueux du capital-Terre peut se faire aisément mais plonge dans la crainte irrraisonnée tous ceux qui ne jurent que par un confort moderne saccageur, pollueur et déshumanisant. Que l'on se remémore qu'il ne s'agit surtout que d'assurer la survivance heureuse de no-

tre civilisation, par le biais d'un art de vivre qu'excercèrent nos ancêtres mais que nous oublions dangereusement. Art de vivre dont leurs contemporains, déjà, fut vite laminé par celles et ceux qui étaient obsédés par l'accumulation de facilités, de toujours plus de biens et de pouvoir jusqu'à faire de la planète un enfer pour ceux qui y naissent aujourd'hui. Ceux qui virent de bord acceptent désormais de se contenter de peu, de ne plus activer le système destructeur qui dévore notre intelligence, notre créativité au profit de quelques meneurs de jeu totalement pervertis, confinés dans leur mirage. Nous dépouiller du superflu pour revenir à un essentiel qui tienne dans le creux de la main ne se peut que si nous comprenons et acceptons de reconnaître nos erreurs, notre responsabilité et nous repositionner à notre juste place afin de ne plus nous considérer comme des dieux. La plupart d'entre-nous, hélas, sont devenus si dépendant du système capitaliste coercitif, impitoyable, fomenteur du « chacun pour soi » qu'ils ne peuvent même plus imaginer un autre sort que l'allégeance fataliste à un faux progrès-vrai autogénocide en gobant n'importe quoi disséminé aux quatre vents par de serviles medias eux-mêmes déboussolés, à la solde des partis politiques.

Plongés jusqu'au cou - et nos « maîtres » avec nous - dans une logique de l'absurde, ne vivant plus que pour consommer et maintenir au pouvoir des êtres qui n'ont que leur prestige et leur privilèges à l'esprit, n'étant plus au monde que pour produire des tonnes d'inutilités, pour consommer ou être exclus, comment pouvons-nous encore accepter que nos enfants nous ressemblent, nous suivent dans cette voie insensée ? C'est pourtant dans la convivialité, que la solidarité rassemble les bonnes intel-

ligences permettant de partager des savoirs-être et savoirs-faire dignes de nos prétentions à la paix et au bonheur. Colibris ou pas, le but affirmé des « éveillés » consiste en une présence au monde dépouillée des vains artifices de la modernité mais exigeante quant au respect des générations à venir. C'est dans la convivialité que la solidarité trouve ses plus fortes racines humanistes, pour formet un réseau de liens authentiques, émancipateurs. Tout cela doit aller dans le sens d'une plus grande place accordée à la nature alors que nous vivons l'inverse. L'environnement et la condition animale passent par-dessus la jambe de beaucoup de celles et de ceux auxquels nous attribuons nos voix d'électeurs dans le jeu truqué d'une démocratie de façade, qui attribue sans vergogne de pleins pouvoirs aux servants du système qui décide déjà, en ce moment, comment nous vivrons demain, ce que nous mangerons, penserons, comment seront formatés nos enfants pour servir le système et la manière dont nous aurons à trimer pour perdre nos vies et éliminer toute prétention à plus de conscience humaniste et écosophiste. Sans que personne ou si peu y trouve quelque chose à y redire, sans qu'il se trouve encore des « rebelles », des « terroristes verts » pour lancer l'assaut à Maîtresse folie.

Les défenseurs de l'environnement n'ont rien de marginaux rétrogrades ou de soixante-huitards attardés. Ce sont de bonnes gens qui en ont assez que l'on se moque d'eux, que l'on ruine la planète, qu'on les gave de mensonges. Ils en ont assez de la politique de riches pour les riches par les riches qui aiment à compartimenter, à embastiller, à délimiter. La nature ne connaît aucune frontière. Seul l'homme en fabrique de toutes pièces, pour mieux isoler les « bons » des « mauvais », pour cloi-

sonner chacun de nous dans ses peurs, dans ses haines, dans ses fausses vérités et pour balancer sous le nez des bernés la prétendue nécessité de fabriquer et détenir en masse des armes, avec en prime la carotte d'une démocratie en pleine déliquescence et d'une économie qui n'est que poudre aux yeux. Il y en aura toujours pour y croire, comme il y a toujours des individus prêts à devenir et à rester esclaves contre une portion de pouvoir ou de privilèges. Chacun pour soi et le marasme pour tout le monde. D'ailleurs, au mot révolution il faut préférer celui d'évolution, voire rêvolution. Parce que dans évolution, qui le veut peut entendre *éveil.* S'éveiller il en est temps, en effet, pour éviter de répéter les erreurs de nos prédécesseurs... et bien entendu les nôtres. Se réveiller aussi pour ne plus octroyer autant de pouvoir à ceux qui finissent toujours par en user et en abuser. Ce qui nous prouve que nous ne sommes pas du tout en démocratie et que nous devons l'exiger, soit en votant autrement, soit en nous abstenant massivement, voire en exigeant massivement un référendum !

Notre « économie » est corruptrice. Elle suscite une brutale et mensongère compétition – dont l'exemple se répercute jusque dans l'enseignement, les ateliers, les bureaux. A ce genre d'injustice les personnes désireuses de voir cette civilisation prendre fin préfèrent innover, insufflant dans la tête de leurs enfants une moralité, un art du respect, une propension à la remise en question et à l'esprit critique vis-à-vis de ce qui est fait des ressources vitales collectives, en n'excluant personne. Dans sa globalité, la nature doit reprendre tous ses droits qu enous lui refusons aujourd'hui, sous prétexte de domination, de nature « propre », « entretenue », morcelée. Nous ne pouvons plus faire fi de notre environ-

nement. Si demain on nous annonçait qu'à la place de l'eau qui coulerait des robinets ce ne serait plus que boue, que feriez-vous ? Lorsqu'on nous révèle les turpitudes, les atrocités qui se fomentent dans les abattoirs, dans les laboratoires, tout ce que l'on nous fait ingurgiter comme crasses, qu'elle est la femme qui décide de faire la grève du ventre ? On déclare la guerre pour moins que ça et avec quelle conséquence environnementale et bénéfices pour les bons « démocrates »...

Tout fini par s'arranger avec le temps, grâce à la science, au progrès, aux nouveaux Guides politiques ? Faut-il encore être assez niais et de mauvaise foi pour y croire...

Nous qui trouvons la force, le courage pour braver des intempéries, des files d'attente, un incroyable inconfort lorsqu'il s'agit de notre sport, de nos vacances, de nos aventures, de battre des records, de monter à la face du monde que nous pouvons imiter n'importe quel imbécile qui se tatoue, se rase le crâne, use de son auto comme d'une arme, parvient à duper des foules entières nous ne trouvons plus rien de tout cela lorsqu'il s'agit d'assurer un avenir digne de ce nom pour nos enfants et qui implique que tout passe d'abord par un environnement sain et respecté à tout prix. Dans ce cas, où est notre intelligence ? Sans prétendre offrir ici un répertoire de recettes (que l'on trouvera aisément ailleurs mais qu'attendent généralement les plus passifs et attentistes), il est aléatoire d'établir une nomenclature de ce qui existe déjà en matière d'actions de « réveil » tant elles sont fluctuantes, mouvantes, à tous les niveaux. Si on ne se bouge pas dans beaucoup de régions du monde, il est des endroits où l'on réapprend la solidarité, le respect de la nature - donc d'autrui, on y est sensibilisé au commerce

équitable, à la création d'un jardin dans sa morne pelouse au gazon déprimant, il se trouve de belles volontés pour dynamiser des projets de potagers collectifs, pour tiser des liens entre associations dévolues à l'environnement, à la lutte contre les injustices et la pauvreté, pour l'établissement d'une réelle démocratie, des circuits d'achats communs, de récupérations en tous genres, de services de dons, d'échanges de locaux ou de savoirs intergénérationnels etc. L'intelligence humaine, développée et dispensée dans ce but-là, est une réelle merveille de la nature. C'est une société où l'on s'y sent entre vrais humains. Si de plus en plus de groupes de transition de société se créent, certains d'entre-eux s'évaporent rapidement, parce que les bonnes intentions, les idées ne suffisent pas plus que la bonne volonté. Des compétences élémentaires de gestion de groupes, de tenues de réunions, de relations publiques et d'actions de médiatisation sont indispensables à la survie des meilleures initiatives. L'habitude de fonction pour soi, en cherchant à se démarquer des autres est une attitude stérile, un poids mort dont il faut se défaire. L'engagement dans un groupe doit se faire comme une sorte de mue, avec la perspective d'y jouer un rôle parfois ingrat, discret, anonyme mais néanmoins extrêmement utile. Le résultat d'une action dépend ainsi de chacun des rouages d'une équipe.

Les Colibris ont pris leur essort en France. En 2011 eut lieu une première migration vers la Belgique, à Rochefort. Désormais il importe que se déploient de nouvelles « nichées » un peu partout en Europe, d'imposer un nombre croissant de citoyens faisant chacun leur part dans l'édification d'une autre société, non plus au bas de l'échelle consommatrice, mais au plus haut degré du par-

tage, histoire de ne plus abandonenr notre existence aux mains de ceux qui en tirent tout le bénéfice matériel en traitant notre environnement comme simple et banale marchandise. Soyons-en sûr : nous sommes plus forts que nous ne le supposons. Il n'est jamais trop tard pour nous alléger du superflu, de tout ce qui détruit à petit feu notre espoir. Dotés de la puissance des fragiles nous pouvons , nous *devons* rendre à la Terre et au centuple, ce qu'elle nous aprocuré jusqu'ici et ce n'est qu'un juste retour des choses. L'invitation au voyage est permanente. Elle a tout pour devenir un devoir civique dont nos enfants auront tout à gagner. Telle est la vision du renouveau pour lequel s'est créé le Mouvement Colibris.

Dans cette société qui a fait son temps, il n'est que normal que nous revenions enfin à des manières d'être et d'agir plus en concordances avec nos belles aspirations à la fraternité, au sein d'une nature à laquelle nous devons absolument tout.

Légende amérindienne

Un jour, dans la forêt, sévit un incendie.

Affolés, tous les animaux détalent en masse, excepté un colibri qui s'affaire, ne cesse d'aller et venir, d'une rivière proche aux flammes qui grondent et gagnent du terrain.

A chaque trajet, l'oiseau emporte dans son bec une goutte d'eau qu'il va lâcher sur le feu.

Un tatou qui observe son manège, lui dit : *Dis donc, tu ne penses tout de même pas éteindre ce feu avec tes petites gouttes ?*

Le colibri répond : *C'est vrai... Mais je fais ma part !*

Le pêcheur mexicain

Un modeste village côtier au Mexique. Une petite embarcation qui contient quelques thons se prépare à accoster. Non loin de là, un curieux contemple la scène durant un moment puis finit par approcher du pêcheur qui vient de mettre pied à terre. L'inconnu demande combien de temps a duré la pêche.

- Oh, pas longtemps, répond le pêcheur.

- Pourquoi n'en avez-vous pas pris plus ?

Le mexicain répond que ces quelques poissons suffisent amplement à assurer les besoins alimentaires de sa famille.

- Ah bon ? S'étonne l'inconnu. Et que faites-vous, le reste du temps ?

- Ben, je fais la grasse matinée, je joue avec mes enfants, je fais la sieste avec ma femme. Le soir je vais au village, voir mes amis, je bois du vin, je joue de la guitare. J'ai une vie bien remplie, vous savez.

L'homme confie : *Dites, mon brave, j'ai un MBA de l'Université de Harvard et, si vous voulez, je peux vous aider.*

Le mexicain garde le silence. L'autre continue : *Par exemple, si j'étais vous, je commencerais par pêcher plus et plus longtemps. Avec les bénéfices j'achèterais un plus grand bateau. Ce qui veut dire qu'avec encore plus de bénéfices, je pourrais ra-*

pidement être à la tête d'une flotille de chalutiers. Et, croyez-moi, au lieu de vendre mes poissons à un intermédiaire je négocierais directement avec les usines. Je pourrais même géer la mienne. Qu'en dites-vous, mmh ?

- *Ma propre usine...* fait le mexicain, ébahi.

- *Eh oui ! A ce moment-là vous quittez ce village pouilleux pour aller vous installer à Mexico, Los Angeles ou New-York et y gérer vos affaires.*

Sifflement admiratif du pêcheur : *Eh ben, dites donc... Et ça prendrait combien de temps ?*

- *Oh, 15, 20 ans, c'est variable. C'est fonction de votre punch, de votre capacité de travail, mon vieux !*

- *Ah oui, bien sûr... Et après ?*

L'autre, hilare : *C'est justement après que ça devient super intéressant ! Parce que, arès, vous introduisez votre société en Bourse* et là, vous touchez le pactole : des millions !

Le mexicain sourit : *Ah oui, là... Des millions... Mais, après ?*

- *Quoi, après ? Mais c'est l'évidence même : après, vous n'avez plus qu'à prendre votre retraite ! Vous vous retirez, peinard, dans un chouette petit village au bord de mer, où vous passerez votre temps à jouer avec vos enfants, faire la sieste avec votre femme, boire avec vos amis, jouer de la guitare... Enfin, la belle vie, quoi !... Pas con, hein ?*

(Adapté de source inconnue)

Ô frères humains qui nous contemplez

Vous avez généreusement attribué un nom aux étoiles, aux comètes, aux ouragans, aux champignons, aux plantes. Mêmes les cailloux n'y ont pas échappé. Vous avez répertorié, classé, numéroté, mis en rang d'oignons vos croyances et vos certitudes, vos philosophies et vos mirages. Nous-mêmes sommes dotés de toutes sortes de noms étranges qui vous confortent dans la pérennité de votre science. Et ainsi croyez-vous reconnaître, dans nos yeux, de la stupidité, voire de la cruauté. Et cela vous arrange.

Autant vous dire que, comme vous, nous sommes parfaitement capables d'élans de tendresse, de compassion, d'alliances pacifiques. Sans nous plaindre, nous pouvons éprouver les tourments de chaque saison, de la solitude. Nous aussi, comme vous, nous pouvons être abandonnés, torturés, ridiculisés, sacrifiés ou soumis à l'esclavage et ne pouvons nous révolter. Ainsi tout vous est plus facile.

Souvent, au nid, nos petits nous attendent en vain. C'est que nous avons croisé votre route. Vos territoires ont réduits les nôtres à la portion congrue et vous les avez encombrés, souillés de vos rebuts immondes et permanents. Vos bruits incessants nous font fuir alors qu'étrangement vous vous y accoutumez. Certes, la violence, la cruauté vous ne les avez pas inventées, mais nous n'avons pas votre intelligence, votre capacité de choix, votre soif d'abondance, de pouvoir et d'ambition pour prétendre modifier un tant soit peu notre instinct ou notre environnement. C'est ainsi que notre sort est totalement entre vos mains. Comme le vôtre...

La vie nous a faits tels que vous nous voyez. Nous n'avons pas changés depuis des millénaires et nous étions là bien avant vous. Que ferions-nous de vos artifices, de vos gesticulations ? Nous n'avons pas d'états d'âmes et n'inventons aucune divinité d'argent ou de sacrifice. Vous avez perdu le sens de la survie sous le vent et le ciel, alors que jadis nous vivions ensemble dans les forêts et les savanes. Désormais nous sommes séparés, parce que vous l'avez voulu ainsi. Vous nous repoussez toujours plus loin, comme tout ce qui vous rappelle la liberté, la vraie nature, qui vous fait de plus en plus peur et c'est pourquoi vous la voulez aseptisée, ordonnée, soignée, car tout doit finir par correspondre à vos seuls objectifs qui n'ont plus rien de commun avec nos existences simples. Blancs au-dehors, vous l'êtes, mais noirs au-dedans.

A la cruauté et à l'indifférence de la vie vous ajoutez la vôtre et vous en faites une épreuve dans laquelle vous vous réservez toujours les rôles de bons apôtres. En vous détournant de nos origines communes vous avez tourné le dos à la vie pour presser le pas vers un futur plus figé, plus désespérant, plus mortel qu'une glaciation. Désormais, la conscience tranquille, vous vous estimez affranchis de tout devoir envers nous. Alors vous nous réservez des cages, des aquariums, comme vous enfermez vos semblables lorsqu'ils n'abondent pas dans le sens unique de vos injustices, de vos vérités et de vos tyrannies. Vous nous avez collé l'étiquette - (vous les adorez) « nuisibles », afin de mieux justifier l'ensemble de vos actes à notre égard. Mais avons-nous jamais envahis, comme vous, la Terre entière, à un point tel que vous ne savez plus où poser vos demeures anguleuses, laides, sans rapport aucun avec nos nids ou nos terriers, tant est envahissant votre surnombre ?

Ô frères humains, qui sont les plus nuisibles ?

En votre esprit a pris racine le sentiment d'une définitive toute-puissance que vous devez uniquement à la prodigalité de nos forêts, de nos terres, de nos mers, de nos falaises. Pourtant, vous êtes plus fragiles que jamais, à mesure que votre civilisation vous lance dans l'espace, toujours plus loin de votre véritable place, comme pour vous fuir vous-mêmes. Vous êtes devenus incapables de supporter ce qu'endurent les plus frêles de nos petits, il vous faut une monstrueuse panoplie de choses toutes plus bizarres les unes que les autres, qui contribuent à vous rendre encore plus vulnérables face aux sautes d'humeur de la nature.

Arrogants, despotiques, convaincus de votre supériorité, vous nous menez par le bout du museau jusqu'à ces abattoirs où notre mort est organisée selon les normes de vos impitoyables industries. Nous finissons dans vos assiettes mais vous déléguez notre mise à mort à des bourreaux que vous vous gardez bien de fréquenter. Vous nous utilisez, vous nous torturez pour assurer votre seul essor, vos espoirs de jouvence ou de guérison, comme si nous vous appartenions. Vous faites payer très cher la vie de vos semblables car vous n'êtes pas plus tendre avec eux qu'avec nous. Votre empire est décidément impressionnant d'horreurs en tous genres, férocement tapageur, aveugle et insouciant. Bientôt nous n'y figurerons plus que souvenirs, anachronismes distractifs. Mais à force de vous distraire de la vie, vous perdez de vue qu'elle vous attend au tournant de vos délires. Votre royaume est voué à s'effriter dans la peur et la bêtise. Dans ce mot on peut entendre « bête ». Nous, nous sommes des bêtes, certes, mais qui n'avons pas votre inconscience ni votre ridicule.

Comparées aux nôtres, les prouesses dont vous êtes si fiers et friands ne valent que par les dérisoires artifices dont elles dépendent. Vous hissez vos créations artistiques au sommet de la vanité et du Rien alors que rien de tout cela n'atteint les mer-

veilles d'ingéniosité que la vie a multipliées et dont vous n'êtes que les éphémères sujets. Mais savez-vous encore ouvrir les yeux, votre conscience, pour voir, entendre et comprendre ce qui devrait inonder votre cerveau ? Vous qui aimez tant vous prétendre nobles, savants, Centre du Monde, vous qui perdez chaque jour un peu plus la mémoire de ce dont vous êtes redevables, vous aimez à croire que le but de la vie, c'est vous et que tout ce qui vous entoure est là pour servir cette glorieuse destinée. Mais de qui, de quoi pouvez-vous véritablement être fiers lorsque pas un jour ne se passe sans que l'un d'entre-nous subisse vos violences, sans que vous contribuiez, dans mille de vos gestes quotidiens, au ravage de votre propre berceau, et sans que vous vous préoccupiez de ce que sera l'existence de vos petits, lorsque vous aurez tout osé ?

Ô frères humains qui nous contemplez, la peur dela Nature vous a conduits surle chemin de toutes les erreurs. Si nous n'avons pas l'usage de la parole c'est un bien, car que pourrions-nous vous confier, si ce n'est que nous ne vous envions ni ne vous plaignons ?

J-M. L.

Florilège de citations

Si nous prenons la nature pour guide, nous ne nous égarons jamais. Cicéron

L'impératif de pérennité implique que l'on définisse une limite de population mondiale, limite dont tout nous indique qu'elle a déjà été dépassée. A. Lebeau

La possibilité des pogroms est déjà présente quand on regarde dans les yeux un animal qu'on va tuer, en se disant que ce n'est qu'un animal. E. De Fontenay

En politique, ce qui est cru devient plus important que ce qui est vrai. Ch.-M. De Talleyrand

Notre progrès matériel est prodigieux, mais il n'a fait qu'augmenter le pouvoir de nous détruire l'un l'autre, et la famine et la misère existent sur toutes les terres du monde. L'humanité n'est pas une espèce paisible et heureuse. Krishnamurti

Si des gens commme nous comprennent la situation mieux que des prétendus experts, ce n'est pas parce qu'ils auraient un quelconque pouvoir de prédire des événements particuliers mais parce qu'ils ont celui de saisir dans qeul monde nous vivons. G. Orwell

Zoo : sorte de prison dans laquelle on place les animaux pour que les humains puissent les voir de près. Chez les éléphants, l'expression « avoir la peau sur les zoos » signifie mourir de tristesse dans un tel endroit. Pef

La résignation contient deux refus : celui de la réalité et celui de l'action. V. Loiseleur

L'homme n'a aucun droit d'utiliser la biosphère selon sa fantaisie au gré de son profit et de ses divertissements. Ce faisant, il abuse d'un droit qu'il s'est attribué lui-même et qui s'apparente au droit du plus fort, c'est-à-dire au plus abominable des droits. Cl. Nouët

Les systèmes politiques ou éducatifs ne se modifient pas mystérieusement, ils se transforment lorsque se produit un changement fondamental en nous. Krishnamurti

Si nous ne faisons pas l'effort d'imaginer le monde que nous voulons et que nous ne faisons pas quelques pas pour le construire, nous allons hériter d'un monde que quelqu'un d'autre aura voulu. Quidam inspirée

L'important ce n'est pas de vivre, encore moins de réussir, c'est de rester humain. G. Orwell

Songeons à la multiplication des objets inutiles et souvenons-nous de la réaction de Socrate qui se serait écrié, en entrant dans une boutique : « Que de choses dont je n'aurai jamais beoins ! ». Que dirait-il, aujourd'hui, en faisant irruption dans un de nos supermarchés ! A. Jacquard

C'est par la sobriété que nous pourrons couper les vivres à ceux qui profitent de nos excès. P. Rabhi

La plus grande part du luxe et beaucoup du soi-disant confort dans la vie, non seulement ne sont pas indispensables mais sont des obstacles absolus à l'élévation de l'humanité. H-D. Thoreau

La sobriété de l'Humanité passe par la légèreté de son effectif. M. Tarrier

L'homme est le seul animal qui rougisse. C'est d'ailleurs le seul animal qui ait à rougir de quelque chose. G.B. Shaw

Pour moi, les espaces sauvages étaient et seront toujours des lieux de refuge loin des humains. K. Raine

C'est une façon de gérer les rapports entre les hommes qui nous perd. C'est elle qu'il faut dévoiler et accuser. A. Jacquard

Un humanisme bien ordonné ne commence pas par soi-même mais place le monde avant la vie, la vie avant l'homme, le respect des autres êtres avant l'amour-propre. Cl. Lévi-Strauss

Nous devons nous débarrasser de cette superstition bizarre qui nous fait croire que l'espèce humaine a le droit particulier d'exploiter perpétuellement la planète à la seule fin de satisfaire ses besoins égoïstes. K. Singh

En rendant le développement de la productivité obligatoire et systématique, notre génération menace l'humanité dans sa survie. I. Illich

Il y a moins de désordre dans la nature que dans l'humanité. E. Morin

La principale maladie de la planète, c'est l'homme. P.-Emile Victor

Sur le Titanic en train de sombrer, est-il raisonnable de consacrer beaucoup d'efforts et d'intelligence à obtenir une meilleure cabine ? A. Jacquard

Les animaux ne regardent qu'avec leurs yeux. Nous les humains, nous regardons avec notre folie. W. Mouawad

Que valent les idées que le vécu dément ? R. Vaneigem

Il faudrait apprendre à l'homme à aimer la nature avant qu'il s'engage dans la vie. S. Rama

Dans un monde qui bouge, mieux vaut penser le changement que changer le pansement. F. Blanche

On n'a plus conscience de ce que les peuples premiers, eux, n'ont pas oublié : notre sort est entre les mains de la nature. N. Hulot

Le minimum requis pour sauver la planète est bien supérieur au maximum possible pour gagner les prochaines élections. A. Gore

Les militaires sont la plus grande source de gaspillage, ils gaspillent du travail, de l'espace, de l'énergie, des minéraux rares, ils polluent les aires et les eaux. Il en coûterait cinq fois moins pour protéger la planète que pour continuer à préparer sa propre destruction. R. Dumont

Quelle valeur les compétences techniques et industrielles si nous les utilisons pour nous détruire les uns les autres ? Krishnamurti

BIBLIOGRAPHIE

Graines de possibles, P. Rabhi et N. Hulot, Poche

L'écologie, sinon rien, CL. Marie Vadrot, Delachaux et Niestlé

L'avenir droit dans les yeux, J-M. Pelt, Poche

Eloge de la simplicité volontaire, H.René Martin, Flammarion

Un combat pour la nature, Fr. Terrasson, Sang de la Terre

J'accuse l'économie triomphante, A. Jacquard, Calman-Lévy

Effondrement, J. Diamond, Gallimard

Fondements éthiques pour une alimentation végétarienne, H.Kaplan, L'Harmattan

La danse avec le diable, G. Schwab, Courrier du Livre

La peur de la nature, Fr. Terrasson, Sang de la Terre

Vers une sobriété heureuse, P. Rabhi, Actes Sud

L'homme, la pieuvre et l'orchidée, J.-Yves Cousteau et S. Schiefelbein, Laffont

Psychologie du crime de l'exploitation animale, Ph. Laporte (à télécharger sur www.infokioskes/spip.php?article215)

Ecologiquement correct ou protection de la nature ? J-Cl. Génot, Edisud

Le pari de la décroissance, S. Latouche, Fayard

La perte des sens, I. Illich, Fayard

Dictature verte, M. Tarrier, Presses du Midi

Petite histoire de l'expérimentation démocratique, Y. Saintomer, La Découverte

La simplicité volontaire contre le mythe de l'abondance, P. Ariès, La Découverte

Le capitalisme à l'agonie, P. Jorion, Fayard

La violence des riches, M. Pinçon et M. Pinçon-Charlot, Zones

Les manipulateurs et l'Europe, P. Derain, Mats

Ce que nous dit la nature, P. Rabhi (collectif), Le Relié

Voici le temps du monde fini, A. Jacquard, Seuil

Répertoire d'associations et sites à visiter

Agir : www.agirpourlenvironnement.org

APERe asbl : www.apere.org (conseils en écoconstruction)

Aquatechniques (oxygénation et filtrage écologique des eaux)

Arplay éditions : www.arplay-editions.com (jeux nature)

Association pour la décroissance conviviale

Bioinfo : www.bioinfo.be

Cari : www.cari.be (tout savoir sur les abeilles)

Cachera : www.cachera.be (assistance électrique du vélo)

Centre les Amanins : www.lesamanins.com (agroécologie)

Certisys : www.certisys.be (contrôle produits biologiques)

Club Adalia : www.clubadalia.com (pour jardiner sans pesticides et accueil de la biodiversité)

CNB : www.cercles-naturalistes.be

Colibris : www.colibris-lemouvement.org

Convention vie et nature

Couplan François : www.couplan.com (plantes sauvages comestibles, stages,...)

De bouche à oreilles asbl : www.dbao.be (éducation par jeux coopératifs)

Ecoconso : www.ecoconso.be (comportements et choix de consommation respectueux de l'environnement)

Emission Zéro : www.emissions-zero.be (production d'énergie renouvelable par éoliennes citoyennes)

Empreinte écologique : www.wwf.fr (calculer notre empreinte écologique)

Entraide et Fraternité : www.entraide.be (solidarité et soutien aux projets d'agriculture paysanne)

Etopia : www.etopia.be (recherche et diffusion de solutions, de propositions d'écologie politique)

Ferme Arc-en-Ciel : www.fermearcenciel.be

Fondation Nicolas Hulot : www.fnh.org

Fondation Pierre Rabhi : www.fondationpierrerabhi.org

Fondation Cousteau : www.fr.cousteau.org

Gracq : www.gracq.be (la ville aux vélos)

Graines de vie : www.grainesdevie.org

Grappe : www.grappebelgique.be (politique écologique)

Greenpeace : www.greenpeace.org

Humus asbl : www.humusasbl.org/

Kokopelli : www.kokopelli-semences.fr

Lagunage : (Christian Heyden, à Rochefort) : www.villanatura.be/documents/lagunage_heyden.pdf

L'hébergerie : (plantations d'arbres, fours solaires, solidarité outre-frontières) laduronbenoit@skynet.be

L'Ortie-Culture : www.ortie-culture.be (plantes vivaces, légumes et condiments insolites)

LRBPO : www.protectiondesoiseaux.be

Le Gorli : www.legorli.be (tout le matériel pour l'autarcie alimentaire)

Le Lien créatif : www.leliencreatif.fr (pour le renouveau de la vannerie sauvage et classique)

Le Mouvement de Libération Animale, sa philosophie, ses réalisations, son avenir.

Les Amis dela Terre : wwwamisdelaterre.be

Les Compagnons du Samson (maraîchage biologique) : www.lescompagnonsdusamson.com/

Les Jeunes et la NAture : www.jeunesetnature.be

Limpidus : www.enviro-septic.eu (épuration passive des eaux usées sans consommation électrique)

MAP : www.lemap.be (mouvement d'action paysanne)

Natagora : www.natagora.be (pour la protection de l'environnement et de la biodiversité)

Nature et Progrès : www.natpro.be

Objecteurs de croissance (Les) : www.objecteursdecroissance.be

RAC : www.abolitionchasse.org

Réseau nature : www.reseau-nature.be

Respire asbl : www.respire-asbl.be (sensibilisation à la décroissance)

Revenu de base inconditionnel (Le) : http://basicincome.be/fr/devenez-membre/

Revenu de base : www.revenudebase.info

Riveo : www.riveo.be (sensibilisation à la faune et à la flore des milieux aquatiques)

SPF Santé et environnement (publications et informations générales) concernant la biodiversité, les produits chimiques : www.environnement.belgique.be

Semailles : www.semaille.com

Terre et humanisme : www.terre-humanisme.org

Toilettes sèches : wwwbe.gren.com - www.floreco.be - www.maisondd.be

Végétik : www.unjoursansviande.be

www.agricovert.be

www.eco-bio.info

www.entransition.be

www.gaia.be

www.mesopinions.com

www.notre-planete.info

www.reporterre.net

www.reseau-idee.be

www.semencespaysannes.org

www.boucheaoreille77.canalblog.com

www.iew

www.terre.tv

www.ecodomeo.com

A VISIONNER SUR YOUTUBE

Permaculture forêt comestible : le jardin des fraternités ouvrières.

Permaculture : cultiver avec la nature

Conférence de Pierre Rabhi à Villeurbanne

Détruire pour consommer plus

Conférence de Serge Latouche, sur la décroissance, à l'Université de Grenade

Jean-Marie Pelt, à l'Air du Temps

Solutions locales pour un désordre global

Global gâchis : le scandale du gaspillage alimentaire

Kokopelli, les graines de vie

Si l'abeille disparaissait du globe

Les alimenteurs

www.plusconscient.net/michel-tarrier-dictature-verte

OGM – Les monstrueux animaux de la génétique

Philip Forrer présente : le jardin du Graal

La biodiversité menacée

HOME

Etienne Chouard : arrêtez de voter !

La face cachée du chocolat

La vie et la mort des sols www.plateformeco.com/?p=2130

zegreenweb-continentdedechets.av – La décroissance dans le poste

Les arnaques de la grande distribution

Prêt à jeter, l'obsolescence programmée

Adieu veau, vache, cochon, couvée...

Ils vivent dans la simplicité et dans la joie

Lovemeatender par amour de la viande ?

Quel changement de vision pour l'humanité ?

Inventerre

Forêts pour mémoire

La servitude moderne

Transition vers la décroissance

La semence dans tous ses états

Consommer moins, consommer mieux

Ils font autrement, Benjamin le paysan de la famille

Les cahiers antispécistes

Nous resterons sur Terre

Etienne Chouard, chercheur en cause des causes

Initiatives ingénieuses – www.onpassealacte.fr

Vers la sobriété heureuse, conférence de Pierre Rabhi

Notre poison quotidien (émission enregistrée sur Arte)

Pourquoi choisir Linux ?

Le message, comprenez-le, diffusez-le, reprenez le pouvoir

Ouvrage achevé en mars 2014 (pour la seconde version)

Illustration de couverture : *Survivance*, huile sur toile, J-M. L.

ON NE MEPRISE PAS IMPUNEMENT LA NATURE

Qui ne prétend pas « aimer la nature » ? Pourtant, celle-ci est presque devenue une abstraction pour les gens des villes et mêmes pour une majorité de pseudo-campagnards soucieux de leur gazon millimétré, de leur absence quasi totale de rapport avec l'humus, la culture potagère saine, les insectes, les plantes sauvages, la production et consommation locale. La raison en est qu'ils ne veulent pas d'une existence sobre qu'ils associent à la pauvreté, au misérabilisme. Ils préfèrent une vie facile, pratique, et une nature « entretenue », propre, qui ne dérange pas leur train-train consumériste. Ils jouent les bons apôtres, prétendent aimer leurs enfants, espèrent pour cette génération le meilleur, mais ils ne les éduquent pas au radical respect de l'environnement - et donc d'autrui. En attendant leurs égoïstes et hypothétiques bonheurs matérialistes futurs, notre environnement est à bout de souffle, tout comme notre économie ainsi que les discours lénifiants de nos phraseurs politiques profes- sionnels devenus nos maîtres grâce à notre aveuglement. Notre expansion démographique tient de la démence et ne sert qu'un système capitaliste décervelant, déshumanisant.

Pourtant, c'est avec la fin des énergies mortes que notre civilisation trouvera son terme. Que nous ayons peur ou non du changement, nous serons tous bientôt contraints de revoir nos valeurs, de réapprendre à vivre autrement en exigeant une vraie démocratie, en reprenant notre place *au milieu* de la nature, c'est-à-dire *en l'incluant à nouveau totalement* dans notre vie, car notre sort dépend de ces sols, de ces forêt et de ces océans que nous méprisons et souillons avec une désinvolture qui tient du suicide collectif, uniquement par attrait pour les facilités d'un faux progrès, pour l'argent et le pouvoir destructeur que procure celui-ci aux pires d'entre-nous.

J-M.L.